

CENTRE D'ÉTUDES DU RELIGIEUX CONTEMPORAIN

Université de Sherbrooke

**UNE CRITIQUE DE L'ESSENTIALISME À PARTIR DES  
REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LILITH ET DES  
FEMMES QUI ONT FAIT LE CHOIX POSITIF DE NE PAS  
AVOIR D'ENFANT**

**Par Marie-Noëlle Tremblay**

Mémoire présenté

Au Centre d'études du religieux contemporain

Dans le cadre du programme de maîtrise en études du religieux contemporain

En vue de l'obtention du grade de Maître ès arts, M. A.

5 juin 2021

© Marie-Noëlle Tremblay, 2021



## RÉSUMÉ

Les représentations sociales (RS) des femmes volontairement sans enfant trouvent-elles un écho, à la fois dans les réinterprétations contemporaines et féministes du personnage de Lilith et dans celles du personnage historique ?

La problématique se déploiera dans quatre chapitres. Le premier chapitre nous permettra de raconter l'histoire du personnage de la Lilith légendaire juive, mais pas seulement ; nous remonterons le temps jusqu'à ses antiques ancêtres mésopotamiens. Dans le chapitre deux, nous poserons notre regard sur les femmes qui font le choix positif de ne pas avoir d'enfant, que nous distinguons de celles qui ne peuvent pas en avoir, peu importe la raison. Nous verrons de quelle façon elles sont vues par la société et par extension, comment elles se voient parfois elles-mêmes. Les deux premiers chapitres nous permettront de dégager les RS de Lilith et celles des femmes sans enfant par choix, celles qui les caractérisent le mieux et qui reviennent le plus souvent. Enfin, dans le chapitre trois, nous verrons que les RS des deux corpus sont étonnamment familières ; nous préciserons lesquelles sont les plus pertinentes pour notre propos, où elles se rencontrent et tenterons de démontrer qu'un dialogue peut s'opérer entre les RS de Lilith et celles des femmes qui ont fait le choix positif de ne pas avoir d'enfant. Ceci étant, le dernier chapitre, le quatrième, vise à déterminer ce qui, dans les RS mentionnées, bouscule les normes essentialistes et patriarcales dominantes dans nos sociétés.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ .....</b>	<b>3</b>
<b>AVANT-PROPOS.....</b>	<b>5</b>
<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>6</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>7</b>
1. État de la recherche .....	7
1.1 Lilith.....	7
1. 2 Les femmes volontairement sans enfant .....	13
2. Problématique .....	18
3. Méthodologie .....	21
4. Plan .....	28
<b>1<sup>ER</sup> CHAPITRE : LILITH .....</b>	<b>30</b>
1. Genèse du personnage de Lilith.....	30
2. Lilith dans le Judaïsme.....	36
2.1 Mythes de la création .....	36
2.2 Légères variations dans la légende .....	43
3. Lilith dans le Christianisme .....	48
4. Lilith au Moyen-Orient.....	53
5. Lilith aujourd’hui .....	54
<b>2<sup>ÈME</sup> CHAPITRE : LE CHOIX POSITIF DE NE PAS AVOIR D’ENFANT .....</b>	<b>57</b>
1. Les femmes qui veulent demeurer sans enfant .....	57
1.1 Les nullipares .....	59
1.2 Quelques enquêtes .....	62
1.3 Pas d’enfant « à tout prix » .....	73
<b>3<sup>ÈME</sup> CHAPITRE : RS DE LILITH ET DES FEMMES VOLONTAIREMENT SANS ENFANT : UN DIALOGUE EST-IL POSSIBLE ? .....</b>	<b>79</b>
1. Définitions.....	79
2. Des représentations sociales qui dialoguent .....	82
2.1 La rebelle .....	82
2.2 L’anormale.....	86
2.3 La séductrice .....	92
2.4 La femme infanticide .....	95

<b>4<sup>ÈME</sup> CHAPITRE : CRITIQUES DE L'ESSENTIALISME .....</b>	<b>100</b>
1. Définitions.....	101
2. Éléments critiques dans les RS .....	103
2.1 La rebelle .....	103
2.2 L'anormale.....	104
2.3 La séductrice .....	105
2.4 La femme infanticide .....	107
3. Autres éléments critiques.....	108
3.1 Les rôles dits féminins .....	108
3.2 La question de l'instinct maternel.....	112
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>117</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUES .....</b>	<b>119</b>
Lilith.....	119
Versions de la Torah et de la Bible.....	124
Femmes volontairement sans enfant.....	125
Méthodologie .....	130

## AVANT-PROPOS

Ce mémoire prend sa source dans deux travaux de session, à deux années d'intervalle. Le premier, en 2016, dans le cadre d'un cours sur les déesses et les femmes dans les religions, portait sur Lilith. C'est un personnage auquel j'ai pu m'identifier par sa rébellion face à l'exigence d'Adam de se soumettre à lui. J'ai toujours été rebelle, ne me suis jamais soumise à quiconque et ai toujours été légèrement chatouilleuse quant aux rapports de genre, dont je m'insurge fréquemment, et les clichés qui y sont rattachés. Le deuxième, en 2018, dans le cadre d'un autre cours, sur le genre et la religion, portait sur les femmes qui ne veulent pas d'enfant. C'est mon cas. Je coche la case célibataire sans enfant, par choix<sup>1</sup>.

Dans ces deux travaux, j'ai découvert et raconté les histoires de femmes aux statuts rebelles et revendicateurs d'une égalité entre hommes et femmes, pour qui la biologie n'était pas une donnée immuable ; pour qui être une femme ne signifiait pas se soumettre à un homme ou n'être qu'une mère. Et j'ai retrouvé les mêmes représentations sociales de la femme dans les deux cas.

---

<sup>1</sup> Il est difficile d'expliquer ce choix. Pas en couple ??? Pas d'enfant ??? Mais... ??? Je sens l'insinuation : quel est le but de ta vie, dans ce cas ? Apprendre, comprendre, rire, aimer (autrement). Pourquoi pas ?

## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à ma mère, Micheline et mes sœurs, Josiane et Marie-Christine, pour leur soutien moral indéfectible et leur écoute. Ensuite, je remercie Patrick Snyder pour m'avoir dirigée et aidée sans relâche à mettre de l'ordre dans mes idées et a surtout dû composer avec mes angoisses ; Hanna Houdayer pour nos discussions fructueuses mais, la vie étant ce qu'elle est, trop peu nombreuses ; David Koussens pour son écoute, son soutien et son aide.

Enfin, un merci particulier à Denise Couture pour avoir pris le temps d'évaluer ce travail et la pertinence de ses commentaires ainsi qu'à Martine Pelletier qui a gracieusement accepté mettre ses propres tâches de côté afin de remplacer un collègue au pied levé, et qui, malgré le peu de temps alloué, n'a pas ménagé ses efforts. Merci beaucoup mesdames.

## INTRODUCTION

Représentations sociales<sup>2</sup> du personnage de Lilith et celles des femmes volontairement sans enfant. Un dialogue est-il possible ? Les RS des femmes qui refusent la maternité trouvent-elles un écho, à la fois dans les réinterprétations contemporaines et féministes du personnage de Lilith et dans celles du personnage historique ?

### 1. État de la recherche

#### 1.1 Lilith

En français, le premier ouvrage d'envergure à propos du personnage de Lilith est celui de Jacques Bril<sup>3</sup>, docteur en lettres, datant de 1981. À la même époque, en 1980, Danielle Morel a rédigé un mémoire de maîtrise en théologie portant sur Ève et Lilith<sup>4</sup>. Pour en revenir à J. Bril, à l'aide d'une approche pluridisciplinaire (historique, sociologique, philologique, psychanalytique), il pose comme hypothèse la dualité de la femme : déesse/démone. Il retrace notamment les origines mésopotamiennes de Lilith et le mythe juif de sa création. Il va jusqu'à trouver une descendance mythologique au personnage de Lilith dans les mythes gréco-latins, arabes, européens, etc. C'est ainsi qu'il nous parle des Lamies, des Harpies, de Mélusine, des Vouivres, de la Lorelei, des vampires et des loups garous. L'auteur nous dit que l'étymologie<sup>5</sup> pourrait provenir du vocable hébraïque *lilit* qui aurait été emprunté aux langues assyriennes, ou du sumérien *lil* signifiant *le vent* que l'on trouve dans le nom des démons *Lils*, des démons venant d'Akkad. D'autres mots assyriens construits à partir de la même racine peuvent également lui être apparentés, tels que *lulti*, signifiant *lascivité*. Mais il précise que l'étymologie la plus courante fait dériver *Lilith* de *laïlah* ou *layil*, qui désigne *la nuit* en hébreu, bien que cela ne fasse pas l'unanimité. La majorité des chercheurs dans ce domaine s'entendent pour la première étymologie susmentionnée, comme par exemple Gershom Scholem, historien et

<sup>2</sup> Tout au long de ce document désignées sous le sigle RS.

<sup>3</sup> Jacques BRIL, *Lilith, ou La mère obscure*, coll. « Bibliothèque scientifique », Paris, Payot, 1981.

<sup>4</sup> Danielle MOREL, *Ève et Lilith l'autre et la semblable, essai sur l'ordre de la création*. Mémoire de maîtrise (MA), Théologie, Institut protestant de théologie, Montpellier, 1980.

<sup>5</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 128-129.



philosophe, spécialiste de la mystique juive, dans l'*Encyclopedia Judaica* : « [...] *Lilu* and *Lilitu* respectively — which are etymologically unrelated to the Hebrew word *laylah* (“night”)<sup>6</sup> ». De même, dès 1914, Israel Lévi, rabbin et érudit français, précisait que « la forme *lilit*, tout le temps qu’on la dérive de l’hébreu *laïla* ou *laïl*, paraît irrégulière ; [...] le mot est assyrien et n’a rien de commun avec l’hébreu *laïla* ...<sup>7</sup> ». Par ailleurs, l’ouvrage de J. Bril s’inscrit dans la foulée de la parution de plusieurs écrits à saveur féministe, réinterprétant la légende de Lilith ou mettant simplement en scène son personnage de façon singulière. En effet, à partir de 1970, des féministes commencent à utiliser la figure de Lilith à des fins de revendications en l’associant à la figure de rebelle au patriarcat<sup>8</sup>. Mais déjà, en 1932, après une thèse en littérature comparée, Alice M. Killen mentionnait dans un article : « Lilith, [...] la rebelle, la révoltée qui, sitôt créée, revendique, en bonne féministe, avant la lettre, son droit à être considérée comme l’égale de l’homme<sup>9</sup> ». L’auteure mentionne également plusieurs écrits sur les origines de Lilith la démonsse, des commentaires sur des œuvres pseudépigraphiques de l’Ancien-Testament, des œuvres midrashiques telles que le *Sepher Ben Sira*<sup>10</sup>, le *Sepher-ha-Zohar*, intégrant les sources anglophones pour nous parler, par exemple, d’une autre version de la venue de Lilith dans le monde ; des deux légendes, de Ben Sira et celle du Zohar, c’est celle-ci qui aura été la moins retenue dans les œuvres midrashiques ultérieures. Car selon l’une des traditions du Zohar, Lilith n’aurait pas été la première femme d’Adam mais la Shekina<sup>11</sup> d’en bas. En résumé, elle aurait été rejetée par Dieu tout de suite après sa

<sup>6</sup> Gershom SCHOLEM, article « Lilith », in Fred Skolnik et Michael Berenbaum (ed), *Encyclopaedia Judaica*, Detroit, Michigan, Macmillan Reference USA and Keter Publishing House, 2007 [1972], p. 17.

<sup>7</sup> Israel LÉVI, « Lilit et Lilin », *Revue des études juives*, n° 68, 1914, p. 21.

<sup>8</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou la Première Ève : un mythe juif tardif / Lilith the First Eve. A Late Jewish Myth », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 1, 1990, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3406/assr.1990.1347>, p. 113.

<sup>9</sup> Alice M. KILLEN, « La légende de Lilith », *Revue de littérature comparée*, n° 12, janvier 1932, consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2017, <https://search-proquestcom.ezproxy.usherbrooke.ca/docview/1293277431?accountid=13835>, p. 277.

<sup>10</sup> Dans ce document, quand il sera question du *Sepher Ben Sira*, du *pseudo Ben Sira*, de l’*Alphabet de Ben Sira* ou plus simplement la *légende juive* ou la *légende de Ben Sira*, nous référerons à la même œuvre.

<sup>11</sup> La Shekina (mot hébreu qui veut dire « demeure ») représente la présence de Dieu aux côtés de son peuple. Ce thème sera davantage et plus tardivement développé dans la Kabbale. Elle y incarnera notamment le principe féminin de la divinité, mais fera aussi l’objet de développements supplémentaires avec l’évolution de la mystique juive. Voir Gabrielle SED-RAJNA, « SHEKINA, mystique juive », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 19 mai 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/shekina-mystique-juive/> ; Gabrielle SED-RAJNA et François SECRET, « Kabbale », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 19 mai 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/kabbale/>.

création au profit de la Shekina d'en haut, la Matrona, la mère de tous, mais, au jour du péché d'Adam et Ève, Dieu aurait donné à Lilith le pouvoir de donner la mort à leurs descendants, en pénitence du péché de leurs ancêtres<sup>12</sup>. D'après cette tradition, Lilith aurait également eu une descendance démoniaque avec Adam durant ses cent trente années de séparation d'avec Ève, après le meurtre d'Abel par Caïn<sup>13</sup>, point que signale également l'anthropologue, ethnologue, historien, bibliste et juif hébraïsant américain Raphael Patai<sup>14</sup>. Quant aux écrits féministes précédemment évoqués, et sans prétendre à l'exhaustivité, mentionnons *The Coming of Lilith*<sup>15</sup>, qui raconte la réconciliation utopique d'Ève et de Lilith ainsi qu'un collectif titré : *Wich Lilith : Feminist Writers Re-create the World's First Woman*, contenant des *midrashim*, des poèmes, provenant d'une cinquantaine d'auteures y élaborant chacune « her own Lilith<sup>16</sup> » ou évoquant un de leurs aspects préférés de Lilith. Nous n'évoquerons pas les œuvres de fiction ou de poésie ou d'autres *midrashim* sur Lilith ; nous nous concentrerons sur la partie de l'Alphabet de Ben-Sira (qui est par ailleurs lui aussi un *midrash*) qui raconte la création de Lilith.

J. Bril a notamment été l'un des évaluateurs de la thèse de la sociologue Michèle Bitton, portant sur Lilith et la féminité démoniaque<sup>17</sup>. Elle a ensuite écrit deux articles<sup>18</sup> et coécrit un livre avec la journaliste scientifique Catherine Halpern<sup>19</sup>. Elles rajoutent à l'étymologie du nom de Lilith le mot assyrien *loulou*, signifiant *dérèglement, libertinage*. M. Bitton évoque également le « mythe du mythe de Lilith » : elle affirme que certains auteurs ont tenté d'établir, sans succès, que Lilith aurait été écartée de la tradition juive, des livres saints, tentant de démontrer une certaine suprématie archaïque de la femme ; un matriarcat primitif qui, s'il peut faire rêver, n'est pas corroboré. Il serait en fait infirmé

<sup>12</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 298.

<sup>13</sup> *Ibid.*, *op. cit.* ; Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, coll. « Jewish Folklore and Anthropology », Detroit, Wayne State University Press, 1990 [1967], p. 232.

<sup>14</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 232.

<sup>15</sup> Judith PLASKOW, *The Coming of Lilith. Essays on Feminism, Judaism, and Sexual Ethics, 1972-2003*, Donna Bergman (ed), Boston, Massachusetts, Beacon Press, 2005.

<sup>16</sup> Enid DAME *et al.*, *Which Lilith? : Feminist Writers Re-create the World's First Woman*, Enid DAME, Lily RIVLIN et Henny WENKART (dir.), Jason Aronson Inc., New Jersey, 1998, p. xiii.

<sup>17</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith : de la féminité démoniaque au féminisme*, Thèse de doctorat (Ph. D.), Sociologie, Université de Provence, 1988.

<sup>18</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. Une légende sans [sic] dessus dessous », *Pardès*, vol. 43, n° 2, 2007, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/parde.043.0037>, p. 37-51 ; « Lilith ou [...] ».

<sup>19</sup> Catherine HALPERN et Michèle BITTON, *Lilith, l'épouse de Satan*, coll. « Dieux, mythes & héros », Larousse, Paris, 2010.

par la science, l'ethnologie et l'archéologie<sup>20</sup>. C'est le cas, par exemple, de la psychologue Édith Vallée, qui plaide pour un écart délibéré de Lilith des sources traditionnelles<sup>21</sup> et utilise Lilith comme archétype des femmes qui ne veulent pas d'enfant. Les deux points qui les relieraient, selon É. Vallée, seraient la transgression et la maternité. La transgression se serait opérée dans un premier temps au niveau de la parole, lorsque Lilith prononce le nom magique de Dieu dans la légende du pseudo Ben Sira, et la maternité, dans un deuxième temps, qui serait une transgression encore plus importante, puisque si maternité il y a, elle « est monstrueuse et dévoratrice. »<sup>22</sup> Mais si Lilith n'a pas donné de descendance à Adam, ce n'était pas par refus de procréer<sup>23</sup>. S'il est vrai que la relation sexuelle ne s'est pas accomplie, c'est en fait la conséquence de son refus de se soumettre, en refusant la position traditionnelle dite normale, ce qui est différent du refus de procréer. Parce que Lilith a effectivement eu une descendance, quoiqu'Adam n'en soit pas le géniteur, puisque la légende mentionne : « Et elle accepta que meurent chaque jour cent de ses fils. C'est ainsi que meurent chaque jour cent des démons. »<sup>24</sup> Par ailleurs, É. Vallée mélange les sources et les époques sur la Lilith juive provenant du *Sefer ha-Zohar 'al ha-Torah* (*Livre de la Splendeur et de la Loi*) mis par écrit par Moïse de León entre 1270 et 1300 et l'œuvre midrashique de *l'Alphabet de Ben Sira*, datée d'entre le VIII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle de notre ère, attribuée à Jesus Ben Sira. Une tradition du Zohar veut que Lilith ait été créée en même temps que les grands monstres marins<sup>25</sup> mais É. Vallée fait de cette Lilith zoharique la 1<sup>ère</sup> femme d'Adam<sup>26</sup>, alors même que la Lilith de cette tradition est plus récente (1270-1300) que celle du pseudo Ben Sira (800-1100).

<sup>20</sup> Jacques CAUVIN, « La question du « matriarcat préhistorique » et le rôle de la femme dans la préhistoire », dans Anne-Marie VÉRILHAC (dir.), *La femme dans le monde méditerranéen, I Antiquité*, coll. « Travaux de la Maison de l'Orient », n° 10, Lyon, MOM Éditions, 1985, consulté le 16 septembre 2018, [https://www.persee.fr/doc/mom\\_0766-0510](https://www.persee.fr/doc/mom_0766-0510), p. 7-18.

<sup>21</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, Paris, Tierce, 1981, p. 11 ; *Pas d'enfant dit-elle... Les refus de la maternité*, Paris, Imago, 2005 [1981], p. 19-20. N.B. Sauf indication contraire, la version utilisée sera la première : Paris, Tierce, 1981. Si les deux versions sont utilisées, nous mettrons la deuxième référence par la suite en parenthèses. Ex. Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 11 (p. 19-20).

<sup>22</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 132.

<sup>23</sup> Sources par ailleurs toutes secondaires, n'ayant pas pu dénicher le manuscrit du XI<sup>e</sup> siècle (*l'Alphabet de Ben Sira*) et ne lisant de toute façon pas l'hébreu.

<sup>24</sup> Julius (Judah David) EISENSTEIN, *Otzar Midrashim*, New York, 1928 [1915], cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 38-39.

<sup>25</sup> Z I 34a-34b (c'est la seule information fournie) cité par Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, Paris, Tierce, 1981, p. 12.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

Si M. Bitton affirme, avec d'autres<sup>27</sup>, que cette légende dans l'Alphabet du pseudo Ben Sira, a été écrite pour expliquer des croyances déjà établies dans la population juive, Mariano Troiano, en revanche, soutient que ce serait plutôt à *partir* de la mise par écrit du pseudo Ben Sira que Lilith deviendrait un démon singulier. Cet auteur, qui après un mémoire sur Lilith, s'est spécialisé dans l'étude des documents anciens, souligne également que les démons à l'origine de toute la généalogie de la démons Lilith auraient « menac[é] l'humanité dans le domaine de la sexualité<sup>28</sup> » ; il ne mentionne pas les *lils*, démons akkadiens des vents et des tempêtes (voir ci-après).

Stéphanie Del Regno<sup>29</sup>, fondatrice des éditions La Vallée Heureuse et des éditions Sibylline, auteure, entre autres, de plusieurs ouvrages documentaires, a écrit un livre succinct mais riche et fournit une information qu'elle partage avec Louis Ginzberg<sup>30</sup> et d'autres, qui contredisent certains de leurs collègues sur un point. En effet, ils indiquent qu'une première femme, non nommée, serait mentionnée dans des écrits précédant de plusieurs siècles la mise par écrit de la légende de Lilith tirée de l'Alphabet de Ben Sira, datée d'entre le VIII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle AEC. G. Scholem et R. Frouard-Guy<sup>31</sup> indiquent qu'un ancien midrash mentionnerait Lilith ; il y serait écrit que si elle ne trouve aucun enfant nouveau-né à qui faire du mal, elle se retourne contre les siens, telle la Lamashtu babylonienne, à laquelle elle est souvent associée, à cause de leurs forfaits semblables, contre les enfants, en particulier. Christophe Batsch, historien spécialiste du judaïsme, du Proche-Orient antique et des langues anciennes<sup>32</sup>, affirme aussi, à partir de l'analyse des versets de la Genèse, que non pas deux mais bien trois femmes ont été successivement conçues par Dieu pour Adam.

---

<sup>27</sup> Dont Jacques BRIL et Raphael PATAI.

<sup>28</sup> Mariano TROIANO, *Une approche à l'image de Lilith : son parcours vers la singularité*. Mémoire de D.E.A., Paris, Université de Paris IV-Sorbonne, 2004, p. 4.

<sup>29</sup> Stéphanie DEL REGNO, *Lilith, l'Ève maudite*, coll. « Personnages & créatures légendaires », Toulouse, Éditions La Vallée Heureuse, 2013, p. 79-80.

<sup>30</sup> Louis GINZBERG, *Les légendes des Juifs*, traduit par G. Sed-Rajna, coll. « Patrimoines judaïsme », Paris, Éditions du Cerf, vol. 1, 1997, p. 210.

<sup>31</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 18 ; Rachel FROUARD-GUY, « La Lilith juive », *Le Coq-héron*, Éditions ERES, vol. 1, n° 228, 2017, consulté le 16 octobre 2018, <https://doi.org/10.3917/cohe.228.0023>, p. 30.

<sup>32</sup> Christophe BATSCHE, « Les deux récits de création de la femme dans la Genèse », *Revue internationale d'études orientales et méditerranéennes*, vol. 5, 2012, p. 181-188.

Raphael Patai, mentionné plus haut, a écrit plusieurs livres et articles<sup>33</sup>, parmi lesquels « Lilith », « Problems and Tasks of Jewish Folklore and Ethnology », *The Hebrew Goddess* et *Gates to the Old City : A Book of Jewish Legends*, dans lequel il développe non seulement les origines mésopotamiennes de Lilith, mais aussi tous les aspects ultérieurs du « mythe de Lilith », tels que : Isaiah ; the birth of Lilith ; Lilith of the bowls ; Lilith and the cherubim ; Lilith and Adam ; Lilith the succuba ; Lilith the child-killer ; Lilith and Naamah ; Lilith and Samael et the two Liliths. Avec Robert Graves, spécialistes des mythes européens, il a également coécrit *Les mythes hébreux* et « Some Hebrew Myths and Legends » I et II.

Un autre article intéressant est celui de Noah Benjamin Bickart, spécialisé en histoire, interprétation et développement textuel du judaïsme rabbinique : « Overturning the Table: The Hidden Meaning of a Talmudic Metaphor for Coitus<sup>34</sup> ». Comme le titre de l'article l'indique, l'auteur tente d'illustrer la signification de l'expression « Overturning the Table » (la position sexuelle renversée que revendique Lilith) pour le judaïsme rabbinique. Y sont expliquées les conséquences que peuvent avoir sur l'enfant à naître certaines positions sexuelles qualifiées de déviantes (celle du titre et d'autres), telles que des malformations, un retard mental, etc.

Vanessa Rousseau, historienne et philosophe, a écrit deux articles sur Lilith très intéressants pour notre propos et assez originaux par leur contenu<sup>35</sup>, par ailleurs

---

<sup>33</sup> Robert GRAVES et Raphael PATAI, *Les mythes hébreux*, traduit par J.-P. Landais, coll. « Histoire », Paris, Fayard, 1987 ; « Some Hebrew Myths and Legends », *Encounter*, 1963, vol. 20, n° 1, consulté le 16 juin 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=1963102258&lang=fr&site=eds-live>, p. 3-18 ; « Some Hebrew Myths and Legends », *Encounter*, 1963, vol. 20, n° 2, consulté le 16 juin 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=1963102258&lang=fr&site=eds-live>, p. 12-18 ; Raphael PATAI, *Gates to the Old City : A Book of Jewish legends*, Wayne State University Press, Detroit, 1981 ; *The Hebrew Goddess*.

<sup>34</sup> Noah Benjamin BICKART, « “Overturning the « Table »” : The Hidden Meaning of a Talmudic Metaphor for Coitus », *Journal of the History of Sexuality*, 25, n° 3, consulté le 16 juin 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=eue&AN=117995516&lang=fr&site=eds-live>, p. 489-507.

<sup>35</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 123, 2003, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.4000/assr.1067>, p. 61-75 ; « Ève et Lilith. Deux genres féminins de l'engendrement », *Diogène*, vol. 208, n° 4, 2004, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/dio.208.0108>, p. 108-113.

corroboré par de solides sources<sup>36</sup>. Elle y explique que Lilith est non seulement supposée être une démons perverse déclenchant les fausses couches, les morts néo-natales et celles des petits enfants, mais qu'elle est surtout la représentation du plaisir sexuel au détriment de la reproduction ; que l'érotisme l'anime au détriment d'enfants jamais conçus. Elle nous dit aussi que Lilith est non seulement prostituée mais vierge et que c'est à cause de ces relations sexuelles orales qu'on peut la qualifier de dévoreuse d'enfants qui, si la semence avait été reçue par voie naturelle, auraient pu naître. Elle dévore le sperme des hommes jusqu'à son épuisement complet. Elle fait de sa bouche l'outil du péché puisque le sperme répandu lors du rapport sexuel l'est hors de la voie vaginale ; c'est ainsi que les démons seraient mis au monde. La perte de semence, c'est le renoncement à une vie potentielle, comme le fait Onân, dans Gn 38,7-10. Elle conclut, dans un des articles, que Lilith convient des règles de l'engendrement<sup>37</sup> ; qu'elle est « une femme qui refuse la maternité comme destin biologique<sup>38</sup> ».

## 1. 2 Les femmes volontairement sans enfant

Concernant les femmes qui font le choix de ne pas avoir d'enfant, la sociologue française Charlotte Debost y a d'abord consacré sa thèse<sup>39</sup>, puis a continué d'étudier le sujet sous divers angles en écrivant plusieurs articles ainsi qu'un livre, utilisant un corpus de 33 femmes (et 18 hommes, que nous ne retiendrons pas) pour son enquête<sup>40</sup>. L'auteure, à partir d'un point de vue féministe, dépeint « l'injonction forte à désirer des enfants, à désirer fonder une famille<sup>41</sup>. » Une enquête, effectuée conjointement avec une autre

<sup>36</sup> Certaines que nous citons par ailleurs dans ce travail et d'autres, telles que des *midrashim* et des commentaires de la Torah.

<sup>37</sup> Pas l'équivalent du contrôle des naissances de notre époque mais un certain contrôle tout de même.

<sup>38</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith [...] », p. 113.

<sup>39</sup> Charlotte DEBOST, *Le choix d'une vie sans enfant : des individus confrontés aux normes sociales et de genre*, Thèse de doctorat (Ph. D.), Sociologie, Paris, Université de Paris VII-Diderot, 2012.

<sup>40</sup> Charlotte DEBOST, « Repenser l'égalité femmes-hommes au prisme du refus de maternité », *Politiques sociales et familiales*, n° 1, 2014, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.3406/caf.2014.2982>, p. 27-37 ; *Le choix d'une vie sans enfant*, coll. « Le sens social », Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014 ; « Le choix d'une vie sans enfant à travers le prisme des normes parentales et conjugales : Étude de cas en France », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 25, n° 1, 2012, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.7202/1017382ar>, p. 28-43 ; « Quand les "sans-enfant volontaires" questionnent les rôles parentaux contemporains », *Annales de démographie historique*, vol. 125, n° 1, 2013, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.3917/adh.125.0119>, p. 119-139 ; Charlotte DEBOST, Magali MAZUY et l'équipe de l'enquête Fecond (Enquête Fécondité - Contraception - Dysfonctions sexuelles), « Rester sans enfant : un choix de vie à contre-courant. », *Population & Sociétés*, vol. 2, n° 508, février 2014, p. 1-4.

<sup>41</sup> Charlotte DEBOST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 16.

sociologue, Magali Mazuy, ainsi que l'équipe de l'enquête Fecond<sup>42</sup> indique que c'est en termes de problématique que la question se pose de prime abord. L'enquête montre « que l'entourage des personnes volontairement sans enfant mobilise fréquemment la difficulté à procréer après un certain âge pour instiller la peur des regrets chez les femmes et ainsi l'envie d'enfanter<sup>43</sup> ». Cela démontre la non-acceptation ou à tout le moins, l'incompréhension du choix de vie de ces femmes et en tous cas, un jugement certain sur celui-ci de la part des proches. Dans cette enquête, sur 25 sujets, on compte moins d'un tiers d'homosexuelles. Sociologue également, Pascale Donati a quant à elle interrogé 30 femmes qui souhaitent demeurer sans enfant (l'enquête portait en fait sur 30 femmes et 30 hommes, mais nous ne garderons que les femmes<sup>44</sup>). Ce rapport a été publié sous forme de livre, ensuite lui ont succédé deux articles se rapportant au même sujet<sup>45</sup>. Dans celle-ci, toutefois, l'orientation sexuelle des sujets n'est pas précisée.

Élisabeth Badinter, philosophe et sociologue française, est l'auteure de *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*, *Le conflit, la femme et la mère* et d'une vingtaine d'autres ouvrages, cependant nous n'utiliserons que les deux susmentionnés. Ils sont importants pour notre propos (nous en traiterons dans le 4<sup>ème</sup> chapitre) puisqu'elle remet en cause la fibre maternelle, supposée être naturelle et instinctive et démontre, à

---

<sup>42</sup> L'enquête Fecond (Fécondité, contraception et dysfonctions sexuelles) a été réalisée en 2010 par deux établissements français, l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm) et l'Institut national d'études démographiques (Ined), auprès d'échantillons aléatoires de 5 275 femmes et 3 373 hommes âgés de 15 à 49 ans. Elle explore les pratiques contraceptives depuis l'entrée dans la sexualité, les échecs de contraception, les grossesses prévues et non prévues, le recours à l'avortement et les dysfonctions sexuelles. L'enquête qualitative sur le choix d'une vie sans enfant, menée entre février 2009 et mai 2010, se compose de 51 entretiens réalisés auprès de 33 femmes et de 18 hommes âgés de 30 ans à 63 ans. Les entretiens, d'une durée de deux heures, concernaient les parcours scolaire, professionnel, familial et conjugal de ces personnes ayant volontairement choisi de vivre sans enfant. L'enquête Fecond a été réalisée par une équipe composée de N. Bajos et C. Moreau (responsables scientifiques), A. Bohet (coordinatrice), A. Andro, L. Aussel, J. Bouyer, G. Charrance, C. Debest, D. Dinova, D. Hassoun, M. Le Guen, S. Legleye, E. Marsicano, M. Mazuy, E. Moreau, H. Panjo, N. Razafindratsima, A. Régnier-Loilier, V. Ringa, E. de La Rochebrochard, V. Rozée, M. Teboul, L. Toulemon, C. Ventola.

<sup>43</sup> Charlotte DEBEST et Magali MAZUY, *op. cit.*, p. 4.

<sup>44</sup> Pascale DONATI, *Construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes*, « Dossier d'études. Allocations Familiales », n° 11, Paris, CNAF, 2000.

<sup>45</sup> Pascale DONATI, *Ne pas avoir d'enfant : construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes*, Paris, CNAF, 2000 ; « L'absence d'enfants [un choix plus ou moins délibéré dans le parcours d'hommes et de femmes] », *Recherches et Prévisions*, dossier « Villes et logements », n° 62, 2000, p. 43-56, <https://doi-org.ezproxy.usherbrooke.ca/10.3406/caf.2000.919>; « La non-procréation : un écart à la norme à partir d'entretiens biographiques », *Informations sociales*, dossier « Désir d'enfant », n° 107, 2003, p. 44-51.

l'aide de documents historiques, que l'amour maternel n'a pas toujours été, loin s'en faut, aussi spontané qu'on le croit.

Lucie Joubert, professeure et spécialiste de littérature féminine à l'université d'Ottawa, est l'auteure d'un essai qui ne se veut pas scientifique<sup>46</sup>. C'est néanmoins une réflexion féministe et critique sur la façon dont le refus de maternité est perçu, parfois même stigmatisé, et la maternité survalorisée au Québec. Un autre essai intéressant pour notre sujet est celui de la journaliste française Mona Chollet. Son livre, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*<sup>47</sup>, se veut un rappel de la disgrâce qu'ont subie les femmes après que, telle celle de Christine de Pisan (1364-1430)<sup>48</sup>, quelques voix féminines se soient laissé entendre un peu trop fort autour des XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles. Surtout quand leur destinée n'était pas rattachée à celle d'un homme, un père, un frère, un mari, parfois même un fils ou qu'elle ne l'était plus, comme c'était le cas pour C. de Pisan quand elle est devenue veuve. M. Chollet utilise la figure de la femme sans enfant, entre autres, pour démontrer qu'une femme se définissant sans homme et/ou libre de toutes contraintes familiales, provoque encore aujourd'hui un certain malaise. Et particulièrement pour la femme qui ne veut pas d'enfant puisque ce choix l'affranchit de la nécessité de partager sa vie avec un homme.

Susan Stobert et Anna Kemeny<sup>49</sup>, rapportent que, selon une étude de « Statistique Canada<sup>50</sup> », nous vivrions dans une société « enfant-centrique ». L'étude signale qu'une « majorité écrasante de familles (65%) a des enfants ». L'enquête indique que si peu de célibataires ne veulent pas d'enfant, encore moins de personnes vivant en couple, mariées ou non, affirment ne pas en vouloir. *Idem* pour les personnes ayant une appartenance

---

<sup>46</sup> Lucie JOUBERT, *L'envers du landau : regard extérieur sur la maternité et ses débordements*, Montréal, Tryptique, 2010.

<sup>47</sup> Mona CHOLLET, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, coll. « Zones », Paris, Éditions La Découverte, 2018.

<sup>48</sup> Christine DE PISAN, *Le livre de la cité des dames.*, traduit par T. Moreau et É. Hicks, Série « Moyen Âge », Stock, 1986, consulté le 21 mai 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=catt04883a&AN=sheer.a887394&lang=fr&site=eds-live>.

<sup>49</sup> En 2003, Susan Stobert était chef de l'Enquête sociale générale à la Division de la statistique sociale, du logement et des familles de Statistique Canada et Anna Kemeny était rédactrice principale de *Tendances sociales canadiennes*. Elles étaient toutes les deux employées de Statistique Canada.

<sup>50</sup> Susan STOBERT et Anna KEMENY, « Choisir de ne pas avoir d'enfants. », *Tendances sociales canadiennes*, n° 69, 2003, pour Statistique Canada — N° 11-008 au catalogue.



religieuse. On peut aisément distinguer ici l’empreinte de l’essentialisme : plus de célibataires disent ne pas vouloir d’enfant comparé au nombre de femmes en couple et/ou appartenant à une confession religieuse. Cette enquête indique également qu’un certain nombre de femmes (le nombre n’est pas précisé) n’aiment simplement pas les enfants.

Marlène Carmel, psychologue, a interrogé, en 1990, 400 de *Ces femmes qui n’en veulent pas*, ce qui est une enquête considérable. L’auteure indique que la grande majorité indique que le féminisme a joué, selon les femmes, un plus ou moins grand rôle dans leur décision<sup>51</sup>. Dans cette enquête est mentionné que 20% des femmes sondées affirment ne pas aimer les enfants, donnée qui sort du lot, comparée aux autres enquêtes consultées. L’historienne et désormais députée<sup>52</sup> Christine Labrie a également consacré son mémoire<sup>53</sup> à ce sujet, en interrogeant 18 femmes, le nombre réduit de sujets sondés lui permettant de tirer davantage des résultats de son questionnaire. Concernant ces deux dernières enquêtes, M. Carmel signale que « [c]e sont les femmes encore indécises et peu à l’aise dans leur décision qui perçoivent le plus de pressions, tandis que les autres qui ont pris une décision plus définitive sont davantage blindées<sup>54</sup> » et l’une des femmes interrogées par Labrie confirme : « alors qu’elle se faisait souvent appeler « vieille fille » après avoir franchi le cap des 25 ans, elle précise : "Ça me dérangeait pas, mon idée était faite"<sup>55</sup> ».

Dans ces ouvrages et études, les femmes interrogées se disent victimes de préjugés : sexistes parce que les hommes ne font pas face aux commentaires auxquels elles-mêmes font face ; sociaux et culturels parce que c’est ce que tous attendent d’une femme normale, les amis comme les collègues et la famille<sup>56</sup>. Les femmes qui rejettent la parentalité ne font toujours pas partie de la même catégorie que les autres femmes : ce sont des rebelles,

---

<sup>51</sup> Marlène CARMEL, *Ces femmes qui n’en veulent pas : enquête sur la non-maternité volontaire au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1990, p. 49-50.

<sup>52</sup> Circonscription de Sherbrooke, QC, CA, élections du 1<sup>er</sup> octobre 2018.

<sup>53</sup> Christine LABRIE, *Être femme sans être mère: histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950*, Mémoire de maîtrise (MA), Lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 2015, consulté le 1<sup>er</sup> mai 2020, <http://hdl.handle.net/11143/7975>.

<sup>54</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 64.

<sup>55</sup> Christine LABRIE, *op. cit.*, p. 91.

<sup>56</sup> Quoique dans l’enquête de Labrie, la famille ne mette pas du tout en cause leur décision.

qui refusent la normalité, leur destin biologique, et les gens ne tentent pas tellement de savoir pourquoi. Ils se disent qu'elles ne sont pas normales, qu'elles doivent « avoir quelque chose qui cloche<sup>57</sup> ».

La psychologue Édith Vallée, mentionnée plus haut, dans *Pas d'enfant dit-elle*, présente carrément Lilith comme la première femme à ne pas avoir voulu d'enfant<sup>58</sup>. Elle y interroge 30 femmes qui sont dans ce cas. Plus de trente ans après ce livre, É. Vallée a actualisé et enrichi cette étude (quoiqu'elle l'ait également romancée) et y a remplacé Lilith par des déesses grecques<sup>59</sup>. Elle a également écrit un autre article sur les femmes qui ne veulent pas d'enfant, dans lequel elle ne mentionne ni déesse ni démons<sup>60</sup>.

Il arrive qu'une femme tombe tout de même enceinte, sans l'avoir planifié ni même l'avoir souhaité. Parce que la réalité est qu'aucun moyen de contraception n'est sûr à 100%. Ces femmes devront alors subir un avortement ou interruption volontaire de grossesse (IVG), afin que son non-désir d'enfant demeure factuel. Un petit nombre, cependant, n'y ayant pas accès pour une raison ou une autre, se retrouve avec une grossesse plus ou moins avancée, non-désirée. Une infime partie de ce petit nombre se rendra à l'extrémité taboue de l'infanticide (ou néonaticide). Sophie Marinopoulos, psychologue<sup>61</sup> clinicienne et psychanalyste, s'est beaucoup penchée sur la question<sup>62</sup>.

---

<sup>57</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 108.

<sup>58</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 29 (p. 35).

<sup>59</sup> *Ibid.*, *Pas d'enfant pour Athéna*, Paris, MJW Édition, 2014.

<sup>60</sup> *Ibid.*, « Les femmes qui ne veulent pas d'enfant », *Les cahiers du GRIF*, n° 17-18, 1977, n° thématique « Mères femmes », consulté le 16 juin 2018, [https://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1977\\_num\\_17\\_1\\_1177](https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1977_num_17_1_1177), p. 15-24.

<sup>61</sup> ANONYME, *Réflexions autour d'un tabou : l'infanticide. Ouvrage collectif*, Cambourakis, coll. « Sorcières », Paris, 2009.

<sup>62</sup> Sophie MARINOPOULOS, « Les troubles du lien et de l'accueil : dénis de grossesse, néonaticides, naissances sous X, abandons », dans Marie-France MOREL (dir.), *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, coll. « 1001 bébés », Toulouse, ERES, 2013, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/eres.morel.2013.01.0321>, p. 321-340 ; « Les mères néonaticides. Changement anthropologique, jugement social, déni politique », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 87, n° 1, 2013, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/cm.087.0159>, p. 159-170 ; « De l'impensé à l'impensable en maternité : la grossesse psychique et ses troubles de la représentation », dans Jacques BESSON et Mireille GALTIER (dir.), *Parentalité, vous avez dit « fragile »?*, coll. « Les Dossiers de Spirale », Toulouse, ERES, 2009, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/eres.galti.2009.01.0039>, p. 39-51 ; « Abandon et filiation : plaidoyer pour une clinique narrative en maternité. Grossesses secrètes, fœtus clandestins : des narrations singulières », dans Sylvain MISSIONIER et Bernard GLOSE (dir.), *Récit*,

Également, un collectif anonyme, très bref mais riche, tente de répondre à certaines questions socialement embarrassantes et politiquement incorrectes, et la journaliste Gaëlle Guernalec-Levy<sup>63</sup> a enquêté sur les dénis de grossesse en tant que « ... phénomène [...] paradoxal dans des sociétés comme les nôtres, qui vouent un culte à la femme enceinte, sacralisent la maternité, scrutent la grossesse de la fécondation à l'accouchement et tendent vers une maîtrise absolue de la fécondité. »<sup>64</sup>

## 2. Problématique

L'histoire du personnage de Lilith remonte aux premiers temps de l'écriture : ses ancêtres akkadiens étaient appelés *lils*, démons du vent et de la tempête, les forces destructrices de la nature ; elle a été la prostituée sacrée d'Inini, déesse sumérienne, qui l'envoyait séduire les hommes<sup>65</sup> ; une démonsse suceuse de sang et de sperme, donc des relations sexuelles non procréatives ; elle a été une dévoreuse de nouveau-nés ; une tueuse d'enfants<sup>66</sup>. La mythologie juive a donc fait de cette démonsse (croyance aux démons que les juifs ont rapportée de Babylone, à leur retour d'exil)<sup>67</sup>, une femme qui accepte de laisser tuer ses propres enfants pour prix de sa liberté<sup>68</sup>. L'Alphabet de Ben Sira (VIII<sup>ème</sup>-XI<sup>ème</sup> siècle de l'ère commune)<sup>69</sup>, pour justifier des croyances déjà ancrées dans la population, a développé la légende de la création de Lilith comme première femme, donc avant Ève, ceci d'après le premier récit de création : « mâle et femelle, il les créa » (Gn 1,27). L'auteur du pseudo Ben Sira a élaboré une querelle primordiale concernant la position sexuelle, à savoir qui allait se coucher dessus, tous deux ayant été créés en même temps et de la même terre ; Lilith aurait ainsi réclamé son égalité avec Adam<sup>70</sup>. Dans la légende, il y a des conséquences à ce choix de Lilith de ne pas se soumettre. Les versions

---

*attachement et psychanalyse*, coll. « La vie de l'enfant », Toulouse, ERES, 2008, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/eres.misso.2008.01.0145>, p. 145-151.

<sup>63</sup> Gaëlle GUERNALEC-LEVY, *Je ne suis pas enceinte : enquête sur le déni de grossesse*, coll. « Essais – documents », Paris, Stock, 2007.

<sup>64</sup> *Ibid.*, « résumé ».

<sup>65</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 115.

<sup>66</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 69.

<sup>67</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », 116.

<sup>68</sup> *Ibid.*, « Lilith et Adam [...] », p. 41.

<sup>69</sup> *Ibid.*, « Lilith ou [...] », p. 119.

<sup>70</sup> *Ibid.*, « Lilith et Adam [...] », p. 40.

différent, mais elle retourne à son état initial de démons<sup>71</sup>, d'où l'auteur de la légende l'a prise. Ce qui était prévu.

La genèse du personnage de Lilith comporte bien des RS, plus que nous n'en utiliserons pour cette étude, caractérisant le côté du démonisme féminin. Démons, prostituée, dévoreuse et tueuse d'enfants, rebelle, anormale, insoumise, maîtresse du diable, mère des démons, suceuse de sang (vampire) et de sperme (relations sexuelles non-procréatives), succube<sup>72</sup>.

Les femmes qui refusent la maternité sont aujourd'hui affublées des mêmes RS. Il n'est pas nouveau que des femmes soient regardées de travers à cause de leurs choix, qui ne plaisent pas à leur famille, leur mari, leurs ami.e.s, à la société... Elles étaient, et sont toujours, vues comme des *rebelles*. Il n'est pas nouveau non plus qu'elles soient jugées *anormales* et qu'on le leur fasse ressentir. Il n'est pas terminé, ce temps où les femmes, demeurant *insoumises* comme la Lilith de la légende, étaient menacées de représailles si elles ne « rentraient pas dans le rang ». Lilith la démons était *une tueuse d'enfants* ; des femmes, encore aujourd'hui, en manque de moyens, isolées et désespérées, ne voient pas d'autres choix que l'avortement ou, cas exceptionnels, l'infanticide pour se permettre de vivre leur choix de ne pas avoir d'enfant<sup>73</sup>. Le personnage de Lilith n'était pas que destruction : il était aussi séduction. Les femmes qui veulent demeurer sans enfant sont vues comme ayant une sexualité débridée parce que non-contenue par la maternité, état qui rendrait la femme plus respectable<sup>74</sup> et effectivement, elles utilisent la sexualité à des fins récréatives, si l'on peut dire, parce que non reproductives<sup>75</sup>. L'une des femmes du

---

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Faire de Lilith une succube est étymologiquement contradictoire avec la légende de Ben Sira : en effet, le préfixe *sub* signifie *dessous* alors que Lilith a justement refusé de se coucher dessous ; ce qui fait qu'elle ferait plutôt partie de la classe des incubes, à cause du préfixe *in*, signifiant *sur*. Ce qui cause une autre erreur, sémantique cette fois, puisque les classes des incubes/succubes sont genrées. Les succubes sont supposées être des démons-femelles et les incubes, des démons-mâles.

<sup>73</sup> ANONYME, *op. cit.*

<sup>74</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 17 et 35 ; Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 105.

<sup>75</sup> Ne prenons qu'un exemple : « De fait, comme l'expérience l'atteste, chaque rencontre conjugale n'engendre pas une nouvelle vie. Dieu a sagement fixé des lois et des rythmes naturels de fécondité qui espacent déjà par eux-mêmes la succession des naissances. Mais l'Eglise, rappelant les hommes à l'observation de la loi naturelle, interprétée par sa constante doctrine, enseigne que tout acte matrimonial doit rester ouvert à la transmission de la vie. » Paul VI, « *Humanae Vitae*. Lettre encyclique de sa sainteté

corpus de Charlotte Debest raconte qu'elle a un jour cessé de présenter ses partenaires à ses ami.e.s parce qu'elle avait l'impression de « passe[r] pour une grosse salope, clairement. »<sup>76</sup> De fait, la littérature contemporaine présente les femmes qui ne veulent pas d'enfant comme privilégiant le plaisir sexuel au détriment de la procréation, leur vie personnelle au détriment de la famille<sup>77</sup>. À l'instar de Lilith<sup>78</sup>, elles refusent leur destin biologique, le rôle que la nature leur a assigné.

Le personnage de Lilith est essentiel dans le contexte actuel puisque depuis les années 1970, il est repris par plusieurs, dont des féministes, pour faire une relecture égalitaire de la création de l'homme et de la femme dans la Bible et la Torah. Il est également essentiel parce que dans la culture judéo-chrétienne, il fait concurrence au personnage d'Ève, femme créée par prélèvement d'une côte d'Adam, femme soumise, rôle que les femmes ne veulent plus endosser aujourd'hui, et contre lequel elles doivent se battre et ce, depuis des décennies. De plus, le personnage de Lilith la démons est pertinent dans notre recherche également pour certaines de ses caractéristiques, telles que la lascivité ; la séduction des hommes ; la sexualité ; l'onanisme ; la dévoration d'enfants assimilée à l'ingestion de sperme<sup>79</sup> ; les meurtres d'enfants (nous entendons par là l'avortement ou les cas d'infanticides, que nous évoquerons plus loin), qui sont toujours d'actualité aujourd'hui<sup>80</sup>. Dans les écrits contemporains sur les femmes sans enfant par choix<sup>81</sup> se retrouvent donc des représentations sociales analogues à celles attribuées à Lilith : femme rebelle, refusant de se soumettre aux normes sociales et patriarcales établies ; femme anormale, refusant son destin biologique ; femme particulièrement associée à la sexualité, la lascivité, la séduction, parce que toujours au détriment de la procréation. Sans oublier

---

le pape Paul VI sur le mariage et la régulation des naissances », Vatican.va, 25 juillet 1968, consulté le 5 juin 2021, [http://www.vatican.va/content/paul-vi/fr/encyclicals/documents/hf\\_p-vi\\_enc\\_25071968\\_humanae-vitae.html](http://www.vatican.va/content/paul-vi/fr/encyclicals/documents/hf_p-vi_enc_25071968_humanae-vitae.html).

<sup>76</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 105.

<sup>77</sup> Voir entre autres : Mona CHOLLET, *op. cit.* ; Lucie JOUBERT, *op. cit.* ; Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010 ; Gaëlle GUERNALEC-LEVY, *op. cit.*.

<sup>78</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith [...] » p. 113.

<sup>79</sup> *Ibid.*, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 65.

<sup>80</sup> ANONYME, *op. cit.*

<sup>81</sup> Charlotte DEBEST et Magali MAZUY, *op. cit.* ; Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant* ; Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 26.

les cas rarissimes d'infanticides, en dernier recours, perpétrés pour conserver, factuellement, cette volonté de demeurer sans enfant.

Malgré l'éloignement dans le temps des religions de la Mésopotamie antique, de la mise par écrit du pseudo Ben Sira, des légendes qui ont perduré dans le judaïsme et de ses résurgences contemporaines, nous postulons qu'un dialogue fécond est possible entre les RS du personnage de Lilith et celles des femmes qui font le choix positif de ne pas avoir d'enfant. Et nous constaterons possiblement que la société a toujours<sup>82</sup> traité les femmes de façon à ce qu'elles soient vues négativement et que cela ne se dément toujours pas, que cela s'inscrit dans une logique patriarcale, encore aujourd'hui<sup>83</sup>.

Nous posons notre question comme suit : les représentations sociales des femmes qui refusent la maternité trouvent-elles un écho, à la fois dans les réinterprétations contemporaines et féministes du personnage de Lilith mais aussi dans celles du personnage historique ?

### 3. Méthodologie

Nous utiliserons le concept sociologique de représentations sociales (RS) pour : premièrement, comprendre de quelle manière le personnage de Lilith a évolué et a été perçu à travers le temps, afin de dégager et nommer les RS qui la caractérisent ; deuxièmement, distinguer de quelle manière les femmes qui affirment ne pas vouloir d'enfant sont perçues aujourd'hui, afin de dégager et nommer les RS qui les définissent ; troisièmement, observer de quelle façon les RS des deux corpus s'articulent entre elles, pour découvrir si nous pouvons y discerner une certaine forme de parenté; finalement, démontrer les critiques implicites et explicites que ces RS font de l'essentialisme<sup>84</sup> sur les enjeux liés à la sexualité et aux rôles dits féminins à l'aide d'éléments du

---

<sup>82</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 18.

<sup>83</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>84</sup> Nicole-Claude MATHIEU, « L'identité sexuelles/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans Anne-Marie DAUNE-RICHARD (dir.) *Catégorisation de sexe et construction scientifique*, Éditions Université de Provence, Paris, 1989, p. 109-147.

constructivisme social<sup>85</sup>. Nous définirons ces deux courants plus en détail dans le chapitre 4, pour le moment nous pouvons nous contenter de dire que l'essentialisme est une vision de l'homme et de la femme très traditionnelle, partagée par la majorité des sociétés et religions du monde, selon laquelle le sexe, par essence différent, détermine le rôle que chacun, homme ou femme, joue dans la société, dans la famille, etc. Cette conception du monde implique comme premier devoir féminin, la maternité. Le concept de constructivisme social, à l'inverse, postule que le genre précède le sexe, que celui-ci se construit socialement, qu'il n'est pas une donnée biologique immuable et critique l'hétéronormativité patriarcale essentialiste. Cela n'implique pour les femmes aucune obligation à la maternité, ni d'ailleurs aucune autre obligation genrée, autant pour l'homme que pour la femme.

Nous n'analyserons pas distinctement le personnage d'Ève. Elle sera mentionnée mais pas analysée pour elle-même : elle ne sera évoquée que brièvement en tant que figure concurrente au personnage de Lilith dans le mythe de la création. Nous n'analyserons pas le mythe de la création en tant que tel ; nous nous appuierons plutôt sur la légende dans l'œuvre satirique (ou *midrash*, dépendamment des critères que les auteurs utilisent pour définir ce qu'est exactement un *midrash*) et pseudépigraphique, appelée *Alphabet de Ben Sira*. Nous devons faire particulièrement attention à deux choses : premièrement, à ne pas inclure toutes les traditions juives dans notre propos, et deuxièmement, à ce que soit très clair que nous parlons des femmes qui ont fait le choix positif de ne pas avoir d'enfant, par opposition au choix négatif, c'est-à-dire qui n'ont pas pu en avoir, pour quelque raison que ce soit. Nous nous limiterons aux femmes volontairement sans enfant au Québec et en France parce que les études, articles et monographies que nous avons utilisé.e.s sont québécois.e.s et français.e.s et qu'il y avait largement assez à analyser à partir de ces sources. Quand l'orientation sexuelle est mentionnée, moins d'un tiers des femmes sont homosexuelles (remarquons qu'aucune mention de l'orientation sexuelle des enquêtées ne soit faite dans les études de 1990 et 2000 ; seulement qu'à partir de 2010). Également, les années de naissance des femmes volontairement sans enfant ne

---

<sup>85</sup> Voir à ce sujet : Gayle RUBIN et Judith BUTLER, *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 2002 ; Élisabeth BADINTER, *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris, France Loisirs, 1986 ; Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.

remontent pas plus loin que 1930<sup>86</sup>, et ce, dans des études publiées depuis au maximum quarante ans.

Le concept des représentations sociales (RS), tel que Denise Jodelet, qui l'a étudié et le définit du point de vue de la psychologie sociale :

On reconnaît généralement que les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales<sup>87</sup>.

Des spécialistes comme Marie-Odile Martin-Sanchez et Jean-Marie Seca considèrent que le concept de RS s'applique à toutes les formes de savoir, qu'ils soient *naïf* ou *naturel*, *acquis*, même *scientifique*. Dans son livre *Les représentations sociales*, J.-M. Seca indique quatre sources de données textuelles possibles pour fin d'analyse des RS : l'une de celle-ci est l'analyse de corpus de textes, quels qu'ils soient et des écrits s'adressant, par exemple et dans le cas qui nous occupe, à des étudiants, des professionnels, des chercheurs<sup>88</sup>. De même, l'on ne peut déterminer un seul endroit d'où pourraient venir ou un seul élément duquel serait composé les RS. Elles sont trop complexes pour cela. Elles proviennent de plusieurs domaines, de plusieurs endroits, de sources composites<sup>89</sup> et leur étude peut varier d'un travail de recherche à un autre en ce sens que leur production découle de sources extrêmement variées<sup>90</sup>.

---

<sup>86</sup> Une seule femme du corpus de Labrie est née en 1928. Nous ne voulions pas exclure ce mémoire uniquement pour cette raison.

<sup>84</sup> Denise JODELET, « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans *Les représentations sociales*, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Presses Universitaires de France, 2003 [1989], consulté le 20 décembre 2018, <https://doi.org/10.3917/puf.jodel.2003.01.0045>, p. 53.

<sup>88</sup> Jean-Marie SECA, *Les représentations sociales*, coll. « Cours. Sociologie », Armand Colin, Paris, 2010, p. 93.

<sup>89</sup> *Ibid.* p. 169.

<sup>90</sup> *Ibid.* p. 89.



M.-O. Martin-Sanchez indique que « [s]elon D. Jodelet, c'est parce que la représentation sociale est située à l'interface du psychologique et du social, qu'elle présente une valeur heuristique pour toutes les sciences humaines<sup>91</sup> ». Et d'ailleurs, depuis plus de trente ans, ce concept est davantage utilisé de manière fructueuse et ce, dans toutes les sciences humaines<sup>92</sup>. Car peu importe le lieu d'élaboration d'une RS (psychanalyse, littérature, arts, médias, discours sociaux, sciences) elle demeure une RS.

Selon Denise Jodelet, la RS est une représentation mentale que l'on se fait, par un mot ou une expression, d'un individu ou d'un objet qui a pour point de départ les référents sociaux, culturels ou idéologiques, également l'expérience privée ou affective. La RS est un savoir inné, une connaissance, scientifique ou non, un savoir social, que l'on construit, par un processus de cognition, à partir de ses expériences de vie, de ses apprentissages académiques, professionnels et sociaux, et qui reflètent les mentalités de ceux qui les utilisent. La RS est un système de savoirs pratiques fait d'idées, parfois préconçues, d'images partagées par des individus qui partagent donc également un lien social, une identité commune. Elle a pour fonction de définir le monde qui nous entoure, d'expliquer et d'appréhender ce qu'on ne comprend peut-être pas si bien, pour en arriver à se comprendre, comme par un consensus social. Elle génère des comportements en ce sens que l'individu saura quoi dire et ne pas dire, quoi faire et ne pas faire, en telle et telle circonstance, dans une société donnée, grâce à elle. Dans l'imaginaire collectif, une RS peut aussi servir à qualifier quelqu'un, par l'effet de rumeur.

Selon J.-M. Seca,

une RS renvoie à *un mode de construction* des savoirs, partagés par les groupes et les individus, et à leurs *contenus* eux-mêmes organisés en systèmes ouverts d'idées. Insistons sur cette double saisie de leur nature. C'est parce qu'il s'agit d'un *mouvement* que son approche

---

<sup>91</sup> Denise JODELET, *op. cit.*, p. 36, citée par Marie-Odile MARTIN SANCHEZ, « Concept de représentation sociale », consulté le 13 janvier 2019, [http://ancien.serpsy.org/formation\\_debat/mariodile\\_5.html](http://ancien.serpsy.org/formation_debat/mariodile_5.html), [s. p.].

<sup>92</sup> Marie-Odile MARTIN SANCHEZ, *op. cit.*

empirique et théorique engendre des difficultés et donnera toujours du fil à retordre au chercheur. Pensée qui se fabrique au fur et à mesure, à partir de *réserves* de savoirs antérieurs, de connaissances scientifiques, de traditions, d'idéologies et de religions, les représentations sont inscrites dans les périodes de l'histoire et les changements de la vie sociale. Leur bonne appréhension est d'autant plus ardue qu'elles sont emboîtées, articulées, croisées les unes aux autres, dans un énorme puzzle notionnel dont personne, à titre individuel ou dans une institution particulière qu'elle soit scientifique ou non, publique ou privée, ne maîtrise l'organisation ou l'évolution<sup>93</sup>.

Cela signifie que les RS, en tant que savoir, sont construites par les individus et plus largement les groupes d'individus et partagées par ceux-ci. Cela signifie également que leurs contenus circulent librement entre les individus, de quelque façon que ce soit. Parce qu'elles ne sont pas statiques, les RS sont difficiles à appréhender. Mais elles sont inscrites dans les pensées, les conversations, dans les livres, les articles scientifiques, les journaux, les publicités, les tablettes d'argile jadis, etc., partout, depuis la nuit des temps. Elles sont produites à partir de connaissances particulières, dont scientifiques, de cultures et de religions, de mythes et de croyances, de politiques, etc. Elles sont historiquement et socialement représentatives.

Selon M.-O. Martin-Sanchez, qui se base elle-même sur D. Jodelet, les qualités indispensables d'une RS sont :

- De représenter un objet : « peut être aussi bien une personne, une chose, un événement matériel, psychique ou social, un phénomène naturel, une idée, une théorie, etc. ; il peut être aussi bien réel qu'imaginaire ou mythique, mais il est toujours requis<sup>94</sup> ».
- De posséder des propriétés imageantes et aide à faire le pont entre le concret et les perceptions ; elle participe ainsi à l'intégration de notions abstraites.

---

<sup>93</sup> Jean-Marie SECA, *op.cit.*, p. 18.

<sup>94</sup> Denise JODELET, *op. cit.*, p. 37, citée par Marie-Odile MARTIN SANCHEZ, *op. cit.*

- D'être symbolique et figurative, c'est-à-dire que « [d]ans la figure, le sujet symbolise l'objet qu'il interprète en lui donnant un sens<sup>95</sup> ».
- D'être constructive : le sujet ou le groupe, en se représentant la réalité, se l'approprie, construit la réalité selon son système de valeurs, ses apprentissages du contexte socio-historique qui est le sien.
- D'être autonome et créatrice de comportements : elle induit des conduites.

Il y a quatre ou cinq fonctions principales des RS, selon les auteur.e.s : une fonction cognitive : elles permettent d'apprendre, d'assimiler des données inédites jusque-là. Une fonction interprétative : elles permettent d'appréhender le monde. Une fonction d'orientation : elles permettent d'orienter les comportements grâce au sens qu'elles représentent ; elles aident donc les individus à définir quelles conduites sont acceptables ou non, dans une société donnée. Une fonction identitaire : elles aident les individus et les groupes à se situer parmi les autres, à construire une identité, personnelle et sociale, selon les normes et les valeurs en usage. Une fonction justificatrice : elles servent à justifier à posteriori des conduites et des agissements. Elles aident ainsi à préserver et à cimenter les positions sociales<sup>96</sup>.

Notre recherche s'inscrit dans l'analyse qualitative. Pour analyser les RS retenues, nous utiliserons la méthode d'analyse de contenu. Cette méthode nous permettra de dégager les RS qui seront à l'étude et de les faire dialoguer. Ce qui nous permettra d'effectuer ce dialogue, c'est précisément le concept de représentations sociales. Parce que le personnage de Lilith ou ses réinterprétations contemporaines n'ont pas grand-chose de commun avec les femmes qui ne veulent pas d'enfant. Excepté si l'on entreprend d'examiner les RS qui ressortent de l'analyse de chacune. Immédiatement, on aperçoit les analogies : *la rebelle, l'anormale, l'insoumise*, etc....

Selon Paul Sabourin,

---

<sup>95</sup> Marie-Odile MARTIN SANCHEZ, *op. cit.*

<sup>96</sup> Jodelet considère ces cinq fonctions tandis que Jean-Claude Abric ne prend en compte que les fonctions cognitive, identitaire, justificatrice et d'orientation. Voir Jean-Claude ABRIC, *Pratiques sociales et représentations*, coll. « Psychologie sociale », PUF, 1994.

**[l]'analyse de contenu a pour but de connaître la vie sociale à partir de cette dimension symbolique des comportements humains.** Elle procède de traces mortes, de documents de toutes sortes, pour observer des processus vivants : la pensée humaine dans sa dimension sociale. Cette pensée peut être appréhendée à l'échelle individuelle ou collective et, conceptualisée, notamment, [...] dans une théorie des représentations sociales<sup>97</sup> (l'auteur souligne).

La méthode d'analyse de contenu et le concept de représentations sociales sont historiquement liés entre elles. Selon Lilian Negura<sup>98</sup>, cette méthode a été utilisée par Serge Moscovici, en 1976, pour sa théorie des RS de la psychanalyse. Ceci est très approprié, pour deux raisons. La première, c'est que l'analyse de contenu analyse, précisément, la communication. La deuxième, c'est que le contenu des RS est nourri par celle-ci. On peut alors dire que cette méthode et ce concept dialoguent ensemble par le dynamisme des RS et son objet d'analyse.

Bien que nous n'utilisions pas l'analyse comparative en tant que méthodologie, nous emprunterons, sans nous y limiter, certains éléments de la démarche comparative. De plus, le fait de ne pas s'enfermer dans un comparatisme strict nous laissera plus de liberté et de latitude pour interpréter la façon dont les RS des femmes qui femmes volontairement sans enfant trouvent un écho dans celles du personnage de Lilith, des réinterprétations contemporaines qu'on en a faites et/ou dans celles du personnage historique.

---

<sup>97</sup> Paul SABOURIN, « L'analyse de contenu » dans Benoît GAUTHIER et Jean-Pierre BEAUD, (dir), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, 2009, consulté le 16 février 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=catt04883a&AN=she.a909049&lang=fr&site=eds-live>, p. 416. Par ailleurs, l'auteur, dans cette citation, parlait de la théorie des RS selon D. Jodelet, sans la citer exactement, mais en la mentionnant en note de bas de page.

<sup>98</sup> Lilian NEGURA, « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales », *SociologieS*, coll. « Théories et recherches », 22 octobre 2006, consulté le 16 février 2019, <http://journals.openedition.org.ezproxy.usherbrooke.ca/sociologies/993>, p. 1-16.

Si l'analyse comparative repose sur la volonté du chercheur de faire surgir du sens de ses données, il en va de même quand le chercheur veut observer la manière dont s'articulent ses données entre elles. Guy Jucquois signale que l'on doit s'interroger sur les raisons profondes qui font que ces analogies, ces parallèles sont faits entre ces objets-là en particulier, et pourquoi un autre individu ferait d'autres liens que ceux-ci, dans d'autres circonstances, par exemple<sup>99</sup>. Il y a deux stades typiques : le stade de collecte des données et celui du traitement des dites données. Les démarches de collecte de données peuvent être plus techniques (transcriptions, confrontations à des grilles, etc.) ou plus intuitives (transpositions, regroupements, etc.), selon l'intention du (de la) chercheur.e. Les techniques de traitement sont essentiellement : « les rapprochements, les confrontations et les mises en relation de données, [...] la saisie des récurrences et des analogies ainsi que les généralisations et les synthèses<sup>100</sup> ». C'est ce que nous nous proposons de faire : croiser les RS que nous aurons dégagées tout au long de ce travail, noter ce qu'elles ont en commun, leurs différences et les confronter, afin de mettre en lumière l'empreinte de l'essentialisme qui caractérise notre société. De même, nous utiliserons le potentiel critique de la comparaison<sup>101</sup> afin de faire ressortir les similarités entre les RS des deux corpus.

#### 4. Plan

Ce mémoire se présente comme suit : le premier chapitre sera consacré à Lilith et son histoire, de façon à pouvoir facilement isoler les RS qui la distinguent ; le deuxième chapitre s'attachera à présenter la situation des femmes qui ne veulent pas devenir mère, également de telle manière que les RS qui les caractérisent soient aisément repérables ; c'est dans le troisième chapitre que nous aborderons les RS en elles-mêmes, c'est-à-dire que c'est là où nous verrons si des similitudes peuvent être discernées, si les RS qui

---

<sup>99</sup> Guy JUCQUOIS et Christophe VIELLE, *Le comparatisme dans les sciences de l'homme : approches pluridisciplinaires*, coll. « Méthodes en sciences humaines », Bruxelles, DeBoeck Université, 2000, p. 25-26.

<sup>100</sup> Alex MUCHIELLI, « Qualitative (méthode) », dans *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 3<sup>ème</sup> édition, 2009 [1996], consulté le 16 février 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=cat04883a&AN=she.i9782200244491&lang=fr&site=eds-live>, p. 205-206.

<sup>101</sup> Élise JULIEN, « Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques », *Hypothèses*, vol. 8, n° 1, 2005, consulté le 16 janvier 2019, <https://doi.org/10.3917/hyp.041.0191>, p. 194.

seront ressorties des chapitres 1 et 2 ont un lien quelconque entre elles, si le dialogue dont nous avons parlé plus tôt peut réellement être établi ; puis dans le quatrième chapitre nous verrons en quoi les RS de nos deux corpus peuvent être des critiques de l'essentialisme (ou naturalisme ou déterminisme biologique) à la lumière du constructivisme social.

Dans le chapitre suivant, nous présenterons la légende juive d'après laquelle Lilith serait la première femme créée, et non Ève, pour l'Adam primordial. Mais d'abord, nous situerons ce personnage dans l'Histoire. D'où vient-elle ? Appartenait-elle à une tradition religieuse spécifique ? Qui était-elle avant la mise par écrit de cette légende ? Nous verrons que l'histoire de son personnage a des racines beaucoup plus lointaines qu'on pourrait le penser.

## 1<sup>ER</sup> CHAPITRE : LILITH

Dans ce chapitre, nous verrons où le *midrash* du pseudo Ben Sira prend sa source, d'où vient l'inspiration du personnage de Lilith ; son nom, ses caractéristiques, etc. Pour ce faire, nous remonterons le temps de plus de 5 000 ans pour la retrouver dans les religions de l'antiquité, puis dans le judaïsme, dans le christianisme, dans l'islam et enfin, aujourd'hui.

À propos de Lilith, Danielle Morel a écrit :

si je choisisais de m'en tenir à la lettre et si je prenais chaque texte comme un ensemble fermé, je serais obligée de clore tout de suite cette étude. Car il est bien évident que Lilith n'"existe" pas [qu'e]lle est multiple et que, si on veut cerner sa personnalité, il faut prendre un élément par ci, un autre par là [*sic*], et renoncer à la trouver toute [*sic*] entière quelque part<sup>102</sup>.

### 1. Genèse du personnage de Lilith

Le personnage de Lilith<sup>103</sup> tire ses bases de la démonologie de la civilisation d'Akkad, en Mésopotamie et ses premières traces remontent au III<sup>ème</sup> millénaire AEC<sup>104</sup>. Les *Lils* étaient des démons (la langue akkadienne ne distinguait pas les genres), les forces destructrices de la nature<sup>105</sup>. « Dans des liturgies sumériennes plus tardives<sup>106</sup> », *Lilitu* est la prostituée sacrée d'Inini (l'Ishtar babylonienne, l'Astarté des cananéens et des premiers hébreux<sup>107</sup>) et est envoyée éblouir et hypnotiser les hommes, superbement parée. Stephen

<sup>102</sup> Danielle MOREL, *Ève et Lilith l'autre et la semblable [...]*. p. 52.

<sup>103</sup> Raphael. PATAI, *The Hebrew Goddess*, coll. « Jewish Folklore and Anthropology », Detroit, Michigan, Merlin Stone, 1990 ; Jacques Bril, *op. cit.* ; Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 113-136.

<sup>104</sup> Avant l'ère commune.

<sup>105</sup> Tous ne sont pas d'accord à ce sujet : Mariano TROIANO soutient que les démons akkadiens, ancêtres de Lilith, auraient eu à voir avec la sexualité plutôt qu'avec les forces destructrices de la nature. Voir Mariano TROIANO, *Une approche à l'image de Lilith [...]*, p. 4.

<sup>106</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 115. Elles sont évoquées sans plus de précision concernant l'époque.

<sup>107</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 66.

Langdon qualifie l'inscription de la Main d'Inini, gravée sur une tablette d'argile, de première évocation de la lascivité féminine, sinon de l'érotisme<sup>108</sup>, de l'histoire. Alice M. Killen pose l'hypothèse qu'en prêtant le mauvais rôle à *Lilitu*, celui de prostituée, fût-elle sacrée, les Sumériens tentaient de garder la notoriété de leur déesse intacte<sup>109</sup>. Une liste royale sumérienne (datant de 2400 avant l'ère commune) mentionne plusieurs démons aux noms s'apparentant à Lilith ; sur cette liste, on peut également lire que Gilgamesh, héros légendaire<sup>110</sup> (ou le père de celui-ci, selon d'autres sources<sup>111</sup>), serait un *démon-Lillu*, de la catégorie des incubes et succubes, à laquelle appartenaient aussi *l'Ardat-lilî*, *Irdu Lili* (son pendant mâle) et *Lilitu* (ou *Lilith*). À Babylone, une classe spéciale de prêtres, appelés *Ashipu*, se consacraient uniquement à contrer les attaques de sorcellerie, de démons et autres *djinns*, en particulier celles de Lilith<sup>112</sup>. Dans le folklore judéo-babylonien, elle serait la mère d'Ahriman, qui personnifie le mal dans le zoroastrisme, religion dualiste née en Perse au VI<sup>ème</sup> siècle AEC. On dit qu'on aurait « vu un démon, du nom d'Ahriman, fils de Lilit, qui courait sur la crête des toits, sautait par-dessus les rivières sans renverser la coupe de vin qu'il tenait en main<sup>113</sup> ».

À Arslan-Tash, dans le nord de la Syrie, a été retrouvée, tracée sur un corps de femme ailé, une formule datant du VII<sup>ème</sup> siècle AEC, enjoignant à *Lil*[...] de quitter la résidence d'une parturiente, que Gershom Scholem transcrit de cette façon : « To herchat flues in rooms of darkness — pass quickly, quickly, Lil(ith)<sup>114</sup> ». Il indique que si les lettres manquantes à la fin de l'incantation sont bien *ith*, cela en ferait la première inscription de Lilith, individuellement. R. Patai l'interprète plutôt ainsi : « O, Flyer in a dark chamber, Go away at once, O Lili! »<sup>115</sup> Tandis que l'orientaliste français André Dupont-Sommer la traduit de cette façon : « A la nuit, dans la chambre obscure, agis ! Chasse, chasse les

<sup>108</sup> Stephen Herbert LANGDON, *Babylonian Liturgies : Sumerian Texts from the Early Period and from the Library of Ashurbanipal*, Paris, P. Geuthner, 1913, p. 12.

<sup>109</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 282.

<sup>110</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 66.

<sup>111</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 221.

<sup>112</sup> Edgerton SYKES, Alan KENDALL and EGERTON SYKES, *Who's Who in Non-Classical Mythology*, London, United Kingdom, Routledge, 1993, consulté le 2 juillet 2019, <http://ebookcentral.proquest.com/lib/usherbrookemgh-ebooks/detail.action?docID=169916>, p. 115.

<sup>113</sup> Israel LÉVI, *op. cit.*, p. 17.

<sup>114</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 17.

<sup>115</sup> Raphael. PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 222.



Lilin ! Hors de la maison (?) par les rues qu'ils aillent ! »<sup>116</sup> Jacques Bril signale également qu'au même endroit a été découverte une tablette représentant *l'Ardat-lili* avec une queue de scorpion et un corps de louve, dévorant un enfant<sup>117</sup>. Sur de nombreuses autres sont gravées des formules d'exorcisme contre la triade de démons *lilu*, *lilitu* et *l'ardat lili*. Par exemple, sur l'une d'elles, on peut lire :

Au nom des cieux soit exorcisé au nom de la terre soit  
exorcisé  
Le lilu la lilitu ardat lili ou ravisseur femelle de la lumière  
Les enchantements les maléfices les sortilèges les  
maladies les ensorcellements funestes  
Au nom des cieux soit exorcisé au nom de la terre soit  
exorcisé<sup>118</sup>.

Ces trois de démons ne sont guère dissociés dans les textes, à cette époque<sup>119</sup>. Les textes mettent l'accent sur la stérilité de *l'Ardat-lili*, laquelle passe, à une époque difficile à dater selon A. M. Killen, de ravisseur femelle de la lumière à démon de la nuit hantant le sommeil des hommes endormis, sorte de vampire sans cesse à la recherche de nouvelles victimes<sup>120</sup>. Elle dériverait en cela de la terrible démons *Lamashtu*, qui serait connue pour être infertile, se faisant l'ennemie des femmes enceintes et des femmes nouvellement mères, les agressant et dévorant leurs enfants. J. Bril identifie également *Lamashtu* à *Lamme*, servante de *Lilith*, de même qu'à la *Ki-si-kil-li-la*<sup>121</sup>. Elle est aussi rapprochée de *Lamia*, fille du roi Bélos de Lybie, maîtresse enceinte de Zeus, mais dont Héra, femme légitime du dieu, tua les enfants à la naissance. Par dépit, *Lamia* devint l'ennemie mortelle de tous les enfants à naître, à défaut de pouvoir avoir les siens. J. Bril constate une ressemblance frappante entre cette légende et celle, plus tardive du *Sepher Ben Sira* : d'abord, Zeus et Héra sont identifiés à Adam et Ève, *Lamia* à *Lilith* et le nom

<sup>116</sup> André DUPONT-SOMMER, « L'inscription de l'amulette d'Arslan-Tash », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 120, 1939, consulté le 24 novembre 2020, <http://www.jstor.org/stable/23665393>, p. 135.

<sup>117</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 53.

<sup>118</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 282.

<sup>119</sup> Charles FOSSEY, *La magie assyrienne: étude suivie de textes magiques*, coll. « Patrimoines judaïsme », Paris, E. Leroux, 1902, consulté le 6 août 2020, <https://books.google.ca/books?hl=fr&id=tl8YAAAAIAAJ&dq=Charles+Fossey&focus=searchwithinvolume&q=trinit%C3%A9>, p. 37.

<sup>120</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 285.

<sup>121</sup> Sylvie LACKENBACHER, « Note sur l'ardat-lilî », *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. 65, n° 2, 1971, p. 148.

de Bélos, le père de Lamia, est rapproché d'un des autres noms de Sammaël, Bélial<sup>122</sup>. Une croyance parallèle identifie les *Lamies* à des démons-femelles qui séduisent les hommes et sucent leur sang<sup>123</sup>.

Raphael Patai penche plutôt pour un quatuor de démons : le *Lillu*, correspondant aux vampires et/ou aux incubes/succubes ; *Lilitu* (*Lilith*), un démon femelle ; *l'Ardat-lili*, qui, au service de *Lilith*, hante les hommes la nuit, engendrant avec eux des spectres et *Irdu Lili*, son pendant masculin, qui lui, hante les femmes pour leur donner une descendance démoniaque. Selon Marcel Leibovici, spécialiste des études orientales<sup>124</sup>, la triade est composée de démons nocturnes, tandis que pour R. Patai, les quatre démons étaient des démons de la tempête qui seraient devenus, à cause d'une erreur étymologique, des démons de la nuit<sup>125</sup>. D'autres caractéristiques sont attribuées à Lilith. Par exemple, sa beauté, sa longue chevelure et sa jeunesse, ainsi que son incapacité à porter un enfant et à produire du lait<sup>126</sup>. M. Bitton ajoute à cela deux traits saillants à la figure de Lilith : la séduction et la mort<sup>127</sup>. Elle était également considérée comme une courtisane et une vampire qui, après avoir choisi l'homme sur lequel jeter son dévolu, elle s'accrochait à lui de toutes ses forces et à jamais, ne lui prodiguant pourtant nulle satisfaction.

L'assyriologue Sylvie Lackenbacher, a traduit du néo-assyrien, utilisé au 1<sup>er</sup> millénaire AEC, d'après des tablettes d'argile, que :

l'ardat-lilî qui, par la fenêtre de la maison, a voleté vers  
l'homme,  
la jeune fille que, telle une [femme (normale)], aucun  
mâle n'a imprég[née],  
la jeune fille que, telle une femme (normale), aucun mâle  
n'a déflorée,

<sup>122</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 77.

<sup>123</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 71.

<sup>124</sup> Marcel LEIBOVICI, « Génies et démons en Babylonie », dans *Génies, anges et démons : Égypte - Babylone - Israël - Islam - peuple altaïques - Inde - Birmanie - Asie du Sud-Est - Tibet - Chine*, coll. « Sources orientales vol. 8 », Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 98.

<sup>125</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 221-222.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 222, « She was unable to bear children, and had no milk in her breast ».

<sup>127</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 115.

la jeune fille qui, dans le giron de son mari, n'a pas touché  
son sexe (ou à la volupté),  
la jeune fille qui, dans le giron de son mari, n'a pas écarté  
son vêtement,  
la jeune fille dont aucun beau jeune homme n'ouvrit la  
fibule,  
la jeune fille dont les seins n'ont pas eu de lait (et) [.....]  
[la jeune fille qui] n'a pas fait, qu'on a [*sic*] pas appelée  
du nom de mère, (et) qui n'a pas donné de nom (à un  
enfant)  
La jeune fille qui ne parcourt pas rues et ruelles avec les  
(autres) filles<sup>128</sup>.

À part *Lamashtu* et *Pazuzu*, les démons n'ont pas de biographie dans la littérature akkadienne, remarque-t-elle<sup>129</sup>. Mais les méfaits de *l'Ardat-lilî* sont le résultat d'une histoire, qui explique ce qu'elle est devenue, un « démon par destin », à la différence des « démons par nature ». Comme les autres démons, elle est un souffle mauvais, errant sur la terre, pourtant certaines particularités l'associent à une femme et à un épisode précis, prenant sa source dans un temps déterminé, qui a fait d'elle ce qu'elle est. Un fragment d'une tablette dit globalement qu'elle n'a pas eu un destin conforme à la norme, c'est-à-dire, entre autres, qu'elle n'a pas eu d'enfant. S. Lackenbacher compare le destin de *l'Ardat-lilî* à celui des « femmes mortes en couches [ou] célibataires mortes sans enfant tou[tes celles] qui ont "manqué" leur vie ou leur mort<sup>130</sup> » et qui deviennent des êtres nuisibles qui tourmentent les vivants et précise que ce thème se retrouve dans les histoires magiques de plusieurs sociétés<sup>131</sup>. L'auteure ajoute que le thème de la femme vengeresse est largement répandu dans la majorité d'entre elles<sup>132</sup>. Dans une note de bas de page, l'auteure signale une parenté probable entre *l'Ardat-lilî* et la Lilith, plus tardive, de la légende juive, supposant que « l'aspect de "mère frustrée", d'où ravisseuse, l'ayant emporté sur celui de "femme insatisfaite"<sup>133</sup> ».

<sup>128</sup> Sylvie LACKENBACHER, *op. cit.*, p. 140.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 148-150.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>131</sup> *Ibid.* Rappelons les histoires des mères changées en chouette du folklore tunisien, nuisant aux enfants jusqu'à la fin des temps. Voir Tsivia TOBI, « Le tamis et la chouette comme forces magiques contradictoires dans le folklore tunisien juif et musulman », in dans COHEN-TANNOUDJI, Denis, *Entre orient et occident : juifs et musulmans en Tunisie*, coll. « Bibliothèque des fondations », Paris, Éditions de l'Éclat, 2007, <https://www.cairn.info/entre-orient-et-occident—9782841621446-p-157.htm>, p. 157-169.

<sup>132</sup> Sylvie LACKENBACHER, *op. cit.*, p. 149.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 151, note # 5.

Jacques Bril nous dit que l'étymologie<sup>134</sup> pourrait provenir du vocable hébraïque *lilit* qui aurait été pris aux langues assyriennes ; du babylonien *lil*, racine qui rappelle la terre, comme en témoigne le nom du dieu *Enlil*, dieu, entre autres, de la végétation<sup>135</sup> ; ou du sumérien *lil* signifiant le vent que l'on trouve dans le nom des démons *Lils*, ces démons venant d'Akkad. D'autres mots assyriens construits à partir de la même racine peuvent également lui être apparentés, tels que *lulti*, signifiant *lascivité*. Mais il précise que l'étymologie la plus courante fait dériver *Lilith* de *laïlah* ou *layil*, qui désigne *la nuit* en hébreu. Toutefois, la majorité des spécialistes s'entendent pour la première étymologie susmentionnée, par exemple G. Scholem dans l'*Encyclopedia Judaica* : « *Lilu and Lilitu* respectively — which are etymologically unrelated to the Hebrew word *laylah* ("night")<sup>136</sup> ». On se rappelle que dès 1914, Israel Lévi soulignait déjà que faire dériver le terme *lilit* de l'hébreu *la nuit* (*laïla* ou *laïl*) est inexact et infondé ; le terme est, de fait, assyrien et non hébreu. Dans son mémoire sur Ève et Lilith, Danielle Morel<sup>137</sup> signale que l'étymologie pourrait également provenir des racines *lun* et *lyn* signifiant *se rebeller*, *murmurer*.

En Iran et en Irak ont été retrouvées, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, des coupes comportant des formules magico-religieuses d'éloignement contre Lilith en aramäische, langue ancêtre de l'araméen, datant d'entre le V<sup>ème</sup> et le VIII<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Sur l'une d'elles, retrouvée en Perse et écrite en mandéen, Lilith est représentée, ses longs cheveux épars, ses parties génitales et ses seins particulièrement marqués, les pieds enchaînés, et par cette puissante incantation, elle est censée quitter la maison de ce Zakoy dont il est question :

Bound is the bewitching Lilith with a peg of iron in her  
nose;  
Bound is the bewitching Lilith with pincers of iron in her  
mouth;

<sup>134</sup> Jacques BRIL, *op. cit.* p. 128-129.

<sup>135</sup> Vanessa ROUSSEAU. « Lilith : une androgynie oubliée », p. 67.

<sup>136</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 17.

<sup>137</sup> Danielle MOREL, *Ève et Lilith [...]*, p. 18.

Bound is the bewitching Lilith, who haunts the house of  
 Zakoy, with a chain of iron on her neck;  
 Bound is the bewitching Lilith with fetters of iron on her  
 hands;  
 Bound is the bewitching Lilith with stocks of stone on her  
 feet ...<sup>138</sup>

Sur certaines de ces coupes, un rabbin a inscrit des formules de conjuration contre *Lilith*, les *Lilis* mâles et les *Liliths* femelles, les sommant d'accepter le guet (lettre de divorce) présenté. Le guet est d'ailleurs toujours en vigueur aujourd'hui, selon la loi juive, pour les juifs souhaitant divorcer. Ce qui est intéressant, c'est qu'à cette époque, la plupart des formules d'exorcisme s'adressent aux *Lilith-s*, mâles et femelles et que rien, sur ces inscriptions, ne peut encore laisser supposer une Lilith en première femme, compagne du premier homme. La croyance en Lilith était donc déjà bien ancrée dans la population, avant même la mise par écrit, en Perse, de l'Alphabet du pseudo Ben Sira, daté lui, selon les auteurs, d'entre le VIII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle de l'ère commune. M. Bitton voit dans ces coupes une croyance ayant perduré dans le judaïsme en la bisexualité des Lilith-s, mâles comme femelles, que leurs forfaits se sont déclinés sur une longue période et qu'ils ne touchaient pas un sexe plus que l'autre, mais bien les deux<sup>139</sup>. Également, si le Talmud (dont nous parlerons plus loin) traduisait les conceptions de l'élite juive à propos de Lilith, les coupes, elles, exprimaient bien ce que Lilith représentait pour le peuple. Mais si les conceptions étaient différentes, elles n'en étaient pas moins partagées par l'élite et le peuple<sup>140</sup>.

## 2. Lilith dans le Judaïsme

### 2.1 Mythes de la création

De prime abord, si l'ordre dans lequel sont placés les deux récits de création pourrait laisser penser à une civilisation ayant une vision plus égalitaire de l'homme et de la femme, à cause des mots choisis en Gn 1.27 : « Dieu créa l'homme à son image, à

<sup>138</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 229.

<sup>139</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 119.

<sup>140</sup> *Ibid.*, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 137.

l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle, il les créa<sup>141</sup> », il n'en n'est rien. Parce que, bien que placé chronologiquement en premier dans la Bible et la Torah, ce récit de création est en fait le deuxième, historiquement parlant, à avoir été écrit. Ce dernier, dit yahviste ou sacerdotal, en apparence égalitaire, fut en fait développé au retour de l'exil des juifs à Babylone, donc après 538 AEC. Il est donc plus tardif que le premier récit de création, dit élohiste, datant du judaïsme ancien en Gn 2.22-23 : « Le SEIGNEUR Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. L'homme s'écria : "Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci, on l'appellera femme car c'est de l'homme qu'elle a été prise"<sup>142</sup>. » L'intérêt de cette précision est, comme le dit M. Bitton<sup>143</sup>, de noter l'erreur qui consisterait à voir dans l'ordre chronologique des deux récits de création une sorte de matriarcat primitif ou, à tout le moins, une vision antique plus égalitaire qu'aujourd'hui de l'homme et de la femme, car tel n'est pas le cas.

Ensuite, les deux mythes de création de l'homme (comme humanité) n'ont pas été traités de la même façon dans la tradition chrétienne et dans la tradition juive. Dans le christianisme (traité au point 3 de ce chapitre), on s'est concentré sur la création d'Ève à partir de la côte de l'Adam endormi et sur son péché. Dans le judaïsme, on a extrapolé qu'un mâle et une femelle avaient été créés en premier et qu'ensuite, une autre femme avait été créée et que le « cette fois » et le « celle-ci » impliquaient forcément qu'il y avait eu une première créature féminine créée avant Ève. La femme étant supposée être une aide face à l'homme, ce que Lilith n'est pas, le Zohar confirme celle-ci dans sa non-féminité, dans son anormalité, puisque la femme est uniquement conçue, à l'origine, comme un soutien pour l'homme<sup>144</sup>. M. Bitton signale que dans l'introduction aux *Légendes des juifs* (elle utilise la version anglophone), Louis Ginzberg cite Philon

---

<sup>141</sup> *La Bible - Traduction Œcuménique*, coll. « Société biblique française », Paris, Les Éditions du cerf, 2010 [1975], p. 16.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>143</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 116.

<sup>144</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 185.

d'Alexandrie, disant que la femme aurait été créée à partir de l'homme afin qu'elle ne puisse se prévaloir d'aucune égalité avec lui<sup>145</sup>.

Certain.e.s auteur.e.s affirment qu'il y a eu deux autres femmes créées avant Ève, tel.le.s Stéphanie Del Regno, Christophe Batsch<sup>146</sup>, Louis Ginzberg<sup>147</sup> et Gershom Scholem, qui nous font part d'informations intéressantes et originales. Ils indiquent qu'une première femme, non nommée, est mentionnée dans des écrits précédant de plusieurs siècles la légende de Lilith développée dans l'Alphabet de Ben Sira. Par exemple, G. Scholem<sup>148</sup> indique qu'un ancien midrash mentionne que si Lilith ne trouve aucun enfant nouveau-né auquel faire du mal, elle se retourne contre les siens, à l'instar de la *Lamashtu* babylonienne, démonsse à laquelle elle est souvent associée, à cause de leurs méfaits similaires, contre les enfants, notamment. M. Bitton<sup>149</sup> précise que c'est dans le *Midrash Rabba*, commentaire de la Genèse écrit en Palestine au V<sup>ème</sup> siècle de l'ère commune, qu'est mentionnée la création de cette première Ève, qui n'est pas nommée ; ce serait une des sources les plus anciennes évoquant ce thème. Nous ne retiendrons que la création de deux des trois premières femmes, c'est-à-dire celles de Lilith et d'Ève, pour notre travail ; nous pourrions alors constater que Lilith représente toute la vision négative des femmes « dominatrice et volontairement stérile<sup>150</sup> » tandis qu'Ève représente plutôt la femme docile, soumise et fertile. Alors qu'Ève est à l'image de l'épouse et de la mère, Lilith est son contraire : elle est celle qui refuse de se soumettre, qui s'oppose à Adam mais aussi à Dieu<sup>151</sup>.

---

<sup>145</sup> Louis GINZBERG, *Legends of the Jews*, traduit de l'allemand par H. SZOLD, Philadelphia, Jewish Publication society of America, 1909, Tome 1, p. 66, cité par Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 160.

<sup>146</sup> Christophe BATSCH, *op. cit.*, p. 184-187.

<sup>147</sup> Louis GINZBERG, *Les légendes des Juifs*, p. 210.

<sup>148</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 18.

<sup>149</sup> *Midrash rabba*, traduit de l'hébreu par B. MARUANI et A. COHEN-ARAZI, coll. « Midrash rabbah. French », 1987, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 45.

<sup>150</sup> Christophe BATSCH, *op. cit.*, p. 187. Nous mettons un bémol quant à la volonté de stérilité, tel que nous l'avons mentionné en page 10.

<sup>151</sup> Jacqueline SCHAEFFER, « Ève ou Lilith ? Les transgressives », dans Jacques BOUSHIRA *et al.*, *Transgression*, coll. « Monographies et débats de psychanalyse », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/puf.boush.2009.01.0085>, p. 86-87.

Lilith est présente dans la majorité de la littérature juive : dans le Talmud, les *midrashim*, de même que dans le folklore populaire et plus tard dans la Kabbale ; elle est la plupart du temps représentée comme une démonsse de la nuit et de la mort. C'est dans le Talmud de Babylone (définitivement fixé au VII<sup>ème</sup> siècle<sup>152</sup>) et celui de Jérusalem (fin du IV<sup>ème</sup> siècle<sup>153</sup>) que Lilith devient un personnage mythologique bien établi, mentionné par plusieurs versets talmudiques. Elle est décrite comme une démonsse aux cheveux longs dont les attaques se déroulent la nuit. Par exemple, elle est désignée comme l'une des quatre mères des démons dans le Talmud de Jérusalem. Les trois autres seraient Mahala, Aguerat<sup>154</sup> et Naamah. M. Bitton, citant Moïse Schwab, explique que le Talmud de Jérusalem considère les démons comme les vices de l'être humain. Il y en aurait quatre principaux : « le plaisir physique, l'égarement de l'esprit, la superstition et l'ignorance. "L'ignorance est représentée par Lilith qui ne se plaît que dans les ténèbres et qui est l'ennemi [*sic*] mortel [*sic*] de l'enfance". »<sup>155</sup> Cette information est cependant contredite par Israël Lévy ; l'auteur précise qu'en comparant les « données talmudiques, avec celles de la magie babylonienne », Lilith ne s'en prend pas principalement aux enfants, mais que ses forfaits sont indistinctement dirigés vers les personnes de tous âges<sup>156</sup>. Le Talmud de Babylone, pour sa part, est plus prolifique au sujet de Lilith, ce qui est logique si l'on accepte l'hypothèse selon laquelle la croyance au démon Lilith aurait été ramenée de Babylone après l'exil. Dans un verset, elle est décrite comme une succube : il était donc conseillé aux hommes de ne pas se trouver seul dans une maison la nuit, afin d'éviter que Lilith ne s'empare d'eux<sup>157</sup>. On peut y lire une autre mise en garde, concernant les émissions de sperme solitaires dues à des fantasmes et à la masturbation. La longue chevelure de Lilith est souvent citée dans le Talmud. Par exemple, dans un verset, l'on dit que « la femme pour punition de sa désobéissance, a été condamnée à se laisser pousser les cheveux comme Lilith<sup>158</sup> », au contraire des femmes mariées, respectables, aux

<sup>152</sup> Gérard NAHON, article « Talmud de Babylone », dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/talmud-de-babylone/>.

<sup>153</sup> Charles TOUATI, article « Talmud », *Encyclopedia Universalis*, consulté le 22 juillet 2019, <http://www.universalisedu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedie/talmud/>.

<sup>154</sup> Ou Igrat ou Agrat.

<sup>155</sup> *Le Talmud de Jérusalem*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1960, cité par Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118.

<sup>156</sup> Israël LÉVI, *op. cit.*, p. 20-21.

<sup>157</sup> Shabat 151b, cité par Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118 ; Israël LÉVI, *op. cit.*, p. 16.

<sup>158</sup> Eroubin 100b, cité par Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118 ; Israël LÉVI, *op. cit.*, p. 16.



cheveux rasés, recouverts d'une perruque de belle facture la veille de leurs noces, dans certaines branches du judaïsme orthodoxe. « Parfois la légende lui donne des ailes ; on la représente aussi quelques-fois sous la forme d'une chouette<sup>159</sup> », comme dans l'islam (que nous verrons au point 4 de ce chapitre). Elles sont plusieurs fois mentionnées, par exemple, dans des textes palestiniens du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère : « Ce monstre échevelé est affublé d'ailes, peu développées, semble-t-il. La Mishna parle d'un avorton ayant des sortes d'ailes comme *Lilit* (Niddah 24b)<sup>160</sup> ». De même, au XI<sup>ème</sup> siècle, le talmudiste Rashi différenciait les démons en trois classes : les *shedim*, qui mangent et boivent comme les humains ; les *rouhim*, sans corps, aux formes éthérées et les *lilin*, ayant forme humaine mais possédant tout de même des ailes comme Lilith<sup>161</sup>. À cause du rapprochement de son nom avec l'hébreu *layla* (*nuit*) et à cause de ces ailes, qui lui permettent de fréquenter les endroits spécifiques aux démons, on la considère comme un oiseau de nuit. Sur « A unique babylonian relief<sup>162</sup> » datant du second millénaire AEC, Lilith est représentée avec des ailes. Les ailes rappellent la faculté qu'aura Lilith de s'envoler dans les airs en prononçant le tétragramme dans la légende de Ben Sira.

La seule citation de Lilith dans la Torah est, souligne M. Bitton, rapportée dans le Deutéro-Isaïe ou Petite apocalypse, qui rend une ambiance eschatologique, dans le contexte du retour des juifs de leur exil à Babylone, en 538 AEC, d'où ils ont rapporté la croyance aux démons. L'auteure rappelle l'importance de replacer cette unique citation<sup>163</sup> dans le contexte de la défense du monothéisme contre la croyance aux démons et contre la superstition<sup>164</sup>. Selon l'auteure,

[s]'il n'y a dans la Bible qu'une seule évocation de Lilith, c'est dans ce contexte de lutte du monothéisme naissant pour sa survie qu'il faut la replacer. Loin d'être le signe

<sup>159</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 290, note # 1.

<sup>160</sup> Israel LÉVI, *op. cit.*, p. 16.

<sup>161</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 115.

<sup>162</sup> Emil G. KRAELING, « A Unique Babylonian Relief », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 67, 1932, consulté le 16 mars 2017, <https://doi.org/10.2307/3218905>, p. 16-18.

<sup>163</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 58 et Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 134, note # 8 ; signalent pourtant que Lilith est également citée dans Job 18, 15. Cependant, nous n'avons personnellement pas réussi à trouver cette version où elle serait citée dans Job.

<sup>164</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 116.

d'une occultation de Lilith, cette seule évocation de Lilith dans une partie de l[*a Torah*] rédigée après le retour des Juifs de leur premier exil à Babylone, confirme au contraire, selon nous, sa naturalisation dans le judaïsme post-exilique<sup>165</sup>.

Et c'est exactement pour cette raison, pour légitimer et expliquer des croyances en des démons, bien enracinées dans la population (le judaïsme étant, en théorie, un monothéisme strict<sup>166</sup>) que le pseudo Ben Sira a été écrit. L'*Alphabet de Ben Sira*, rédigé en Perse entre le VIII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle AEC, est une œuvre pseudépigraphique attribuée à Jesus Ben Sira (l'auteur du Siracide) dont une partie appartient à la littérature talmudique-midrashique. Il est surtout connu pour avoir popularisé l'histoire de la création de Lilith. C'est surtout cette œuvre qui sera citée dans ce travail, parce que toutes les sources utilisées ont celle-ci comme point de départ, bien qu'énormément de sources hébraïques citent Lilith<sup>167</sup>.

Voici la légende du pseudo Ben Sira, telle que Michèle Bitton l'a traduite de l'hébreu, d'après J. D. Eisenstein :

Dès que son jeune fils fut malade, le roi [Nabuchodonosor] lui dit [à Ben Sira] : Guéris mon fils, sinon je te tuerai.

Ben Sira s'assit immédiatement et confectionna une amulette au nom de pureté. Il y inscrivit le nom des anges chargés de la guérison par leurs noms, leurs formes, leurs visages, leurs ailes, leurs mains et leurs pieds.

Lorsque Nabuchodonosor vit l'amulette, il demanda qui ils étaient.

Ben Sira lui répondit : ce sont les anges chargés de la guérison, Sanoï, Sansenoï et Semanguelof. Lorsque le Saint béni soit-il créa le premier homme unique, il dit : Il

<sup>165</sup> *Ibid.*

<sup>166</sup> Pour les dates réelles de l'avènement du monothéisme VS la monolâtrie ou l'hénothéisme, nous laissons les experts en débattre. Voir Arnaud SÉRANDOUR, « De l'apparition d'un monothéisme dans la religion d'Israël. (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ou plus tard ?) », *Diogène*, vol. 205, n° 1, 2004, consulté le 16 mars 2019, <https://doi.org/10.3917/dio.205.0036>, p. 36-51 et VAN CANGH, Jean-Marie, « Les origines d'Israël et de la foi monothéiste. Apports de l'archéologie et de la critique littéraire (1<sup>ère</sup> partie) », *Revue Théologique de Louvain*, vol. 22, n° 3, 1991, consulté le 16 mars 2019, [https://www.persee.fr/doc/thlou\\_0080-2654\\_1991\\_num\\_22\\_3\\_2512](https://www.persee.fr/doc/thlou_0080-2654_1991_num_22_3_2512), p. 305-326.

<sup>167</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée ».

n'est pas bon que l'homme soit seul. Il lui créa une femme de la terre comme lui et l'appela Lilith.

Ils en vinrent immédiatement à se quereller. Elle disant : Je ne me couche pas au-dessous; et lui disant : Je ne me couche pas au-dessous mais au-dessus, car tu es destinée toi à être au-dessous et moi au-dessus.

Elle lui dit : Nous sommes tous deux égaux parce que nous sommes tous deux de la terre.

Mais ils ne purent s'entendre, et lorsque Lilith vit cela, elle prononça le Nom intégral et s'envola dans les airs de l'univers.

Adam se leva pour prier son consolateur et dit : Maître de l'univers, la femme que tu m'as donnée m'a quitté et s'est enfuie.

Le Saint béni soit-il envoya immédiatement ces trois anges après elle pour qu'ils la ramènent.

Le Saint béni soit-il lui dit qu'il vaut mieux qu'elle accepte de revenir, sinon elle devra supporter de voir mourir chaque jour cent fils.

Ils la suivirent et la retrouvèrent dans la mer, dans les eaux profondes dans lesquelles les Égyptiens devront plus tard périr noyés.

Ils lui rapportèrent les paroles de Dieu, mais elle n'accepta pas de revenir.

Ils lui dirent : Nous te noierons dans la mer.

Elle leur dit: Laissez-moi, car je n'ai été créée que pour affaiblir les nouveau-nés, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de huit jours si c'est un garçon, et du jour de sa naissance jusqu'à l'âge de vingt jours si c'est une fille.

Lorsqu'ils entendirent ses paroles, ils renoncèrent à la ramener.

Elle leur jura au nom du Dieu vivant et présent : à chaque fois que je vous verrai ou que je verrai vos noms ou vos formes sur une amulette, je n'exercerai pas de pouvoir sur ce nouveau-né.

Et elle accepta que meurent chaque jour cent de ses fils.

C'est ainsi que meurent chaque jour cent des démons.

Et c'est pourquoi nous écrivons leurs noms sur une amulette destinée aux petits garçons. Elle les voit, elle se souvient de son serment, et l'enfant guérit<sup>168</sup>.

Michèle Bitton et Jacques Bril<sup>169</sup> indiquent que d'anciennes croyances juives considéraient l'Égypte comme le repaire des démons, cette référence aux Égyptiens dans

<sup>168</sup> Julius D. EISENSTEIN, *Otzar Midrashim*, New York, 1928, p. 46-47, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 38-39.

la légende. M. Bitton souligne également que les noms des anges ne sont vraisemblablement pas d'origine juive<sup>170</sup>. Selon Raphael Patai, les noms de ces trois anges pourraient dériver de la magie byzantine<sup>171</sup>. Israel Lévy signale que cet élément pourrait provenir du folklore non-juif, considérant « le syncrétisme sans bornes du judaïsme populaire de la Perse et de la Babylonie dans le haut moyen âge [*sic*]<sup>172</sup> ». Également, le fait que le nom de Lilith puisse être évoqué de façon aussi parcimonieuse, sans que nulle description ou précision supplémentaire ne soit nécessaire, indique qu'elle était très connue comme démons, à cette époque et pour le public auquel était destinée cette légende<sup>173</sup>.

## 2.2 Légères variations dans la légende

En général, les versions se valent, à quelques nuances près. Les recueils de *midrashim* présentent plusieurs versions de la création de Lilith : soit elle est tirée du limon de la terre comme Adam ; soit elle a été créée d'immondices et de boue<sup>174</sup>. Mais dans les deux cas, elle n'est une créature dépendante d'Adam d'aucune façon, ce qu'elle ne manque pas de lui faire remarquer lorsque vient le temps de faire l'amour. En effet, elle veut être au-dessus de lui et vice versa. Il lui dit qu'elle doit se soumettre à sa volonté, qu'il lui est supérieur mais elle répond qu'ils sont tous deux tirés de la terre ; qu'ils sont égaux ; de ce fait, il ne lui est en rien supérieur ; en conséquence, il est hors de question qu'elle se soumette. Adam répond à Lilith, selon l'aphorisme talmudique suivant : « tu es destinée toi, à être en-dessous et moi au-dessus ». M. Bitton indique que cette sentence prend sa source dans le traité du Niddah, dans lequel une question est posée : « Pourquoi [dans les rapports sexuels] le visage d'un homme est-il tourné vers le bas, et celui d'une femme est-il tourné vers le haut, vers l'homme? » dont voici la réponse : « Parce que c'est l'endroit où il a été créé et parce que c'est l'endroit où elle a été créée. »<sup>175</sup> Cet argument fait que Lilith ne peut passer que pour une femme anormale, une femme qui se rebelle contre la loi talmudique.

---

<sup>169</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 40, ainsi que Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 65.

<sup>170</sup> *Ibid.*, « Lilith et Adam [...] », p. 49.

<sup>171</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew goddess*, p. 223 (note # 11, p. 329).

<sup>172</sup> Israel LÉVI, *op. cit.*, p. 19.

<sup>173</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 40.

<sup>174</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith. [...] », p. 111.

<sup>175</sup> Niddah, 31a du *Talmud de Babylone*, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 40.

Rappelons que pour certains juifs orthodoxes, la position du cheval érotique<sup>176</sup> est répréhensible, impensable, anormale, déviante<sup>177</sup> et antinaturelle<sup>178</sup> : elle aurait des conséquences graves sur l'enfant qui naîtrait d'une telle relation sexuelle, comme naître sourd, idiot, aveugle ou boiteux<sup>179</sup>. De même, la position appelée « not in her "way" » qui désigne le sexe anal, est également considérée comme anormale<sup>180</sup>. Ainsi que l'écrit S. Trigano dans une étude sur un guide matrimonial juif du XII<sup>ème</sup> siècle : « la position renversée dans le rapport sexuel (lui en bas et elle en haut) [...] c'est la première Ève, Lilith, qui l'a exigée au nom des droits féminins, et qui pour cela a été chassée du paradis vers le repaire des démons, [c']"est une manière perversie", "une manière grossière"[...], bien qu'il ne s'agisse pas d'un péché<sup>181</sup> ». Selon N. B. Bickart, le Talmud de Babylone est très clair à ce sujet : cette position suscite l'opprobre générale<sup>182</sup>. En conséquence, vouloir prendre la position réservée à l'homme est un acte considéré indécent et immoral, se devant absolument d'être puni<sup>183</sup>.

Dans la légende, lorsque Lilith constate qu'Adam ne fléchira pas, elle prononce le nom indicible et ineffable de Dieu (dans le judaïsme le nom de Dieu est un tétragramme imprononçable : YHWH) et s'envole loin du paradis, loin d'Adam, loin de Dieu. C'est son acte de rébellion le plus éloquent puisque nul ne sait comment elle a connaissance de ce nom, que nul autre ne connaît. Et le mystère reste entier : comment a-t-elle connaissance du nom magique de Dieu? Aucun auteur n'a de réponse à cette question. M. Bitton nous dit qu'aucune réponse appropriée n'a été avancée sinon celle de se moquer, pour attribuer ce savoir à un démon<sup>184</sup>.

---

<sup>176</sup> Verushka Lieutenant-Duval, *L'equus eroticus ou l'image de la femme qui chevauche l'homme dans la gravure européenne au XVI<sup>e</sup> siècle : érotisme ou propagande antiféministe?* Mémoire de maîtrise (MA), Histoire de l'art, Université de Montréal, 2008.

<sup>177</sup> Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*

<sup>178</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 166.

<sup>179</sup> Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*, p. 491.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 494.

<sup>181</sup> Schmuël TRIGANO, « "L'Intention amour" — un guide matrimonial en Languedoc au XII<sup>e</sup> siècle », *Pardès*, n° 2, 1985, p. 158-159.

<sup>182</sup> Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*, p. 498.

<sup>183</sup> Rachel FROUARD-GUY, *op. cit.*, p. 28.

<sup>184</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 41.

Néanmoins, cela implique un changement majeur dans la légende : cette faculté de voler, ces ailes, Lilith ne les avait pas à sa création, cette faculté et ces attributs lui ont été octroyés après coup (on se souvient des ailes de la Lilith du Talmud<sup>185</sup>). D'humaine, elle devient donc démons ayant la capacité de voler, et ce, grâce à ce savoir inusité. Adam voudrait bien rattraper sa compagne mais il ne le peut pas puisque visiblement, il n'a pas, lui, connaissance de ce nom. En dernier recours, il demande à Dieu de lui ramener cette compagne envolée : « la femme que tu m'as donnée m'a quitté! ». Celui-ci envoie trois de ses anges pour la ramener et la menacer de la noyer dans la mer Rouge s'il le faut<sup>186</sup>. Elle refuse de retourner avec Adam, en arguant que son destin est en fait de faire du mal aux nouveau-nés (à ce stade de la légende, il n'est plus question de qui se couche sous l'autre). Mais elle acquiesce à la demande des anges de laisser les nourrissons qui seront protégés par des amulettes, qui porteront leur nom et leur forme. Quant aux autres, elle aura huit jours après leur naissance pour tuer les garçons et vingt jours pour tuer les filles. Dieu menace également de tuer chaque jour un des enfants-démons, probablement conçus avec Sammaël, « avec lequel elle forme un couple démoniaque<sup>187</sup> ». Insoumise<sup>188</sup>, elle souffrit la sanction et accepta de sacrifier ses enfants pour prix de sa liberté. Le fait d'accepter ce châtement sans broncher pourrait renforcer son caractère infanticide, puisqu'elle laisse mourir ses enfants. Une tradition ashkénaze<sup>189</sup> introduit la hargne d'Adam face au départ de Lilith, qui augmente sa virilité au lieu de le laisser pantois, n'ayant d'autre choix que de faire appel à Dieu pour lui demander de lui ramener sa femme. Dans cette même tradition, si Lilith ne revient pas auprès d'Adam, c'est qu'elle a déjà été emportée par le grand démon, identifié à Sammaël. Cela expliquerait par ailleurs que Dieu puisse la punir en tuant ses fils, point que la légende originelle ne développe pas.

---

<sup>185</sup> Voir Israël LÉVY, *op. cit.* et Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*. En particulier le chapitre 3, « Lilith dans le Talmud », p. 110-132.

<sup>186</sup> Pour d'autres, c'est le contraire : les anges la rejoignent dans la mer rouge et menacent de faire mourir, chaque jour, 100 de ses enfants démons. Voir Louis GINZBERG, *Les légendes des juifs*, p. 51.

<sup>187</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 41-42.

<sup>188</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith [...] », p. 111.

<sup>189</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 42.

Dans une autre version<sup>190</sup>, c'est Lilith qui est punie et chassée par Dieu, en colère, du Paradis et envoyée vers la Géhenne. Remarquons que, dans cette version, malgré des comportements identiques de la part d'Adam et de Lilith, c'est elle que l'on chasse du paradis en l'accusant de trop d'entêtement et non Adam. Mais dans toutes les versions, elle demeure dans la mer Rouge, qui serait le territoire des démons, auprès de Sammaël. En effet, l'eau représenterait l'antre des démons<sup>191</sup>. Lilith préfère donc devenir démone plutôt que de se soumettre.

Suite à cet épisode, Dieu créa Ève ; celle-ci se soumit à Adam dans la version plus généralement utilisée et plus largement diffusée, notamment par le christianisme, évitant ainsi une éventuelle répétition du problème de l'égalité. Cela fait de la femme, en réalité, un produit de l'homme, assujettie à lui.

Lilith sacrifiera *in utero* les enfants à naître et les nouveau-nés d'Adam et Ève et de leur descendance. D'autres légendes parlent de la descendance démoniaque que Lilith a donnée à Adam durant les 130 ans pendant lesquelles il s'est séparé de sa femme Ève, après la mort d'Abel, ne voulant pas revivre le meurtre d'un de ses enfants par un autre<sup>192</sup>. Une tradition révèle que c'est Adam qui engendra les démons mentionnés plus haut : les *shedim*, les *rouhin* et les *lilin* (*lilin* étant pour certains le pluriel de *lilit*, quoique ce soit contestable selon d'autres<sup>193</sup>). Une autre version de cette légende, racontée dans Genèse Rabba et citée par M. Bitton<sup>194</sup> rapporte que la séparation d'Adam et Ève résulterait plutôt de leur expulsion du jardin d'Éden et qu'Ève a également été assaillie par des démons et qu'elle a aussi eu d'eux une descendance.

V. Rousseau interprète de façon particulière le personnage de Lilith : elle soutient qu'elle est un personnage démoniaque, connu pour déclencher les fausses couches, les morts néo-natales et celles des petits enfants ; pour concevoir des démons mais aussi qu'elle est la représentation du plaisir sexuel au détriment de la reproduction (ce qui est légèrement

<sup>190</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith. [...] », p. 111 ; « Lilith : une androgynie oubliée ».

<sup>191</sup> Louis GINZBERG, *Les légendes des Juifs*, p. 210, note # 40.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>193</sup> Israel LÉVI, *op. cit.*, p. 19-20. Selon cet auteur, le féminin pluriel de *lilit* serait *liliata*.

<sup>194</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 116.

contradictoire ; mais les légendes sur Lilith ne se contredisent-elles pas toutes un peu ?). « Lilith est une déesse de la prostitution et de l'onanisme. L'érotisme et le plaisir animent ses sens au détriment d'enfants jamais conçus<sup>195</sup> ». L'auteure pose l'hypothèse que Lilith est non seulement prostituée mais vierge, l'identifiant en ceci à *l'Ardat-Lili*, « qu'aucun mâle n'a imprégnée<sup>196</sup> ». Mais parce qu'elle a des relations sexuelles sans coït, donc orales, on peut la qualifier de tueuse et de dévoreuse d'enfants, ceux qui, autrement, auraient pu naître. Selon l'auteure, elle engloutit le sperme des hommes jusqu'à son tarissement complet. Elle fait de sa bouche l'outil du péché puisque le sperme répandu lors du rapport sexuel l'est hors de la voie vaginale ; c'est ainsi que les démons seraient mis au monde. Cela rejoint l'interdiction ou le conseil, pour un homme, de ne jamais se trouver seul dans une maison, de peur que Lilith ne le prenne.

La perte de semence<sup>197</sup>, c'est le renoncement à une vie potentielle, comme le fait Onan, dans Gn 38.7-10 :

Er, premier-né de Juda, déplut au SEIGNEUR qui le fit mourir. Juda dit alors à Onan : « Va vers la femme de ton frère. Agis avec elle comme le proche parent du mort et suscite une descendance à ton frère ». Mais Onan savait que cette descendance ne serait pas la sienne : quand il allait vers la femme de son frère, il laissait la semence se perdre à terre pour ne pas donner de descendance à son frère. Ce qu'il faisait déplut au SEIGNEUR qui le fit mourir, lui aussi<sup>198</sup>.

Ainsi, Lilith est associée à la procréation démoniaque par les pratiques interdites. Elle est donc une figure mythologique qui réunit en elle toutes les peurs primordiales ayant trait à la procréation<sup>199</sup>. V. Rousseau lui impute de nombreux infanticides. Danielle Morel indique que nulle source ne dit concrètement que Lilith est infertile ou dédaigne de se

<sup>195</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith. [...] », p. 111.

<sup>196</sup> Sylvie LACKENBACHER, *op. cit.*, p. 139-140.

<sup>197</sup> Bernard, POUDERON, « Tu ne tueras pas (l'enfant dans le ventre) », *Revue des sciences religieuses*, vol. 81, n° 2, 2007, consulté le 16 juillet 2019, <http://rsr.revues.org/554>, p. 229-248.

<sup>198</sup> *La TOB*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>199</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith. [...] », p. 112.



reproduire, toutefois plusieurs exégètes juifs lui assignent ce forfait<sup>200</sup>, malgré toutes les sources mentionnant sa descendance démoniaque. Le judaïsme considère que les individus refusant de procréer de façon volontaire contribuent à l'éloignement du divin de notre monde<sup>201</sup>.

Une femme comme Lilith (fût-elle mythique), sexuellement ouverte à *demande* un rapport sexuel, quel qu'il soit, représente dans le judaïsme une indignité, ainsi que S. Trigano le précise dans le guide matrimonial susmentionné : « car la femme qui demande oralement le *tachmich* (l'usage du lit) est qualifiée de "prostituée"<sup>202</sup> ». La coutume veut donc que la femme exprime son désir en se parant de bijoux et autres attributs séducteurs, mais en silence. « Le silence auquel la femme juive est tenue quant à l'expression de son désir sexuel est un trait récurrent de la morale judéo-chrétienne<sup>203</sup> ».

Si Lilith a autant de traits démoniaques et mortifères, c'est bien parce que la femme, et surtout sa sexualité, ont toujours fait naître chez l'homme une crainte, doublée parfois d'une haine certaine<sup>204</sup>. Il peut étudier le corps de la femme et la procréation autant qu'il veut, cela ne restera pour lui que théorique. En pratique, cela demeurerait, demeurent et demeurera toujours un mystère pour lui.

### 3. Lilith dans le Christianisme

Lilith aurait presque été oubliée par le christianisme depuis plusieurs centaines d'années, sauf dans Isaïe 34.14, livre de la Torah, appelé Ancien-Testament dans le christianisme. Israël Lévi nous dit que la Septante, traduction en grec ancien de la Torah datant du II<sup>ème</sup> siècle AEC, remplace *Lilith* par *onocentaure* et que la Vulgate latine de Saint-Jérôme, traduction, latine celle-là et datant du V<sup>ème</sup> siècle de l'ère commune, la remplace par *Lamie*<sup>205</sup>. Dans d'autres, elle est remplacée par *le spectre de la nuit*.

<sup>200</sup> Danielle MOREL VERGNIOL, « Adam, Ève... et Lilith? », *Foi et Vie*, coll. « Cahier biblique », n° 39, 2000, p. 48-49.

<sup>201</sup> Josy EISENBERG et Armand ABÉCASSIS, *À Bible ouverte : la Genèse ou le livre de l'homme*, coll. « Spiritualités vivantes », Paris, Albin Michel, 2004, p. 131.

<sup>202</sup> Schmuel TRIGANO, « "L'Intention amour" [...] », p. 158-159.

<sup>203</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 169.

<sup>204</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 72.

<sup>205</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 15.

Ci-après, quelques exemples des versions de la Torah et de l'Ancien-Testament dans lesquelles nous pouvons constater que certaines utilisent Lilith et que d'autres lui substituent une autre appellation.

Torah :

*Louis Segond, Ancien Testament & Bible du Rabbinate*, hébreu-grec-français, traduction de Samuel Cahen (première traduction juive, 1831): « Les tsiime (martres) y rencontreront les chats sauvages, les diables s'y appelleront les uns les autres ; là seulement Lilith trouvera du répit, là elle trouvera du repos. »<sup>206</sup>

*Hebrew Interlinear Bible, Westminster Leningrad Codex*: « The wild beasts of the desert shall also meet with the wild beasts of the island, and the satyr shall cry to his fellow; the screech owl also shall rest there, and find for herself a place of rest. »<sup>207</sup>

*The hebrew bible in XML* : « The wild beasts of the desert shall also meet with the wild beasts of the island, and the satyr shall cry to his fellow; the screech owl also shall rest there, and find for herself a place of rest. »<sup>208</sup>

*The Complete Tanakh (Tanach) - Hebrew Bible - Translation and Rashi's Commentary* : « And martens shall meet cats, and a satyr shall call his friend, but there the lilith rests and has found for herself a resting place. »<sup>209</sup>

*Sefarim* : traduction du rabbinat, français-hébreu (commentaire de Rachi, traduction Zadoc Kohn, 1902) : « Là se rencontreront chats sauvages et chiens sauvages, là les satyres se donneront rendez-vous, là Lilit elle-même établira son gîte et trouvera une retraite tranquille. »<sup>210</sup>

Ancien-Testament :

*Bible de Jérusalem*, dernière édition (1998) : « Les chats et les chiens sauvages, démons et les onocentaures s'y rencontreront et les satyres s'y appelleront les uns les autres. Là aussi le spectre des nuits, la sirène fera sa demeure et trouvera son lieu de repos. »<sup>211</sup>

*Bible de la liturgie*, catholique, Association épiscopale liturgique pour les pays francophones (1980) : « Les chats sauvages y côtoieront les hyènes, les boucs

<sup>206</sup> Judeopedia, Prophètes-Isaïe-ch. 34-v. 14, consulté le 16 septembre 2020, <http://www.judeopedia.org/>.

<sup>207</sup> Scripture 4 all, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.scripture4all.org/OnlineInterlinear/OT/pdf/isa34.pdf>.

<sup>208</sup> Tanakhml, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.tanakhml.org/d21.php2xml?sfr=12&prq=34&psq=14&lvl=99&pnt=tru&acc=tru&dia=tru&enc=heb&xml=fls>.

<sup>209</sup> Chabad.org, consulté le 16 septembre 2020, [https://www.chabad.org/library/bible\\_cdo/aid/15965](https://www.chabad.org/library/bible_cdo/aid/15965).

<sup>210</sup> Sefarim, Prophètes-Isaïe-ch. 34-v. 14, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.sefarim.fr/>.

<sup>211</sup> Lire la Bible, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

- s'appelleront l'un l'autre. C'est là que le démon de la nuit se tapira pour y prendre son repos. »<sup>212</sup>
- TOB* (2010) : « Les chats sauvages y rencontreront les hyènes, les satyres s'y répondront. Et là aussi s'installera Lilith : elle y trouvera le repos. »<sup>213</sup>
- La Bible parole de Vie* (2000) : « Les chats sauvages rencontreront les hyènes, les boucs s'y retrouveront. C'est là que Lilith, le mauvais esprit de la nuit, s'installera et se reposera. »<sup>214</sup>
- La sainte Bible* par Louis Segond (1899) : « Les animaux du désert y rencontreront les chiens sauvages, Et les boucs s'y appelleront les uns les autres, Là le spectre de la nuit aura sa demeure, Et trouvera son lieu de repos. »<sup>215</sup>
- Louis Segond* (1910) : « Les chats sauvages y rencontreront les hyènes, les satyres s'y répondront. Et là aussi s'installera Lilith : elle y trouvera le repos. »<sup>216</sup>
- La Nouvelle Bible Segond* (2002) : « Les habitants du désert y rencontreront les hyènes, et les boucs s'y appelleront les uns les autres ; là le spectre de la nuit séjournera tranquille, il trouvera son lieu de repos<sup>217</sup> ».
- Bible Segond 21* (Société biblique de Genève, 2007) : « Les bêtes du désert y rencontreront les hyènes et les boucs s'y appelleront l'un l'autre. Le spectre de la nuit y aura sa résidence et y trouvera son endroit de repos. »<sup>218</sup>
- La Bible en français courant* (1997) : « Les chats sauvages y rencontrent les hyènes, c'est le rendez-vous des boucs. C'est là que le démon Lilith prend un moment de repos : il y trouve où se reposer. »<sup>219</sup>
- King James* : « The wild beasts of the desert shall also meet with the wild beasts of the island, and the satyr shall cry to his fellow; the screech owl also shall rest there, and find for herself a place of rest. »<sup>220</sup>
- King James* : traduction française de la Bible anglaise par Nadine Stratford (2006) : « Les bêtes sauvages du lieu aride rencontreront aussi les bêtes sauvages de l'île, et le satyre criera à son compagnon ; la chouette se reposera là, et s'y trouvera un lieu de repos. »<sup>221</sup>

<sup>212</sup> Association Épiscope Liturgique pour les pays Francophones, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.aelf.org/bible/Is/34>

<sup>213</sup> *TOB, op. cit.*, Ésaïe, 34.14, p. 518.

<sup>214</sup> Lire la Bible, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

<sup>215</sup> Internet Archive, consulté le 16 septembre 2020, <https://archive.org/stream/lasainte biblequi00sego#page/880/mode/1up/search/%C3%A9saie>.

<sup>216</sup> Lire la Bible, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

<sup>217</sup> Lire la Bible, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

<sup>218</sup> Bibliothèque IntraText, consulté le 16 septembre 2020, [http://www.intratext.com/IXT/FRA0016/\\_PJT.HTM](http://www.intratext.com/IXT/FRA0016/_PJT.HTM).

<sup>219</sup> Lire la Bible, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

<sup>220</sup> Lire la Bible, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

<sup>221</sup> King James site officiel, consulté le 16 septembre 2020, <http://www.kingjamesfrancaise.net/index.html?v=kjftext/ISA.html>.

*Bible Chouraqui* : traduction d'André Chouraqui, juif (1977) : « Les lynx rencontrent les chacals, le satyre y crie contre son compagnon. Là, se délasse Lilit; elle s'est trouvé un reposoir ! »<sup>222</sup>

*La sainte Bible* par Augustin Crampon, chanoine catholique (1923) : « Les chats et les chiens sauvages s'y rencontreront, et les satyres s'y appelleront les uns les autres. Là aussi le spectre des nuits fera sa demeure, et trouvera son lieu de repos. »<sup>223</sup>

*La sainte Bible* par John Nelson Darby, évangélique (1872) : « Les bêtes du désert s'y rencontreront avec les chacals, et le bouc sauvage y criera à son compagnon. Là aussi la lilith\* se reposera et trouvera sa tranquille habitation. »<sup>224</sup>

Dans le monde chrétien, les références à Lilith se font parfois explicites, parfois implicites. Par exemple, Jacques Bril voit Lilith dans le *démon de Midi* du Psaume 91 :

Tu ne craindras pas les terreurs de la nuit,  
Ni la Peste qui rôde dans les ténèbres,  
Ni la flèche qui vole pendant le jour,  
Ni les attaques du démon de Midi<sup>225</sup>

La légende de Gerbert d'Aurillac<sup>226</sup>, le futur pape Sylvestre II (999-1003), court à propos de ce démon de Midi : alors qu'il n'était qu'un jeune homme, il fit la connaissance d'une jeune et belle jouvencelle, entourée des tissus les plus doux et de pièces d'or. Elle lui dit s'appeler Meridiana et qu'elle pourrait, s'il le voulait, lui faire part de ses connaissances magiques, partagerait avec lui sa fortune et lui offrirait son corps. Le jeune homme accepta, et acquit rapidement du prestige dans sa vie professionnelle. Puis, il devint archevêque de Reims, ensuite de Ravenne et plus tard pape. Peu avant sa mort, il confessa le péché qui l'avait hissé jusqu'à la plus haute distinction chrétienne, fût pardonné et mourut, tel un saint. On dit que cette fille de Midi était Lilith. De même, l'auteur allègue que les deux prostituées du Jugement de Salomon<sup>227</sup> étaient Lilith et Naama (ou Lilith et Igrat)<sup>228</sup>, tout comme il voit Lilith dans la reine de Saba<sup>229</sup>. Il

<sup>222</sup> La Bible et Le Coran D'André Chouraqui En Ligne, consulté le 16 septembre 2020, <http://nachouraqui.tripod.com/id80.htm>.

<sup>223</sup> Catholique.org, consulté le 16 septembre 2020, <http://bible.catholique.org/livre-d-isaie/4642-chapitre-34>

<sup>224</sup> Bibliquest, consulté le 16 septembre 2020, [http://www.bibliquest.org/Bible/BibleJNDhtm-at23-Esaie.htm#at23\\_34](http://www.bibliquest.org/Bible/BibleJNDhtm-at23-Esaie.htm#at23_34). (\* mot hébreu qui signifie : la nocturne).

<sup>225</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p 67. Dans la TOB 2010, p. 914, le *démon de midi* est remplacé par *en plein midi*.

<sup>226</sup> Rossell Hope ROBINS, *The encyclopedia of witchcraft and demonology*, p. 491-499, cité par Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 67.

<sup>227</sup> TOB, *op. cit.*, 1 Rois 3.16-28, p. 407-408.

<sup>228</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p 68.

entrevoit aussi dans la péricope d'Onan une résurgence de Lilith, séductrice et inféconde et estime que là est la base de l'insistance catholique concernant la masturbation<sup>230</sup>.

Le christianisme n'a pas tellement tenté d'expliquer ni même d'explorer la raison d'être des deux récits de création du couple primordial. Lilith est laissée de côté mais reste présente en Isaïe 34.14 (remplacée dans certaines traductions, comme on l'a vu). Peu de sources chrétiennes mentionnent Lilith. Saint Augustin y voit la croyance irraisonnée de ceux qui lui concèdent la moindre réalité<sup>231</sup>. Mais au XVI<sup>e</sup> siècle, avec le début des publications des dictionnaires bibliques, Lilith commence à émerger de son oubli dans la chrétienté. L'article le plus éloquent est édité par Augustin Calmet (1672-1757) en 1722 :

Lilith étoit, disent les rabbins, la première femme d'Adam qui se sépara de son mari ; et ne voulut plus retourner avec lui, quoique Dieu lui eût envoyé deux anges pour l'y contraindre. Ils croient qu'elle mange les enfans nouveaux-nés. C'est pourquoi les juifs, lorsqu'un enfant est né dans une maison écrivent avec de la craye ou autrement qu'Adam et Ève soient ici, que Lilith s'en éloigne. Ils écrivent aussi les noms des trois anges qui poursuivent Lilith ; sçavoir : Sennoï, Sansennoï, Samangeloph ; parce que Lilith leur promet de ne faire aucun mal aux lieux où elle trouvoit leurs noms. Nous avons déjà parlé de Lilith sous l'article de Lamia. Isaïe (XXXIV.14) fait mention de Lilith et saint Jérôme la traduit par Lamia, et les Septante par Onocentaure. Nous croyons que ce terme signifie un oiseau nocturne, et de mauvaise augure, comme la choüette, le hibou, le chat huant, la chauve-souris. Lilith en hébreu signifie la nuit<sup>232</sup>.

---

<sup>229</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p 68-69.

<sup>230</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p 67-68.

<sup>231</sup> Augustin D'HIPPONE, *Contre les adversaires de la Loi et des Prophètes*, livre II, chap. 1-2, tome XXXVI, Édition Louis Vivès, Paris, 1878, cité par Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 62.

<sup>232</sup> Augustin CALMET, « Lilith », dans *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*, Tome 1, coll. « Oxford University », Paris, 1722, tome 1, p. 484.

#### 4. Lilith au Moyen-Orient

Tout comme dans le judaïsme, Lilith serait réputée avoir été l'épouse du diable (nommé Iblis dans l'Islam) avec lequel elle aurait donné naissance aux djinns<sup>233</sup>. Elle serait aussi identifiée à la goule des mythes préislamiques, une créature cannibale qui hanterait les voyageurs, se révélant aux hommes dans le désert et leur offrant parfois ses charmes<sup>234</sup>. Dans les légendes ultérieures au Moyen-Âge, elle aurait évolué en succube, un démon/divinité de l'onanisme donnant naissance à d'autres démons nommés *Lilims*<sup>235</sup>. Dans les légendes de démonologie arabes, Lilith est connue sous le nom de « k'arina, Tabi'a, or "the mother of the infants" »<sup>236</sup>. La *K'arina* occuperait la place de la femme enceinte auprès de son mari, à l'instar de Lilith durant les 130 ans de séparation d'Adam et Ève<sup>237</sup>. Tsivia Tobi<sup>238</sup> indique que certains auteurs lui confèrent une origine persane<sup>239</sup>. Dans le folklore tunisien (et plus généralement d'Afrique du Nord<sup>240</sup>), où les croyances juives et musulmanes se côtoient et s'amalgament depuis des siècles, Lilith est associée à l'image de la chouette. Elle est appelée *Bouma* (*hibou* en arabe) et *Oumm al-Cubyan* (*la mère des jeunes hommes*). L'association de Lilith avec la chouette est très ancienne et le premier ouvrage à étudier les récits et coutumes la concernant est celui, susmentionné, d'Edmond Doutté. La plupart des récits rapportés par l'auteur mettent en scène une mère qui, d'une façon ou d'une autre, tue sa fille ; en punition, Dieu la change en chouette, oiseau de malheur, qui nuira aux enfants jusqu'à la fin des temps. T. Tobi indique que l'auteur dénombre sept noms signifiant *la chouette*, qui sont également les noms de maladies infantiles que Lilith déclencherait<sup>241</sup>. Une autre légende, algérienne cette fois, raconte que Soleiman ben Daoud (Salomon, fils de David), rencontra une vieille femme tout hirsute, qui, à la question « Qui es-tu ? » lui répondit qu'elle était *Oûmm eç Cibyan*, et que, parmi ses forfaits se comptaient la domination des enfants d'Adam et Ève en causant aux femmes des fausses-couches ; en les stérilisant ; en tuant leurs jeunes enfants

<sup>233</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée » p. 62 et Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 301.

<sup>234</sup> Edgerton SYKES, *Who's Who in Non-Classical Mythology*, p. 115.

<sup>235</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 62.

<sup>236</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 18.

<sup>237</sup> Danielle MOREL, *Ève et Lilith [...]*, p. 27 ; Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 47.

<sup>238</sup> Tsivia TOBI, « Le tamis et la chouette [...] », p. 159.

<sup>239</sup> Sans toutefois identifier ses sources.

<sup>240</sup> Edmond DOUTTÉ, *Magie et religion en Afrique du nord*, Alger, Typographie Adolphe Jourdan, 1909.

<sup>241</sup> Tsivia TOBI, « Le tamis et la chouette [...] », p. 160-161.

; en occasionnant aux couples malheur et tristesse ; en buvant la semence des hommes pour ne leur laisser qu'un liquide infécond, les rendant stériles eux aussi. Soleiman, entendant cela, lui extorqua la promesse de cesser toute infamie contre ceux et celles qui raconteraient ou entendraient ce récit<sup>242</sup>. D. Morel, se référant au même texte, indique que ces mêmes méfaits pourraient être imputables à la *K'arina*<sup>243</sup>.

## 5. Lilith aujourd'hui

Lilith est revenue dans l'imaginaire collectif à partir des années 1970, avec les mouvements de libération des femmes, juif et chrétien. À peu près au même moment, des féministes des États-Unis, d'Israël et de France commencent à utiliser la figure de Lilith à des fins de revendications égalitaires et l'associent à la figure de rebelle au patriarcat<sup>244</sup>. Dans sa thèse, Michèle Bitton précise qu'à son avis, c'est l'exigence de la position dite inversée, et son insoumission à la position contraire qui peut faire de Lilith une féministe dans les relectures contemporaines de la légende de Ben Sira, bien davantage qu'une hypothétique création égalitaire de l'homme et de la femme<sup>245</sup>. Cette position rappelle les antiques démons-femelles qui se vautraient sur les hommes<sup>246</sup>.

Le magazine américain *Lilith* légitime son titre à chaque publication : « About our name : According to legend, Lilith was the first woman, created even before Eve. She told Adam, "We are equal because we are created from the same earth." (Alphabet de Ben Sira)<sup>247</sup> ». S'il y a un magazine titré *Lilith* aux États-Unis, il n'est pas le seul : il en existe également un aux Pays-Bas, en Israël et d'autres.

Depuis la « redécouverte » de cet épisode par les féministes, mais avant elles par d'autres cercles et surtout par des écrivains depuis le XIXe siècle, la popularité de Lilith n'a cessé de croître dans la littérature, la chanson, le cinéma et dans le nouveau médium qu'est internet dans lequel on peut trouver des centaines de sites consacrés à

<sup>242</sup> Edmond DOUTTÉ, *op. cit.*, p. 112-114.

<sup>243</sup> Morel Danielle, *Ève et Lilith [...]*, p. 27.

<sup>244</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 113

<sup>245</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 167.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 162, figures 10 et 11.

<sup>247</sup> <https://www.lilith.org/about/mission/>, consulté le 19 septembre 2018.

Lilith, des plus savants au plus sataniques en passant par les plus érotiques<sup>248</sup>.

M. Bitton mentionne également un rituel de protection contre Lilith, le « *Tahdid* », toujours pratiqué au XX<sup>ème</sup> siècle par des juifs marocains après la naissance d'un garçon. Haïm Zafrani raconte que le rituel consiste en la lecture du chapitre relatant l'histoire de Noé ; au moment où, dans le récit, Dieu referme la porte de l'Arche<sup>249</sup>, toutes les portes, fenêtres, tous les passages de la maison dans laquelle était né ce garçon, devaient être condamnées, et ce, jusqu'au jour de la circoncision, pour ne pas laisser entrer « l'autre, (celle que l'on ne nomme pas, Lilith, l'innombrable)<sup>250</sup> ». Car entre le jour de la naissance et celui de la circoncision (huit jours : ceci rappelle les huit jours demandés par Lilith pour faire du mal aux jeunes garçons), la vie du nouveau-né juif est menacée, tout spécialement « par la démons Lilith.<sup>251</sup> » Un homme a raconté l'histoire suivante, dans les années 1990 : son grand-père, un kabbaliste vivant dans une communauté juive à Bagdad, « avait maîtrisé la démons Lilith responsable de la mort des enfants juifs de sexe mâle, lui arrachant son épée meurtrière. Cette épée, on la garde encore précieusement. [...] Lilith [a été] vaincue et désarmée<sup>252</sup> ». M. Bitton souligne qu'en plus du rituel susmentionné, ayant comme visée originelle de garder vivants les nouveau-nés juifs, le temps passant et les contextes sociétaux changeant, un deuxième dessein s'y est greffé. En plus de protéger les femmes enceintes ou nouvellement mères et les jeunes enfants des attaques terribles de Lilith, il vise de nos jours tout autant à garder l'enfant dans le giron du judaïsme. Quand les fausses-couches étaient nombreuses et le taux de mortalité infantile élevé et inexplicable, des rites censés empêcher Lilith de provoquer une fausse-couche, de venir prendre le nouveau-né, ou de lui inoculer une maladie mortelle, pouvaient être d'un certain réconfort. Aujourd'hui, le danger est ailleurs : « l'abandon de la religion et [l]es mariages mixtes » font craindre sa disparition. Lilith, toujours

<sup>248</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] » , p. 37.

<sup>249</sup> TOB, *op. cit.*, Gn 7.16, p. 22.

<sup>250</sup> Haïm ZAFRANI, *Deux mille ans de vie juive au Maroc: histoire et culture, religion et magie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998, consulté le 27 mai 2020, [https://books.google.ht/books?id=Z5EwplhUC\\_QC](https://books.google.ht/books?id=Z5EwplhUC_QC), p. 51-52.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 51-52.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 52 et 100.



menaçante, est désormais accusée d'attirer les jeunes gens hors de la culture et de la religion juive<sup>253</sup>.

Dans ce chapitre, nous avons remonté le temps de près de 6 000 ans, d'où sont tirées les origines du personnage de Lilith. Puis, nous avons suivi son développement dans les différentes traditions religieuses dans lesquelles elle a subsisté, tout particulièrement dans le judaïsme, jusqu'à ce jour. Dans le suivant, nous aborderons le sujet femmes qui ont fait le choix positif de ne pas avoir d'enfant. Pourquoi ne ressentent-elles pas ce désir d'enfant ? Qui sont-elles ? Y a-t-il une place pour elles dans la société d'aujourd'hui ?

---

<sup>253</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 149.

## **2<sup>ÈME</sup> CHAPITRE : LE CHOIX POSITIF DE NE PAS AVOIR D'ENFANT**

Comme le titre l'indique, notre propos concerne uniquement les femmes qui font le choix positif de ne pas avoir d'enfant, par opposition au choix négatif, c'est-à-dire de ne pas avoir pu en avoir, pour quelque raison que ce soit. Tel que nous l'avons mentionné en introduction, nous nous limiterons aux femmes qui ne veulent pas d'enfant au Québec et en France. Ce sont des femmes ayant au minimum 30 ans, sont de statuts socio-professionnels différents, ont un niveau d'éducation varié, sont en couple ou non, hétérosexuelles pour la plupart, quoique dans le corpus de C. Debest, un tiers des femmes sondées soient homosexuelles (les autres enquêtes ne précisent pas l'orientation sexuelle des femmes), etc. Également, nous n'utiliserons que des études publiées depuis au maximum quarante ans. Enfin, la plus âgée des femmes fait partie du corpus de Christine Labrie, elle est née en 1928 et c'est la seule qui soit née avant 1930. Dans ce chapitre, diverses formes d'écrits (un article web, un mémoire et une thèse, des rapports statistiques, quelques essais, plusieurs monographies et articles scientifiques) seront examinés afin de décrire comment les femmes qui ne veulent pas devenir mères vivent ce choix dans notre société et quelle image celle-ci leur renvoie, comment les gens qui la composent réagissent à ce choix, à travers des témoignages personnels, provenant d'études de cas et d'auteurs qui ne veulent elles-mêmes pas d'enfant. Nous verrons que le discours social peut parfois avoir des répercussions sur la façon dont elles-mêmes se considèrent.

### **1. Les femmes qui veulent demeurer sans enfant**

Nous ne pouvons pas nous leurrer : le corps d'une femme, par opposition à celui d'un homme, est biologiquement fait pour porter un enfant. C'est la nature qui veut ça, nous sommes des mammifères. Cependant, le fait même d'avoir un utérus suffit-il à dicter à la femme la façon dont sa vie devra se dérouler<sup>254</sup> ? Car, au contraire des autres femelles

---

<sup>254</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, 104.

mammifères, la femme a conscience du libre-arbitre dont elle jouit ; elle peut choisir de se reproduire, ou pas. Pour Élisabeth Badinter, trois éventualités s'offrent aujourd'hui à elle : « adhérer, refuser ou négocier<sup>255</sup> ». Elle peut préférer d'autres centres d'intérêts, d'autres sources d'enrichissement personnels : « on est aussi des êtres de culture, donc on peut aussi échapper à un certain déterminisme biologique. »<sup>256</sup>

La volonté d'obtenir une égalité complète entre hommes et femmes se heurte, dans tout ce qui entoure la grossesse, voulue ou non, menée à terme ou non, à cette donnée biologique déterminée et déterminante : en effet, et ce, « jusqu'à preuve du contraire, ce sont encore les femmes qui portent les enfants et les mettent au monde. »<sup>257</sup> Françoise Héritier, anthropologue et ethnologue française, critique un certain modèle explicatif du système reproductif humain, imaginé en des temps où la science n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, dans un article de *Sciences et Avenir* : « les mâles mettent les enfants dans les femelles, qui deviennent ainsi une ressource nécessaire afin qu'ils se reproduisent. La néoténie de l'espèce et la dépendance des nourrissons fait partie de cet engrenage. »<sup>258</sup> Et cela a impacté de plusieurs manières la vie des femmes : les hommes, par la coercition, ont confiné les femmes dans leur rôle le plus étroit, c'est-à-dire la maternité, le sexuel et le domestique. Toutefois, grâce aux luttes des mouvements féministes, à l'évolution des mentalités, la femme a lentement acquis la possibilité et le droit de disposer de son corps comme elle le veut, comme l'a entendu crier, par exemple, mai 68 en France : « Un enfant si je veux, quand je veux<sup>259</sup> » (nous y reviendrons). Néanmoins, n'y avait-il uniquement le « quand » qui était acceptable ou le « si » l'était-il également ? Nous le verrons dans ce qui suit. Nous verrons si, 50 ans plus tard, il est socialement acceptable, pour une femme, d'affirmer ne pas vouloir d'enfant : si ce slogan est davantage effectif qu'il ne l'était à l'époque.

<sup>255</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010, p. 182.

<sup>256</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 81.

<sup>257</sup> Gaëlle GUERNALEC-LEVY, *op. cit.*, p. 209.

<sup>258</sup> Françoise HÉRITIER, « Françoise Héritier : L'Homme est "La seule espèce dont les mâles tuent les femelles" », *Sciences et Avenir, Hors-Série*, « Qu'est-ce que l'Homme ? : 100 scientifiques répondent », n° 169, janvier-février 2012, consulté le 30 juillet 2018, [https://www.sciencesetavenir.fr/fondamental/francoise-heritier-l-homme-est-la-seule-espece-dont-les-males-tuent-les-femelles\\_7660](https://www.sciencesetavenir.fr/fondamental/francoise-heritier-l-homme-est-la-seule-espece-dont-les-males-tuent-les-femelles_7660).

<sup>259</sup> Slogan féministe scandé lors de la marche internationale demandant la révocation des lois anti-avortement, le 10 novembre 1971 à Paris.

## 1.1 Les nullipares

Danielle Stanton, journaliste indépendante et auteure québécoise<sup>260</sup>, a raison sur un point : les femmes sans enfant ont toujours existé. Elles étaient religieuses, vieilles filles, cousines éloignées qui s'occupaient de vieilles tantes malades... Ce n'est donc pas un phénomène nouveau. Qu'est-ce qui l'est, alors? Qu'elles ne vivent plus cloîtrées comme si elles étaient (con)damnées? Peut-être, mais aussi qu'elles aient choisi cet état de fait et qu'elles en soient satisfaites. Nous croyons que la nuance est dans le choix, le libre arbitre. Selon la professeure Lucie Joubert, « [l]e spectre de la vieille fille a perdu de son efficacité, mais la femme sans enfant est toujours perçue comme une déviante<sup>261</sup> ». Quand elle entend l'appellation « nullipare », ce qu'elle entend en fait c'est : « nulle » (n'allant) « nulle part »<sup>262</sup>. L'étymologie du mot, pourtant n'est pas injurieuse mais logique, comme l'étymologie l'est toujours. *Nulli* vient du latin *nullus* ou *nulli* qui veut dire *absence totale*, quant au suffixe *geste*, il concerne la gestation, la grossesse, le fait d'être enceinte. Notons toutefois que dans quelques enquêtes<sup>263</sup> sont utilisés les termes anglophones *childless by choice*, *voluntarily childless* ou encore, *childfree*, tandis qu'Isabelle Tilmant, par exemple, utilise le terme *childless* pour celles qui n'ont pas pu avoir d'enfant et, marquant ainsi la différence entre les deux, *childfree* pour celles qui en ont fait le choix positif<sup>264</sup>.

Les nullipares, c'est donc établi, exercent leur libre arbitre. La situation des femmes sans enfant, surtout volontairement, n'est pourtant pas si enviable dans nos sociétés. Elles semblent ne pas pouvoir entrer dans le genre « femme à part entière », puisqu'elles refusent de se plier aux dictats de leur biologie, supposée leur faire vouloir, comme les

---

<sup>260</sup> Danielle STANTON, « Ces femmes sans enfants par choix », *Véro magazine*, veroniquecloutier.com, 14 août 2014, consulté le 7 juin 2018, <http://veroniquecloutier.com/osser-etre-soi/ces-femmes-sans-enfants-par-choix>. Bien que cette source soit un article pris sur un site web, il est intéressant pour nous puisque l'auteure y interviewe plusieurs écrivaines de notre corpus : Élisabeth Badinter, Lucie Joubert, Émilie Devienne et Isabelle Tilmant.

<sup>261</sup> Laura CARROL, *Families of two*, [s. l.], Xlibris Corporation, 2000, p. 41 et Katie KRONEBERG, « Am I The Only One Who Regrets Having Children ? », *Off Our Backs*, vol. 22, n° 8, 1992, p. 17, citées par Lucie JOUBERT, *op. cit.*, p. 16.

<sup>262</sup> Propos recueillis par Danielle STANTON, *op. cit.* ; Jane SAUTIÈRE, *Nullipare*, coll. « Verticales », Paris, Gallimard, 2008, p. 67 et 13, citée par Lucie JOUBERT, *op. cit.*, p. 26.

<sup>263</sup> Voir Debest (2012, 2013, 2014) et Serre *et al.* (2008).

<sup>264</sup> Isabelle TILMANT, *Une vie sans enfant : un bonheur est possible*, Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, 2018 ; *Épanouie avec ou sans enfant*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008.

autres, entrer en maternité<sup>265</sup>. L. Joubert affirme ressentir qu'il est encore « politiquement incorrect » d'affirmer vouloir rester sans enfant<sup>266</sup> ; il serait ainsi « politiquement correct » d'avoir des enfants. Mais pourquoi, quelles sont ces raisons ? On ne pose pas ces questions-là. Il est normal qu'une femme veuille des enfants, cela tombe sous le sens. À ce sujet, la philosophe Élisabeth Badinter, dans son livre sur l'amour maternel, pose la question suivante : « Au lieu d'instinct maternel, ne vaudrait-il pas mieux parler d'une fabuleuse pression sociale pour que la femme ne puisse s'accomplir que dans la maternité?<sup>267</sup> » É. Badinter rappelle qu'il y a déjà trente ans, Simone de Beauvoir avait remis en question cet instinct maternel. Féministe et philosophe, ses écrits se rapportant à ce sujet n'ont pas reçu la considération qu'ils auraient dû, la première dénomination annulant, semble-t-il, la pertinence objective et rationnelle de la deuxième<sup>268</sup>... La perception de la socio-démographe à l'INRS Laurence Charton, dont les recherches et les publications, près d'une quarantaine, portent sur les changements familiaux, le désir d'enfant, la contraception et la reproduction, rejoint sur ce point celui de la philosophe : « Le désir d'avoir un enfant n'est pas inné, il est socialement construit. Mais le lien automatique entre femmes et maternité reste extrêmement puissant. Une femme qui ne veut pas fonder une famille, ça suscite des interrogations<sup>269</sup> ». L'une des interviewées de C. Debest abonde en ce sens en affirmant que le désir d'enfant est « à 90% social et à 10% [...] subjectif et spontané. »<sup>270</sup> Une autre ne croit pas que toutes les femmes fassent ce choix de façon libre et éclairée ; que probablement certaines confondent ce qu'elles veulent et ce que l'on attend d'elles<sup>271</sup>.

La sociologue Charlotte Debest signale que dans le corpus de femmes interrogées dans son enquête, certaines artistes utilisent l'analogie de la création/procréation ; l'auteure y voit la confirmation du « fait que les femmes sont toujours renvoyées à une certaine

---

<sup>265</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 102.

<sup>266</sup> Propos recueillis par Danielle STANTON, *op. cit.*

<sup>267</sup> Élisabeth BADINTER, *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*, « Hors collection », Paris, Flammarion, 1980, p. 538.

<sup>268</sup> Élisabeth BADINTER, *L'amour en plus [...]*, p. 9.

<sup>269</sup> Propos recueillis par Danielle STANTON, *op. cit.*

<sup>270</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 82.

<sup>271</sup> *Ibid.*

incomplétude lorsqu'elles ne sont pas aussi des mères. »<sup>272</sup> La professeure Lucie Joubert compare également le dépôt de sa thèse à l'accouchement de ses sœur et belle-sœur, toutes trois ayant mené leur projet à terme pratiquement au même moment. La psychologue Édith Vallée, qui ne veut elle-même pas d'enfant, affirme avoir entendu des déclarations telles que : « tes livres sont tes enfants » ou encore, que le fait d'occuper un poste dans un conseil était pour elle « une façon de protéger, d'indiquer des directions, de mettre en garde : une fonction maternelle, en somme...<sup>273</sup> » Certaines, cependant, se formalisent de cet amalgame automatique : tu n'as pas d'enfant, tu dois donc t'occuper de tes élèves ou étudiant.e.s comme une mère le ferait ; tu *accouches* d'un livre ou d'une thèse, etc. Tu es la maman de ton chien ou de ton chat. Il doit toujours y avoir une maternité, quitte à ce qu'elle ne soit que symbolique. Question de respectabilité<sup>274</sup>. Il est pourtant possible qu'une femme ne soit simplement pas à l'aise avec le concept de maternité, fût-il symbolique. Émilie Devienne, auteure d'un essai sur notre sujet<sup>275</sup>, dit dans une entrevue que « [c]ertaines femmes disent qu'elles veulent un bébé du fin fond de leur ventre : moi, c'est du fin fond de mon ventre que je dis non<sup>276</sup>. »

« Toutes les femmes sont psychiquement fécondes, fait valoir la psychologue Isabelle Tilmant, auteure d'*Épanouie avec ou sans enfant*. Cette sensation de creux, de vide, est au contraire un espace d'abondance: chacune peut y mettre ce qui l'épanouit. »<sup>277</sup> Ces métaphores de la fécondité, psychique, artistique, etc., et du vide qui serait en chaque femme, démontrent à quel point l'essentialisme est inconsciemment intégré dans le discours social, même féminin, même lorsque la décision ne souffre plus aucune hésitation. L'auteure serait à l'origine du concept de fécondité psychique<sup>278</sup>. Ce « vide » peut-il être également un construit social ? Possible, puisque de telles déclarations, attestant d'un vide quelconque, ne sont pas fondées scientifiquement ; ni psychologiquement ni physiologiquement. Elles sous-entendent que s'il n'est pas rempli

<sup>272</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 67.

<sup>273</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle... Les refus de la maternité*, p. 12.

<sup>274</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 116.

<sup>275</sup> Émilie DEVIENNE, *Être femme sans être mère : le choix de ne pas avoir d'enfant*, Paris, Robert Laffont, 2007.

<sup>276</sup> Propos recueillis par Danielle STANTON, *op. cit.*

<sup>277</sup> *Ibid.*

<sup>278</sup> Isabelle TILMANT, *Une vie sans enfant : un bonheur est possible*.

par un enfant, il doit l'être par autre chose. Et en effet, tout au long de ce livre-ci particulièrement, bien qu'elle en ait écrit d'autres sur la parentalité et les relations de couple, elle mentionne souvent la fibre maternelle des femmes. Selon elle, en toute femme, avec ou sans enfant (même volontairement) est présente cette fibre maternelle et ne fait que se développer de façon différente pour chacune<sup>279</sup>.

## 1.2 Quelques enquêtes

Chantal Girard, démographe à l'Institut de la statistique du Québec et ayant participé à plus d'une trentaine d'ouvrages, rapports et articles sur le sujet, indique dans ce reportage qu'une québécoise sur cinq demeurera sans enfant à la fin de sa période de fécondité. Cela représente 20% des femmes. « Il est impossible de savoir si cela sera dû à une décision délibérée ou non mais [...] la moitié des femmes qui n'ont pas d'enfant vivent ainsi par choix. »<sup>280</sup> Dans l'étude de Statistique Canada<sup>281</sup>, il est signalé que nous vivons dans une société « enfant-centrique » et que la « majorité écrasante de familles, 65%, a des enfants ». L'enquête indique que 9% des célibataires ne veulent pas d'enfant contre 5% des personnes vivant en couple, mariées ou non. Il en est de même pour les personnes ayant une appartenance religieuse : 12% des personnes sans religion affirment ne pas vouloir fonder de famille contre 6% des personnes appartenant à une confession religieuse. L'on peut voir, ici encore, l'empreinte de l'essentialisme ; si l'on est en couple, si l'on est croyant, l'on a plus de chances d'avoir des valeurs traditionnelles et de vouloir fonder une famille. En fin de compte, selon l'enquête, 7% des canadiens.ne.s n'ont pas l'intention d'avoir des enfants au cours de leur vie. Et l'on verra que moins de 5% des Françaises demeurent sans enfant à la fin de leur période de fécondité. Si l'on compare avec le 20% des québécoises attesté plus haut, le Québec est loin devant la France. L'une des raisons pourrait être que le pourcentage de personnes vivant seules au Québec est le plus élevé de tout le Canada, avec 33,3%<sup>282</sup>, contre 16% en France<sup>283</sup>.

<sup>279</sup> Isabelle TILMANT, *Épanouie avec ou sans enfant*, voir en particulier les pages 278 à 312.

<sup>280</sup> Propos recueillis par Danielle STANTON, *op. cit.*

<sup>281</sup> Susan STOBERT et Anna KEMENY, « Choisir de ne pas avoir d'enfants », *Statistique Canada*, Été 2003, *Tendances sociales canadiennes*, n° 11-008 au catalogue.

<sup>282</sup> « Familles, ménages et état matrimonial : faits saillants du Recensement de 2016 », *Statistique Canada*, 2 août 2017, consulté le 1er août 2018, <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/170802/dq170802-a-fra.htm?indid=14425-2&indgeo=0>.

Une enquête publiée en 2014 en France par les sociologues Charlotte Debest et Magali Mazuy avec l'équipe de l'enquête Fecond indique que le désir d'enfant reste la norme à tous les âges, surtout en période de pleine fécondité, entre 25 et 35 ans et particulièrement pour les personnes en couple. Le pourcentage de femmes déclarant ne pas vouloir d'enfant est très mince, 3% pour celles en couple, et 10% pour les célibataires, ce dernier pourcentage se rapprochant de ceux du Canada. « Ces chiffres sont stables depuis 1995 et rappellent que l'arrivée d'un premier enfant fait toujours partie du parcours conjugal attendu (par les couples et par leur entourage), l'absence d'enfant pouvant renvoyer à un dysfonctionnement (médical ou affectif) au sein du couple stable<sup>284</sup> ». L'on voit que de prime abord, c'est en termes de problématique que la question se pose, nécessairement comme un ennui, un trac, une complication, mais pas un choix. L'hypothèse du choix n'est jamais posée. L'enquête a aussi montré « que l'entourage des personnes volontairement sans enfant mobilise fréquemment la difficulté à procréer après un certain âge pour instiller la peur des regrets chez les femmes et ainsi l'envie d'enfanter<sup>285</sup> ». Cela démontre bien la non-acceptation ou du moins, l'incompréhension du choix de vivre sans enfant et en tous cas, un jugement certain sur ce choix de vie de la part des proches : ce n'est pas normal, tu le regretteras.

À force de se faire dire ce genre de choses, de se faire regarder de travers, certaines femmes en viennent à réellement douter de leur identité féminine et passent par le divan d'un psy. Pour comprendre pourquoi elles ne veulent pas d'enfant, pourquoi elles ne sont pas normales. L'une d'elles dit que pour elle, et même si elle-même n'en veut pas, une femme sans enfant n'est complète qu'à 90%. Il lui manque le 10% : l'enfant<sup>286</sup>. D'autres prennent une claque en plein visage quand on leur donne l'impression qu'elles ne sont

---

<sup>283</sup> « De plus en plus de personnes vivent seules », *Centre d'observation de la société*, consulté le 28 mai 2021, [http://www.observationsociete.fr/structures-familiales/personnes-seules/evol\\_vie\\_solo.html](http://www.observationsociete.fr/structures-familiales/personnes-seules/evol_vie_solo.html).

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>286</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 107.



pas de vraies femmes<sup>287</sup> ; cela les fait s'interroger sur elles-mêmes, remet leur identité en question<sup>288</sup>.

Mona Chollet, journaliste, interprète la paternité comme un devoir essentiellement social tandis que la maternité serait une condition *sine qua non* pour être une femme épanouie, comblée et complète. Elle signale ironiquement l'absence de difformité ou de malformation que l'on ne pourrait que constater chez les femmes qui ne ressentent pas le désir d'enfant, si celui-ci faisait réellement partie de la biologie du corps féminin, tout comme le vide mentionné plus tôt. Certains vont parfois jusqu'à leur suggérer de consulter ; « ou alors, ayant intériorisé la norme, elles le feront d'elles-mêmes<sup>289</sup> ». C'est presque exactement ce que dit l'une des femmes de l'enquête de C. Debest : que vers 35-40 ans, si elle ne veut toujours pas d'enfant, elle ira tout de même consulter, afin d'en rechercher les raisons<sup>290</sup>. Cela implique que de la pression ressentie tout au long de sa vie a résulté une intégration profonde de ce sentiment d'anormalité. Ceci illustre à quel point la reproduction est toujours comprise par certain.e.s non pas comme un choix de vie qui appartient à la femme de faire pour elle-même, mais presque comme un rite de passage, obligatoire, auquel les femmes doivent se soumettre et qui met en marge celles qui s'y refusent<sup>291</sup>.

La sociologue Pascale Donati a analysé le parcours de trente femmes<sup>292</sup> qui sont restées sans enfant pour différentes raisons. Deux d'entre elles savaient depuis toujours qu'elles n'en voulaient pas. D'autres avaient peur de reproduire un schéma familial malsain, violent par exemple. Plusieurs autres ont fait ce choix pour une raison unique et cette raison relève du constructivisme social : parce que la maternité les aurait impliquées à un degré beaucoup plus élevé que leur conjoint et elles n'étaient pas prêtes à une telle éventualité, qui aurait été pour elles un sacrifice. Pour elles, l'égalité domestique était

---

<sup>287</sup> Christine LABRIE, *op. cit.*, p. 90.

<sup>288</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 107.

<sup>289</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 110.

<sup>290</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, coll. « Le sens social », France, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 108.

<sup>291</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 70.

<sup>292</sup> Pascale DONATI, « La non-procréation : un écart à la norme : à partir d'entretiens biographiques », dossier « Désir d'enfant », *Informations sociales*, n° 107, 2003.

utopique et sans cela, elles s'imaginaient comme n'ayant plus de liberté. C'était trop cher payé. C'était une façon pour elles de se rebeller contre une société patriarcale qui les aurait enfermées à la maison<sup>293</sup>. Et selon Titiou Locoq, elles ont eu raison, puisqu'elle n'avait jamais senti ces discriminations sexistes tant dénoncées... jusqu'à ce qu'elle ait des enfants<sup>294</sup> ! Ce récit se rapproche assez, sans l'égaliser tout à fait, dans la radicalité de son féminisme, de celui d'une autre femme, avec laquelle Charlotte Debest s'est entretenue, qui raconte qu'à un moment donné, les rôles étaient complètement (et démesurément) inversés. C'est-à-dire que son compagnon a dû lui faire remarquer qu'être féministe ne signifiait pas que la femme n'avait plus à rien faire du tout mais bien qu'hommes et femmes devaient être à égalité (pleine et entière), lui faisant remarquer par ailleurs qu'elle le lui avait répété assez souvent<sup>295</sup>.

Une étude en neuropsychiatrie, dont les auteur.e.s sont spécialisé.e.s en psychologie ou en psychiatrie<sup>296</sup>, part de l'hypothèse que le renoncement à la maternité rend compte d'une tendance dépressive et d'une mauvaise estime de soi. La première partie de leur hypothèse, le fait de renoncer à quelque chose, a été infirmée dès le début. Aucune femme de leur échantillon ne se positionnait de ce côté, au contraire. Elles étaient toutes épanouies dans leur décision de demeurer sans enfant, il n'y avait aucun vide à combler ni aucun regret, la décision, écrivent-ils, était forte et sans souffrance. Les auteurs notent que certaines ont toujours plus ou moins su ne pas vouloir devenir mères. Et qu'une seule a précisé avoir fait ce choix pour des raisons politiques : ayant vu sa propre mère restreinte au domaine domestique, ignorante et esclave de ses maternités successives sous Mussolini, elle a décidé, à 14 ans, que cela ne lui arriverait jamais. Les femmes, en général dans cette étude, se décrivent elles-mêmes comme ayant des valeurs et une mentalité plus masculines que féminines, telles que « l'indépendance, l'efficacité, la

<sup>293</sup> Nous tenons à préciser que cette étude date de 2000 et que toutes les interrogées avaient entre 40 et 50 ans. Ces décisions datent donc des années 1970 à 1990. Peut-être serait-ce différent, sur ce point, aujourd'hui. Nous sommes moins au fait des mœurs en France, mais au Québec, elles ont bien évolué quant au partage des tâches domestiques, liées aux enfants ou non. Elles étaient en avance sur leur temps.

<sup>294</sup> Citée par Mona CHOLLET, *op.cit.*, p. 72.

<sup>295</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 50.

<sup>296</sup> Geneviève SERRE, Valérie PLARD, Raphaël RIAND et Marie Rose MORO, « Refus d'enfant : une autre voie du désir? », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 56, 2008, consulté le 6 novembre 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=edselp&AN=S022296170700236X&lang=fr&site=eds-live>, p. 12.

discipline » et être intéressées par « la politique<sup>297</sup> », par exemple. Nul besoin de chercher des manifestations de sexisme et d'essentialisme dans les regards extérieurs ; celles-ci viennent des femmes elles-mêmes. Mais c'est la conclusion des auteurs face à ces confidences qui est saisissante : « Ce côté dit masculin, dit autonome et indépendant, est peut-être une entrave à l'accès à une position féminine plus passive, plus réceptive dans le fait d'accepter le "don de la vie", ce qui est probablement nécessaire pour l'accès à la maternité<sup>298</sup> ». Ainsi, la position féminine doit être « plus passive » et « plus réceptive » et ceci serait « probablement nécessaire » pour accéder à la maternité. Où sont les images de femmes fortes, de Superwoman dont on nous rebat les oreilles depuis des décennies ? Cette conclusion penche plutôt du côté de l'essentialisme, des rôles de genre. Ces femmes ne sont pas *assez femmes* pour devenir mères. Elles sont anormales.

La psychologue québécoise Marlène Carmel a interrogé près de 400 de *Ces femmes qui n'en veulent pas*, ce qui est une enquête considérable. Elle indique que les sujets ne recourent pas au féminisme pour justifier leur choix, bien que leur discours puisse le laisser penser et que par ailleurs elles se définissent, pour la plupart, comme féministes<sup>299</sup>. Nous retrouvons chez les femmes de cette enquête-ci les mêmes particularités que dans les autres, soit la pression sociale de la normalité ressentie par les femmes, le fait d'être regardée comme un être suspect, de déranger l'ordre établi, de susciter la surprise, de faire désordre, d'être anormale, marginale, pas une vraie femme, etc. Certain.e.s ont même évoqué avoir entendu l'argument selon lequel « c'est le devoir de tout "bon catholique" d'avoir des enfants, et que de ne pas en avoir, c'est contre nature. »<sup>300</sup> Tous les arguments sont bons pour tenter de soumettre une femme, rebelle, aux dictats de la société patriarcale : l'idée paternaliste que ces femmes n'ont pas assez vécu, ou n'ont pas vécu les bonnes expériences, celles qui mènent au désir d'enfant ; mettre le blâme sur le féminisme ; évoquer la survie de la société (si toutes les femmes pensaient comme toi, il n'y aurait plus de société) ; de la race blanche ; du peuple

---

<sup>297</sup> *Ibid.*

<sup>298</sup> *Ibid.*

<sup>299</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 21-22, 49-50 et plus généralement l'entièreté des témoignages, p. 54-118.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 65. Rappelons que cette étude est la plus ancienne parmi celles que nous étudions : elle a été publiée en 1990, mais les débuts de l'étude datent de 1986. Par exemple, dans le 1<sup>er</sup> chapitre, il est question notamment de l'illégalité de la contraception, p. 20.

québécois ; qu'elles avaient de la chance que leur mère n'aient pas pensé comme elles, etc. Évidemment, on ne peut faire l'impasse sur les commentaires traditionnalistes, conformes à l'éducation reçue par les petites filles et aux contes de fées qu'on leur a lus, la promesse de rencontrer le bon, l'Amour de leur vie, le Prince Charmant : celui qui les ferait changer d'idée et leur donnerait envie d'être une vraie femme ; parce qu'il ne serait pas naturel d'aimer quelqu'un sans que cet amour ne suscite le désir de « donner un enfant » à ce partenaire tant attendu et tant aimé<sup>301</sup>.

On le voit, les femmes qui refusent d'enfanter dérangent, pour plusieurs raisons, sur plusieurs plans. M. Carmel repère deux niveaux d'incitation, de la part de l'entourage, à la maternité. Le premier est la pression sociale, énorme, diffuse mais écrasante, qui commence dans la petite enfance : les petites filles sont socialisées, à l'aide de poupées, de façon à devenir une femme comme les autres ; de façon à poursuivre, en somme, la généalogie féminine et maternelle, depuis Ève, représentation de la première mère ; de façon à reproduire le schéma féminin « naturel »<sup>302</sup>. Une fille deviendra tout naturellement une femme, puis une mère<sup>303</sup>. Le deuxième concerne les arguments susmentionnés, interprétés comme une reprise, lors de la confrontation au non-désir d'enfant, de la norme de socialisation féminine. Le refus de se soumettre à cette norme est « perçue comme une menace à l'ordre établi<sup>304</sup> ». La menace de compromettre l'ordre naturel des choses, serait représentée par les femmes qui ne veulent pas d'enfant, que la société préférerait, selon Lucie Joubert, ne pas trop voir dans l'espace public. Le commentaire de l'une des interrogées de Marlène Carmel est d'ailleurs assez éloquent, bien que, de son propre aveu, elle n'ait pas eu à subir, autant que d'autres, de pressions clairement dirigées contre elle et son choix :

ce sont les pressions sociales subtiles qui ont été les plus déplaisantes. Aucune femme, je crois, n'échappe complètement à la pression sociale qui veut qu'une femme désire naturellement, pour ne pas dire instinctivement,

<sup>301</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 62-70 ; Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 103 ; Christine LABRIE, *op. cit.*, p. 88.

<sup>302</sup> Lucie JOUBERT, *op. cit.*, p. 32.

<sup>303</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 101-102.

<sup>304</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 71.

avoir des enfants. Une femme sans ce désir étant une “femme manquée”, pas normale, égoïste. Une femme sans enfant ne sera jamais un “être réalisé”. Comme si être une femme ne suffisait pas pour être considéré comme un être humain complet par lui-même. Ces préjugés sociaux suintent de partout autour de nous, on n’y échappe pas. (Anonyme)<sup>305</sup>

En France, le slogan scandé pour le droit à l’avortement était : « un enfant si je veux, quand je veux » ; tandis qu’au Québec, le slogan disait : « les femmes ne sont pas nées pour se soumettre. Nous aurons les enfants que nous voulons ». Pour la psychologue Marlène Carmel, « [l]’inclusion de l’option de ne pas avoir d’enfant aurait commandé un slogan du genre "nous aurons des enfants, si nous en voulons" »<sup>306</sup>. Concernant plus explicitement l’avortement, il y a eu la « déclaration des 100 femmes » : 100 femmes connues (comédiennes, artistes, politiciennes), ont accepté de divulguer leur nom publiquement, sur une pleine page achetée pour l’occasion, du journal *Le Devoir*, afin de proclamer, haut et fort, qu’elles s’étaient fait avorter ou avaient aidé une autre femme à avorter<sup>307</sup>. Mais la sociologue Charlotte Debest rappelle qu’à l’époque, le Mouvement Français pour le planning familial (Maternité heureuse de 1956 à 1960), pas davantage que la Coalition pour le libre choix<sup>308</sup> au Québec, ne se battaient pour que les femmes puissent choisir *d’avoir ou non*, un enfant mais bien *quand* avoir leur.s enfant.s, point. En effet,

[le] combat pour l’autorisation de la contraception va se construire progressivement sur la base de l’argument suivant : le droit fondamental que permet la contraception n’est pas celui des femmes à disposer de leur corps, mais celui des enfants à naître/être désirés.<sup>309</sup>

---

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 66-67.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 32, note # 19.

<sup>307</sup> Nesrine, BESSAÏH, « Le droit à l’avortement, une lutte exemplaire. Un entretien avec Louise Desmarais », *Revue À bâbord !*, dossier « L’avortement, un droit menacé », n° 25, 2008, consulté le 31 juillet 2020, <https://www.ababord.org/Le-droit-a-l-avortement-une-lutte>.

<sup>308</sup> Comité de lutte pour la contraception et l’avortement libres et gratuits (1960-1970), devenu la Coalition pour le droit à l’avortement en 1978, puis, la Coalition pour le libre choix en 1984.

<sup>309</sup> Charlotte DEBEST, « Le choix d’une vie sans enfant [...] », p. 33.

Il est donc démontré que la pilule n'a pas été conçue, ni l'avortement légalisé, pour les femmes qui ne voulaient pas d'enfant, mais uniquement pour *reporter* l'entrée en scène d'un enfant. De même, Carmel fait remarquer que le choix de ne pas avoir d'enfant n'a pas été spécialement défendu par le mouvement féministe des années 1980. Les revendications concernaient surtout la façon de concilier maternité et vie professionnelle : l'obtention de congés de maternité décents ; la mise sur pied de garderies ; le droit à la contraception et à l'avortement, etc., requêtes toujours relatives aux femmes *et* à la maternité. En fait, pour les féministes de l'époque, le choix de ne pas avoir d'enfant semble avoir été occulté, sinon oublié<sup>310</sup>.

C. Debest<sup>311</sup> signale que sur un échantillon de 33 femmes dont 13 sont de la première génération (elles ont entre 50 et 63 ans), toutes font mention de la pilule pour une raison ou une autre dans leur témoignage. Plusieurs ont dit avoir pensé vouloir des enfants, plus jeunes, parce qu'elles ne savaient pas qu'il était possible de se questionner à ce propos, tellement cela allait de soi. Certaines se sont d'ailleurs dit chanceuses de ne pas s'être retrouvées enceintes<sup>312</sup>.

La confrontation à la norme se passe différemment pour chacune. Afin de démontrer à quel point la maternité est pour certaines la seule option possible, qu'elles ne considèrent même pas cela comme une option, parce qu'implicitement, si l'on parle d'une option, c'est nécessairement qu'il en existe d'autres. Or, certaines ne savaient pas qu'il y avait d'autres façons de vivre. Comme exemple, une femme qui ne veut pas d'enfant se retrouve dans un groupe dans lequel chacune doit se présenter ; l'une d'elles le fait en disant candidement, sans intention de blesser : « moi [...] j'ai deux enfants, je suis mère de famille comme tout le monde<sup>313</sup>. » Cela implique qu'une femme sans enfant n'est donc pas « comme tout le monde », donc anormale. Un autre exemple est celui d'une femme visitant une amie qui vient d'accoucher. Tout en bavardant, l'accouchée dit à son

---

<sup>310</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>311</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 75.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 75 et 80.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 80.

amie : « Mais t'inquiète pas ça t'arrivera aussi!<sup>314</sup> » sous-entendant que naturellement c'est ce qu'elle attendait de la vie, comme toute femme digne de ce nom. Cette femme, dont l'amie lui apprend qu'en fait, elle n'attend que ça, se dit troublée et offusquée par cette réflexion. Elle considère cet « encouragement » comme un jugement négatif du fait qu'elle ne soit pas en couple et qu'elle n'ait pas d'enfant, situation qui ne peut, selon cette amie, qu'être ressentie comme désespérée.

À cette étape du livre, Charlotte Debest parle de « la carrière déviante » ou d'« acte déviant » comparé à ce qu'elle qualifie de la « norme dominante » du « faire famille<sup>315</sup> ». Elle postule ainsi l'éventuelle condition d'*outsider*, s'appuyant sur Howard S. Becker et sa sociologie de la déviance<sup>316</sup>. La question qui se pose n'est pas : « Voulez-vous des enfants? » mais bien : « quand est-ce que vous vous y mettez? » ou « combien vous en voulez? ». Vouloir devenir mère est pour la grande majorité des femmes une évidence si limpide, que beaucoup n'entendent pas le choix des femmes de leur entourage de demeurer sans enfant. Ou le contestent carrément : « Tu dis ça maintenant, mais tu verras, à 30 ans, tu changeras d'avis<sup>317</sup> » ou encore : « Ça viendra plus tard! » puis plus tard : « Mais attends à 40 ans, tu verras bien ». Au point que l'une des femmes de cette enquête, à l'étape de la ménopause, s'est sentie libérée du poids d'années de pression et de commentaires désagréables, tellement qu'elle en aurait « presque mis une affiche, tu vois, pour dire : "Et maintenant, vous allez arrêter de me faire chier là-dessus!"<sup>318</sup> ». Donc, pour certaines, au lieu d'être une période de potentiels regrets, comme l'entourage voudrait le leur faire croire, la ménopause est plutôt le signe d'une adéquation, enfin, entre le corps et la volonté. Lucie Joubert<sup>319</sup> croit pour sa part que le regret arrive parfois à 40 ans mais qu'il est un construit social, une sorte de lavage de cerveau. Et effectivement, à force de se faire dire, entre 20 et 40 ans, qu'elles le regretteront ; à 40 ans, quand cela se transforme en question qui « change [...] tout bêtement de temps de

---

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 73-120.

<sup>316</sup> Howard Saul BECKER, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, traduit par J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie, Paris, Éditions Métailié, 1985.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>318</sup> *Ibid.*, Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 83.

<sup>319</sup> Lucie JOUBERT, *op.cit.*, p. 21.

conjugaison<sup>320</sup> », à savoir si elles le regrettent, *aujourd'hui, maintenant qu'il est trop tard*, certaines peuvent en venir à penser qu'effectivement, elles ne sont pas complètes, qu'il doit leur manquer quelque chose, tellement elles ont été stimulées sur ce point précis. Cela joue sur la question de l'identité personnelle, l'identité féminine.

Pourtant, il serait faux d'affirmer que *toutes* les femmes assurant ne pas vouloir d'enfant à 25 ou même 35 ans ne changent pas d'idée. Les gens n'ont pas tout à fait tort de dire qu'à 30 ou 40 ans, certaines changent leur fusil d'épaule. On a tous entendu parler de femmes dont « l'horloge biologique » s'est mise à faire *tic-tac*, de plus en plus fort avec les années... et qui décident de concevoir un enfant à 38-39 ans, qu'elles soient en couple ou non. La sociologue Manon Vialle a signé un article sur l'augmentation des demandes d'assistance médicale à la procréation (AMP) en France<sup>321</sup> dans lequel elle signale que la Sécurité Sociale a fixé à 43 ans la limite d'âge pour cette opération de la dernière chance, en concordance avec « l'horloge biologique » (cet organe mystérieux), qui pour le système médical français est relié à un critère : la réserve d'ovaires. Ce serait autour de cet âge que la source se tarirait. Si, au Québec, depuis l'adoption du projet de loi 20, en 2015<sup>322</sup>, pour avoir accès aux procédures de procréation médicalement assistée, l'âge de la femme n'est plus limité à 42 ans, il n'est en fait plus précisé du tout. Ce sera au Collège des médecins qu'incombera la tâche de déterminer les critères permettant l'accès à ces procédures.

Pour en revenir aux femmes volontairement sans enfant, certaines n'assument pas tout à fait, socialement parlant, leur non-désir de devenir mère, si bien que certaines femmes du corpus de Charlotte Debest répondent, lorsque la question leur est posée, qu'elles n'en veulent pas *pour le moment*. Ce qui est intéressant, c'est que l'une d'elles, 35 ans, répond

---

<sup>320</sup> *Ibid*, p. 21.

<sup>321</sup> Manon VIALLE, « L'« horloge biologique » des femmes : un modèle naturaliste en question. Les normes et pratiques françaises face à la croissance de l'infertilité liée à l'âge », *Enfances, Familles, Générations*, 2014, n° 21, consulté le 16 novembre 2018, doi:10.7202/1025957ar, p. 1-23.

<sup>322</sup> Gaétan BARRETTE, « Projet de loi n° 20 : Loi édictant la Loi favorisant l'accès aux services de médecine de famille et de médecine spécialisée et modifiant diverses dispositions législatives en matière de procréation assistée », Gouvernement du Québec, Assemblée nationale du Québec, 2007, consulté le 2 juillet 2020, <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/projets-loi/projet-loi-20-41-1.html?appelant=MC>.



cela, alors que son compagnon, lui, répond clairement qu'il *n'en veut pas*, point. Et cette réponse ne choque pas, puisque les attentes sont différentes et varient selon le sexe. Et si les attentes sont différentes, la pression que ressentent les femmes et les hommes l'est également. Surtout lorsque les femmes sont dans la tranche d'âge la plus fertile, entre 25 et 35 ans, les propos pouvant se faire déplacés, même offensants et cruels. Au point que beaucoup d'entre elles décident de ne pas jouer la carte de l'honnêteté jusqu'au bout. Elles préfèrent alléger la réponse, ceci afin de cacher un stigmate, une anormalité difficile à assumer, difficile à soutenir dans le regard des autres. Surtout, disent certaines, dans celui des parents. C. Debest analyse cela comme « une stratégie de contournement et comme la possibilité de répondre aux normes de genre et donc de ne pas troubler l'ordre social<sup>323</sup> ». Elle y voit la confirmation que l'on a « perdu, et peut-être jamais actualisé, le “si je veux” du slogan féministe : "Un enfant si je veux quand je veux"<sup>324</sup> ».

Un cliché dont toutes les femmes se défendent, du livre de Charlotte Debest à celui de Émilie Devienne en passant par les articles et reportages traitant de notre sujet, est celui de ne pas aimer les enfants. Les quelques sources que nous avons pu trouver dans lesquelles il est fait mention que certaines femme n'aiment pas les enfants sont l'enquête de Statistique Canada<sup>325</sup>, chez Élisabeth Badinter<sup>326</sup> et Marlène Carmel<sup>327</sup>, et même ces passages sont extrêmement courts, il n'y a qu'une brève mention. Pour la plupart, les femmes se défendent avec force de ne pas aimer les enfants. Même si elles peuvent avouer les aimer à petites doses, ou plus ou moins à certains âges, toutes les femmes, enfin, en grande majorité, aiment les enfants. Nous nous questionnons. Est-ce toujours dû à une pression inconsciente de la société selon laquelle une femme a, ou doit avoir, un côté maternel, même si elle ne veut pas d'enfant ? Pourrait-ce, de même que l'instinct maternel ou le désir d'enfant, être une construction sociale ? Lucie Joubert conteste justement cet argument qui veut que toutes les femmes aient un côté maternel bien ancré, (presque) malgré elles, cet instinct qui (surtout sans enfant) les ferait choisir un métier

<sup>323</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 94.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 95 ; ANONYME, *op. cit.*, p. 100.

<sup>325</sup> Susan STOBERT et Anna KEMENY, *op. cit.*

<sup>326</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, p. 182.

<sup>327</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 68 et 102.

dédié aux enfants, pour combler ce vide que seul un enfant, paraît-il, peut combler. Ceci lui semble douteux comme raccourci<sup>328</sup>.

É. Devienne a à ce propos une question pertinente : si ceux qui font des enfants le font parce qu'ils les aiment vraiment... pourquoi y a-t-il autant d'enfants maltraités<sup>329</sup>? Mona Chollet pose la même question<sup>330</sup>. D'ailleurs, tout le monde doit se poser cette question, à un moment ou à un autre, parce que rien n'est aussi noir ou blanc qu'on voudrait bien le croire. L. Joubert cite Théophile de Giraud, qui se scandalise de la comparaison entre le nombre de fécondations *in vitro* et le nombre d'orphelins.e.s attendant d'être adoptés.e.s. Pour T. de Giraud, le fait que les gens voulant absolument un enfant, pour des raisons supposées altruistes, soient en fait prêts à défrayer des coûts exorbitants afin que l'enfant en question soit de leur chair et de leur sang ; qu'ils ne songent pas un instant à sauver un orphelin, est la preuve que l'altruisme n'est pas la qualité première de ces parents ; que c'est plutôt l'égoïsme qui les anime<sup>331</sup>.

Nous avons mentionné (et mentionnerons) plusieurs expressions : refuser la maternité, le refus d'enfant, demeurer ou rester sans enfant, sans enfant par choix, volontairement sans enfant, le choix positif de ne pas avoir d'enfant, les femmes qui ne veulent pas d'enfant, ne pas vouloir devenir mères, ou procréer, ou engendrer, ou se reproduire, etc., mais tout cela reste dans le domaine lexical de la volonté. La philosophe Élisabeth Badinter s'interroge : au vu de toutes les pressions, sociales ou autres, que subissent ces femmes, « on peut légitimement se demander s'il ne vaudrait pas mieux parler de "devoir"<sup>332</sup> » en lieu et place d'une volonté quelconque.

### 1.3 Pas d'enfant « à tout prix »

Ne pas vouloir devenir mère (quand on prend les moyens nécessaires pour se protéger d'une grossesse non-désirée) n'est déjà pas, on l'a vu, une sinécure. Mais ne pas vouloir

<sup>328</sup> Lucie JOUBERT, *op. cit.*, p. 37.

<sup>329</sup> Émilie DEVIENNE, *op. cit.*, p. 28.

<sup>330</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 111.

<sup>331</sup> Théophile DE GIRAUD, *Manifeste anti-nataliste / L'art de guillotiner les procréateurs*, Nancy, Le Mort-Qui-Trompe, 2006, p. 51.

<sup>332</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, p. 224.

d'enfant et tout de même tomber enceinte complique légèrement la situation. La seule option légale disponible (et les législations diffèrent d'un pays à un autre) est l'avortement, si la femme enceinte tient à ce que son non-désir d'enfant demeure factuel. Un petit nombre de femmes, n'ayant pas pu avorter à temps, peuvent, bien sûr, donner l'enfant en adoption. Mais tout ce processus fait tout de même de cette femme une mère. Et si toute perspective liée à un enfant (même au-delà de l'accouchement), leur est insupportable (aussi sans le garder), dans ces moments-là peut être posé le geste ultime et tabou : l'infanticide. Ces cas sont à l'extrémité opposée du discours social voulant que toutes les femmes, en leur for intérieur, ont un vide qui, on l'a dit, pourrait uniquement être rempli par un enfant. Cela confirme ce que É. Badinter conclut à partir de sources historiques : l'instinct et l'amour maternel ne sont pas innés mais socialement construits. Nous verrons davantage ce sujet dans le 4<sup>ème</sup> chapitre, dans la partie sur l'amour maternel.

La psychologue Sophie Marinopoulos signale que c'est à l'instant où l'infanticide (ou néonaticide) est découvert et judiciairisé que tous les rapports, les enquêtes, les articles, les journaux, etc., mentionnent la « mère infanticide », alors que ces femmes ne voulaient justement pas être mère : ce geste est posé précisément pour ne pas le devenir<sup>333</sup>. Si une femme ne veut pas d'un enfant mais se retrouve tout de même enceinte, elle n'attend pas un enfant. C'est un obstacle, un embarras, un supplice ; c'est tout sauf un enfant<sup>334</sup>. S. Marinopoulos précise que lorsqu'il y a infanticide, si l'enfant meurt, c'est que la mère n'a pas pu<sup>335</sup> ou n'a pas voulu advenir. Or, nos sociétés sont devenues tellement centrées sur les enfants, nos convictions, presque érigées en dogme et « devenues intouchables normalisent la maternité forcément heureuse, forcément instinctive, forcément épanouissante<sup>336</sup> », que nous trouvons monstrueuses ces femmes qui tuent leur nouveau-né. « [M]onstres toujours définies comme différentes des autres, n'ayant rien à voir avec une femme dite normale<sup>337</sup> ». Dans ces cas extrêmes, l'accouchement est alors vécu comme un événement traumatique et c'est ce traumatisme qui peut pousser une femme à

---

<sup>333</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 26.

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>335</sup> Sophie MARINOPOULOS, « Les mères néonaticides. [...] », p. 168.

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>337</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 9.

l'infanticide. Or, si « [u]n enfant ne peut naître que d'une mère qui se déclare mère<sup>338</sup> », cet enfant né d'une femme qui ne se déclare pas mère n'est donc pas un enfant pour elle. Ces croyances qui tentent d'uniformiser les expériences de maternité nous conduisent non seulement à penser que toutes les femmes veulent un enfant mais aussi qu'il est impossible que celles qui deviennent enceintes soient inconscientes de leur état<sup>339</sup> ; que si certaines savent qu'elles le sont, il est impossible qu'elles ne le conscientisent pas intérieurement, psychiquement, même si elles refusent de donner naissance à un enfant, de devenir mères. Dans le premier cas, cela s'appelle un « déni » de grossesse ; dans le deuxième, une « dénégation » de grossesse. Mais dans les deux cas, ces états peuvent conduire la femme précisément là où elle refuse de se rendre : être mère<sup>340</sup>. « Les faits divers [...] démontrent que le lien parent-enfant peut être inexistant [allant] parfois [jusqu'au] néonaticide<sup>341</sup> ». La journaliste Gaëlle Guernalec-Levy estime que ces dénis ou dénégations font voler en éclats les croyances collectives se rapportant à la maternité<sup>342</sup> et aux femmes qui devraient, toutes, avoir cette envie d'enfanter, fût-elle profondément dissimulée.

Sophie Marinopoulos nous apprend que l'expression « déni de grossesse », apparue dans la littérature scientifique dans les années 1970, peut, au contraire des croyances populaires qui postulent nécessairement une anomalie chez celles qui le vivent, être observé chez des femmes n'ayant aucun problème psychologique ni psychiatrique connu, même si d'autres auteurs sont en désaccord avec cette assertion<sup>343</sup>. S. Marinopoulos souligne tout de même une certaine anormalité chez la femme adulte qui réussit à *faire comme si* son état n'existait pas<sup>344</sup>. Nous savons aujourd'hui que : « [l]e déni n'est pas réservé à un milieu social particulier et à un contexte familial défini. Tous les milieux

<sup>338</sup> Sophie MARINOPOULOS, « Abandon et filiation : [...] », p. 149.

<sup>339</sup> *Ibid.*, « De l'impensé à l'impensable en maternité : [...] », p. 40.

<sup>340</sup> *Ibid.*, « Les troubles du lien et de l'accueil : [...] », p. 322.

<sup>341</sup> *Ibid.*, « De l'impensé à l'impensable [...] », p. 41.

<sup>342</sup> Gaëlle GUERNALEC-LEVY, *op. cit.*, p. 23.

<sup>343</sup> Sarah SEGUIN *et al.*, « Déni et négations de grossesse : une revue de la littérature », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 56, n° 1, 2013, p. 271, consulté le 1<sup>er</sup> juin 2020, <https://doi.org/10.3917/psy.561.0267>.

<sup>344</sup> Sophie MARINOPOULOS, « De l'impensé à l'impensable [...] », p. 45-46.

sociaux, toutes les tranches d'âges, toutes les constructions conjugales sont concernées et viennent heurter nos représentations. »<sup>345</sup>

Gaëlle Guernalec-Levy signale l'intérêt de considérer les stéréotypes qui se perpétuent au fil des cas médiatisés pour poser la question suivante : cet entêtement à juger les femmes faisant des dénis de grossesse uniquement comme des femmes plus ou moins marginalisées ne serait-il pas une sorte de protection collective ? C'est-à-dire qu'en continuant de croire que ça n'arriverait jamais à des femmes bien, cela permettrait d'éluder la potentialité d'un possible côté obscur de la maternité<sup>346</sup>, puisque « ce n'est pas ainsi qu'une mère se conduit. »<sup>347</sup>

Dans un article, la psychologue Sarah Seguin et deux pédopsychiatres, Bernard Golse et Gisèle Apter, précisent par ailleurs que les dénis de grossesses qui débouchent sur des néonaticides sont extrêmement rares. Il ne faut donc pas faire l'amalgame entre les deux phénomènes<sup>348</sup>. Certaines femmes s'accommodent très bien de cet enfant-surprise tandis que d'autres l'abandonnent quelque part où il continuera de ne pas exister, pour elles et pour tout le monde. Des infanticides sont également réalisés sans dénis : il n'y a pas de règle<sup>349</sup>. Certains dénis de grossesse sont partiels, c'est-à-dire que la femme se rend compte de son état tardivement. Catherine Bonnet, pédopsychiatre et psychanalyste, indique que les femmes qui refusent toute éventualité de maternité peuvent ressentir des moments d'égarements, pouvant mener à des fantasmes de violence, allant de « je ne veux pas de cet enfant » à « je le déteste » en passant par « je veux qu'il disparaisse », parfois jusqu'à « je veux qu'il meure »<sup>350</sup>. Si certaines femmes ne voulant pas devenir mères sont conscientes d'être enceintes, elles peuvent décider de subir une interruption volontaire de grossesse, afin de couper court à ce qui leur arrive alors qu'elles le refusent absolument. Pour certain.e.s organisations ou groupes, comme par exemple le magistère

---

<sup>345</sup> *Ibid*, p. 47.

<sup>346</sup> Gaëlle GUERNALEC-LEVY, *op. cit.*, p. 39.

<sup>347</sup> *Ibid*, p. 116.

<sup>348</sup> Sarah SEGUIN *et al.*, *op. cit.*, p. 277.

<sup>349</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 30.

<sup>350</sup> Catherine BONNET, « Adoption at birth: Prevention Against Abandonment or Neonaticide », *Child Abuse & Neglect*, vol. 17, n° 4, 1er juillet 1993, p. 501-513, consulté le 15 août 2019, <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/014521349390025Z>, p. 505.

de l'Église catholique romaine, « Les chrétiens tiennent pour homicides les femmes qui utilisent des médecines pour avorter<sup>351</sup> », les courants conservateurs, les mouvements pro-vie, etc., il s'agit d'un meurtre. Dans les sociétés occidentales, c'est généralement accepté, bien que ce droit soit toujours remis en question, comme en Espagne<sup>352</sup> et aux États-Unis<sup>353</sup>. Pour les femmes elles-mêmes, selon S. Marinopoulos<sup>354</sup>, dépendamment de l'état de conscience dans lequel elles sont, certaines peuvent avoir l'impression d'avoir tué leur enfant et d'autres, ayant occulté le fait d'attendre un enfant, ne ressentent rien. Elles ne font qu'empêcher de laisser survenir une maternité, une réalité qu'elles excluent radicalement.

Le statut sacré de l'enfant étant une construction sociale<sup>355</sup>, il revient à chaque société de définir les limites de l'acte qu'on appelle *avortement* de celui pendant lequel *un enfant est tué*. Au Canada<sup>356</sup> et au Québec<sup>357</sup>, il n'y a pas de délai au-delà duquel la femme perdrait son droit à avorter, tandis qu'en France<sup>358</sup>, après douze semaines de grossesse (quatorze semaines d'aménorrhée), ce n'est plus possible, à moins qu'il n'existe un danger pour la mère et/ou l'enfant ou en cas de malformation ou de maladie grave. Ce délai dépassé, cette seule raison de ne pas vouloir d'enfant n'est pas jugée suffisante pour qu'une femme puisse avoir accès à l'avortement.

---

<sup>351</sup> Congrégation pour la doctrine de la foi, « Déclaration sur l'avortement provoqué », 18 novembre 1974, consulté le 18 juillet 2020, [http://www.vatican.va/roman\\_curia/congregations/cfaith/documents/rc\\_con\\_cfaith\\_doc\\_19741118\\_declaration-abortion\\_fr.html](http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_19741118_declaration-abortion_fr.html). Voir aussi Paul VI, « Humanae Vitae. Lettre encyclique de sa sainteté le pape Paul VI sur le mariage et la régulation des naissances », Vatican.va, 25 juillet 1968, consulté le 18 juillet 2020, [http://www.vatican.va/content/paul-vi/fr/encyclicals/documents/hf\\_p-vi\\_enc\\_25071968\\_humanae-vitae.html](http://www.vatican.va/content/paul-vi/fr/encyclicals/documents/hf_p-vi_enc_25071968_humanae-vitae.html).

<sup>352</sup> « IVG: Jean-Marie Le Pen appelle les femmes à « assumer leur fonction de reproduction » », *BFMTV*, 20 janvier 2014, consulté le 9 mai 2020, <https://www.bfmtv.com/politique/ivg-jean-marie-pen-appelle-femmes-a-assumer-fonction-reproduction-691156.html>.

<sup>353</sup> « Avortement : le danger du recul américain », *Le Monde.fr*, 21 mai 2019, consulté le 13 mai 2020, [https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/21/avortement-le-danger-du-recul-americain\\_5464908\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/21/avortement-le-danger-du-recul-americain_5464908_3232.html).

<sup>354</sup> Sophie MARINOPOULOS, « De l'impensé à l'impensable [...] », p. 42-43.

<sup>355</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 33.

<sup>356</sup> *L'Encyclopédie Canadienne*, « Avortement au Canada », consulté le 29 août 2020, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/avortement>.

<sup>357</sup> *Éducaloi*, « Avortement : quels sont les délais ? », consulté le 29 août 2020, <https://educaloi.qc.ca/capsules/avortement-quels-sont-les-delaits/>.

<sup>358</sup> *Service-public.fr*, « Interruption volontaire de grossesse (IVG) », consulté le 29 août 2020, <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F1551>.

Au vu des sources utilisées, populaires ou scientifiques, nous avons d'abord pu constater de quelle façon la société considère les femmes qui ne veulent pas d'enfant, d'après ce qui leur est dit, explicitement et ce qu'on leur fait comprendre, implicitement. Nous avons également découvert que ce sont parfois les femmes elles-mêmes qui tiennent un discours analogue, démontrant en cela la profondeur de l'intériorisation des normes sociales, et pour certaines, la difficulté de s'en écarter. Leur refus de s'y soumettre fait fortement réagir, généralement négativement, les gens et leur entourage, plus ou moins proche. Dans ce qui suit, nous verrons où se rejoignent les représentations sociales des récupérations féministes et contemporaines de la figure de Lilith et celles des femmes sans enfant par choix.

### **3<sup>ÈME</sup> CHAPITRE : RS DE LILITH ET DES FEMMES VOLONTAIREMENT SANS ENFANT : UN DIALOGUE EST-IL POSSIBLE ?**

En considérant la présence et la fréquence des évocations de chacune des représentations sociales dans nos deux chapitres précédents, nous pourrions vérifier si nous les rencontrons toutes, ou seulement certaines, dans les deux corpus constitués dans les deux précédents chapitres ; établir si nous retrouvons ces RS à égalité ; en plus ou moins grande quantité ; le nombre de correspondances entre elles ; puis nous tenterons de repérer si nous pouvons, ou non, observer une certaine parenté entre les RS des deux corpus, si des traces des RS du personnage de Lilith (historique et/ou légendaire juif) se retrouvent dans les RS des femmes volontairement sans enfant. Mais précisons d'abord de quelles représentations sociales il s'agit et définissons-les clairement.

#### **1. Définitions** (nous assumons la féminisation des termes)

- Rebelle : c'est un terme qui comporte la notion de désobéissance, de révolte. Qui est fortement opposée, hostile à quelque chose, qui refuse de s'y soumettre. Qui ne reste pas dans la position dans laquelle on veut la placer<sup>359</sup>. Qui se prête difficilement à l'action à laquelle on tente de la soumettre. Insoumise, agitatrice, indocile.
- Insoumise : ne pas soumettre, s'abattre ou s'humilier. Qui refuse la soumission, qui se rebelle, qui ne se soumet pas à l'autorité. Indocile, qui résiste<sup>360</sup>. Qui est révoltée contre l'autorité de fait.
- Anormale<sup>361</sup> : les normes nous suggèrent comment nous comporter, nous rappellent, de façon plus ou moins diffuse, ce que les autres attendent de notre part. Leur réalité est renforcée puisque quand nous nous en écartons, il y a des

---

<sup>359</sup>« Rebelle », dans Alain REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert, 2010 [1993], p. 1866.

<sup>360</sup> *Ibid.*

<sup>361</sup> Pour ce terme, il nous faut définir la norme et pour ce faire, nous nous appuyons sur Howard S. Becker, que nous avons brièvement mentionné au chapitre 2 quand il a été question de déviance.



conséquences, telles que le jugement d'autrui<sup>362</sup>, l'éloignement d'un.e proche ou même la fin d'une relation. Sortir de la norme, c'est avancer à contre-courant, se stigmatiser, s'exclure soi-même, en quelque sorte.

Mais même si les normes établissent ce qui est bien ou mal et que la majorité adopte ces normes et décide de rejeter celles qui enfreignent ces règles tacites, certaines de ces personnes exclues peuvent refuser d'accepter cette « norme selon laquelle on le[s] juge ou [...] dénie[r] à ceux qui le[s] jugent la compétence ou la légitimité pour le faire.<sup>363</sup> »

- Séductrice : il semble que la séduction comprenne les notions de tromperie, de trahison<sup>364</sup>, de fourberie et de subornation<sup>365</sup>. Également, qu'une séductrice soit une personne qui en fait tomber une autre dans l'erreur (au XV<sup>ème</sup> siècle, on parlait d'un démon séducteur, masculin ou féminin). Qui séduit, attire d'une façon irrésistible, enjôle, aguiche et ensorcelle. Qui possède un certain charme et l'utilise à ses fins.
- La femme infanticide<sup>366</sup> : ce terme est attesté depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>367</sup>. Tuer un enfant, ou son propre enfant, généralement un nouveau-né. Si certaines définitions se veulent neutres, d'autres en revanche, le sont moins et ne se déclinent qu'au féminin : « personne qui tue un nouveau-né : *Une mère infanticide*. [...] Meurtre d'un nouveau-né : *Femme accusée d'infanticide*. »<sup>368</sup>

<sup>362</sup> Pierre DEMEULENAERE, « Norme sociale », *Encyclopedia Universalis*, en ligne, consulté le 15 mai 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/norme-sociale/>.

<sup>363</sup> Howard Saul BECKER, *op. cit.*, p. 25.

<sup>364</sup> « Séductrice » ; « Séduire », dans Alain REY (dir.), *op. cit.*, p. 2066-2067.

<sup>365</sup> « Séduire » ; « Séductrice », dans Jean DUBOIS (dir.), *Le Lexis. Le dictionnaire érudit de la langue française*, coll. « Grands dictionnaires », Paris, Éditions Larousse, 2014 [1979], p. 1712-1713.

<sup>366</sup> Concernant les homicides sur mineurs, la criminologie distingue spécifiquement trois crimes : l'infanticide, le filicide et le libéricide (meurtre des enfants mineurs par leurs parents). L'infanticide est le meurtre prémédité ou non d'un nourrisson ayant moins de soixante-douze heures. Qu'il soit commis par un des parents ou par toute autre personne, c'est ce même terme qui est utilisé pour définir, sur le versant criminologique, l'homicide d'un nouveau-né. Le filicide est le meurtre de son enfant. Le libéricide est le meurtre ou l'assassinat d'un enfant – qui n'est plus un nouveau-né et qui a plus de soixante-douze heures de vie. Cette définition se distingue de celle de l'infanticide non seulement par la catégorie d'âge des victimes, mais aussi par la qualité du lien de parenté entre l'auteur des faits et l'enfant. Voir Hélène ROMANO, « Homicides sur mineurs de moins d'un an : de quoi parle-t-on ? », *Le Journal des psychologues*, vol. 2, n° 265, dossier « Cliniques des liens familiaux », consulté le 4 juin 2021, <http://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2009-2-page-35.htm>, p. 35-41.

<sup>367</sup> « Infanticide », dans Alain REY (dir.), *op. cit.*, p. 1087.

<sup>368</sup> « Infanticide », dans Jean DUBOIS (dir.), *op. cit.*, p. 953.

Comme on le voit, certaines définitions nous obligent à revoir notre choix des termes et les limites respectives de nos représentations sociales puisque *la rebelle* et *l'insoumise* ne satisfont pas au critère de l'exclusion mutuelle<sup>369</sup>. Ces deux RS seront donc fusionnées et réunies sous le vocable *rebelle*. Avec cette fusion, les quatre RS restantes remplissent les autres conditions de catégorisation efficiente de l'analyse de contenu telle que la décrit Laurence Bardin<sup>370</sup>, que sont l'homogénéité, la pertinence, l'objectivité et la productivité. Nonobstant la fusion des deux RS, certains éléments correspondront tout de même à deux catégories : *la rebelle* et *l'anormale*. La raison pour laquelle, dans ces cas précis, ces éléments spécifiques ne s'excluront pas l'un l'autre sans que leur validité ne soit remise en cause est que pour une femme, souvent, le fait même de se rebeller suffit à certains pour la qualifier d'anormale. Autrement dit, dans ces cas-là, les RS *rebelle* et *anormale* ne seront pas équivalentes ; la première mènera plutôt à la seconde.

En ce qui concerne la Lilith de la légende juive, on retrouve toutes les RS susmentionnées et elles sont toutes plus ou moins liées les unes aux autres. Sa rébellion et son refus de se soumettre la confirme dans son anormalité ; cette anormalité, qui lui a fait demander la position du cheval érotique ou l'étreinte dite inversée, l'associe à une sexualité débridée, à la séduction. On retrouve également chez elle la RS de *la femme infanticide* : en effet, la démons Lilith, dans le judaïsme moyenâgeux<sup>371</sup>, et jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle, semble-t-il<sup>372</sup>, était réputée pour le mal qu'elle faisait aux enfants, aux parturientes, aux femmes enceintes et aux jeunes mères. Tandis qu'en examinant certains des éléments dont nous disposons sur le démon Lilith, l'ancêtre de la Lilith juive, nous voyons que se concentrent davantage les RS de *la séductrice* et de *la femme infanticide* quoiqu'on ait trouvé écrit, sur une tablette d'argile, que le destin de la démons Ardat-lilî n'ait pas été conforme à la norme<sup>373</sup>.

---

<sup>369</sup> Laurence BARDIN, « Troisième partie. Méthode. Chapitre III. La catégorisation », dans Laurence BARDIN, *L'analyse de contenu*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, 2013, consulté le 14 mai 2020, <https://www.cairn.info/l-analyse-de-contenu--9782130627906-p-150.htm>, p. 153.

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 153-154.

<sup>371</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 166.

<sup>372</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 240.

<sup>373</sup> Voir plus loin, la RS de *l'anormale*.

Au sujet des femmes sans enfant par choix, la RS de *l'anormale* est davantage citée textuellement, c'est-à-dire que c'est la caractéristique qu'elles entendent davantage et c'est de cette façon dont elles se sentent aussi le plus souvent. Quant à la RS de *la rebelle* (et insoumise), elle est principalement implicite, c'est-à-dire que ce n'est pas tellement une particularité qu'on leur attribue : c'est plutôt sous-entendu, s'exprimant par leur comportement. Pour ces femmes également, leur rébellion, même sans être qualifiée comme telle dans les sources ou leurs propos, mène souvent à leur anormalité.

Lilith, affublée des représentations que lui prêtent le désir et la peur, a quelque chose à voir avec les images suscitées par la non-maternité. Confrontées aux modèles traditionnels, les femmes qui ne veulent pas d'enfant inquiètent. Elles semblent pouvoir se prêter aux désirs interdits puisque sans projets de procréation; on se demande si ce sont vraiment des femmes à ne pas chercher leur réalisation personnelle dans la maternité. À cause de leur choix, elle se retrouvent avec les mêmes oripeaux culturels que Lilith<sup>374</sup>.

## 2. Des représentations sociales qui dialoguent

Rappelons notre question de départ : les représentations sociales des femmes qui refusent la maternité trouvent-elles un écho, à la fois dans les réinterprétations contemporaines et féministes du personnage de Lilith mais aussi dans celles du personnage historique ?

### 2.1 La rebelle

Vers 1970, des féministes commencent à utiliser la figure de Lilith à des fins de revendications en l'associant à la figure de rebelle au patriarcat<sup>375</sup>. Pour Michèle Bitton c'est bien l'exigence de la position dite inversée, et surtout son refus de la position contraire (position de soumission), qui fait de Lilith une féministe, plus encore qu'une péripécie relatant une création égalitaire de l'homme et de la femme<sup>376</sup>. Il n'empêche que l'association ait été établie, par exemple, par A. M. Killen : « Lilith, [...] la rebelle, la révoltée qui, sitôt créée, revendique, en bonne féministe, avant la lettre, son droit à être

<sup>374</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 26.

<sup>375</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 113.

<sup>376</sup> *Ibid.*, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 161.

considérée comme l'égale de l'homme.<sup>377</sup> » Lilith, « consciente de sa position égalitaire dès le départ<sup>378</sup> », ne dépend d'Adam d'aucune façon, ce qu'elle lui fait remarquer quand vient le temps faire l'amour, « [Lilith] disant : Je ne me couche pas au-dessous. [...] Nous sommes tous deux égaux parce que nous sommes tous deux de la terre<sup>379</sup> ». Rappelant le veto qu'a opposé Lilith à Adam, certaines ont refusé la maternité parce que celle-ci les aurait impliquées à un degré beaucoup plus élevé que leur conjoint. L'égalité domestique étant pour elles, à ce moment-là, utopique, c'était une façon pour elles de se rebeller contre une société patriarcale qui les aurait enfermées à la maison, à l'instar de Lilith qui choisit de voir mourir ses enfants plutôt que de vivre soumise. « Le Saint béni soit-il envoya immédiatement ces trois anges après elle pour qu'ils la ramènent mais elle n'accepta pas de revenir<sup>380</sup> », refusant de se soumettre à Dieu ou à ses anges, acceptant le châtiment, quel qu'il soit. On a l'impression, en lisant cette légende, que Lilith refuse d'être réduite, diminuée, coincée : pas de soumission pour elle, et par deux fois dans le même récit<sup>381</sup>. La première quand elle refuse de se soumettre à Adam, la deuxième quand elle refuse de suivre les anges<sup>382</sup>. Lilith étant « rebelle à l'autorité<sup>383</sup> », elle préfère partir et devenir démons plutôt que de vivre docile et résignée. En refusant de revenir auprès d'Adam, Lilith contrevient à l'injonction de croître et se multiplier et ce faisant, « prouve dès le début qu'on peut avoir une existence autonome et indépendante sans être à l'image de Dieu. »<sup>384</sup> Elle refuse un compromis qui, selon elle, ne lui serait pas profitable. Michèle Bitton rapproche le fait de refuser de se coucher dessous du refus de procréer, injonction divine s'il en est<sup>385</sup>. Bien que ce ne soit pas théoriquement juste, puisque Lilith engendrera des légions de démons (« Et elle accepta que meurent chaque jour cent de ses

<sup>377</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 277.

<sup>378</sup> Stéphanie DEL REGNO, *op. cit.*, p. 74.

<sup>379</sup> Julius D. EISENSTEIN, *op. cit.*, p. 46-47, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 38-39.

<sup>380</sup> *Ibid.*

<sup>381</sup> Barbara BLACK KOLTUV, *The book of Lilith*, York Beach, Maine, Nicolas-Hays, Inc., 1989 [1986], p. 24.

<sup>382</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 151.

<sup>383</sup> Hyacinth MADONDO, « 6 - « Pourquoi dois-je me coucher sous toi ? [...] moi aussi j'ai été faite avec de la poussière, et je suis donc ton égale ». Lilith, première Ève et sage-femme », dans Anna CAIOZZO *et al.*, *Femmes médiatrices et ambivalentes*, coll. « Recherches », Paris, Armand Colin, 2012, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/arco.caioz.2012.01.0099>, p. 100.

<sup>384</sup> Danielle MOREL-VERGNIOL, « Adam, Ève... et Lilith? », p. 44.

<sup>385</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 122.

fils. C'est ainsi que meurent chaque jour cent des démons. »<sup>386</sup>), cela peut symboliquement s'y apparenter. « Lilith va de l'autre côté de la maternité. Elle [...] va aussi donner la mort<sup>387</sup> ». Aujourd'hui (comme alors), ne pas vouloir et ne pas avoir d'enfant est un acte de rébellion, puisque la reproduction est toujours considérée par certain.e.s non pas comme un choix de vie qui appartient à la femme de faire pour elle-même, mais comme un impératif, un devoir ou même une dette sociale, qui met en marge celles qui refusent de s'y soumettre<sup>388</sup>. « Refuser une maternité est suspecté de pathologie : la question est traitée sous l'angle psychologique, individuel, occultant ainsi l'obligation faite aux femmes d'enfanter. »<sup>389</sup> L'acte de rébellion de Lilith mène, tel que mentionné plus haut, à son anormalité : Lilith prononce le nom indicible et ineffable de Dieu et s'envole loin du paradis, loin d'Adam, loin de Dieu, vers le repère des démons et accessoirement en devenir un elle-même. Pourtant, n'ayant rien à voir avec le mythe de la chute de l'humanité, Lilith, au contraire d'Ève, ne représente pas le péché, ou du moins, ne le devrait pas. Mais, l'Alphabet de Ben Sira l'assimilant tout de même à une démonsse, cela donne l'impression que pas une femme, peu importe laquelle, puisse être exempte de péché. Son exigence d'une position égalitaire, fût-elle sexuelle, suffit à la démoniser, à l'associer à la mort<sup>390</sup>. Selon Danielle Morel, les démons seraient des créatures déchues. Elle associe déchéance et rébellion à la mise en doute des paroles de Dieu<sup>391</sup>. Elle signale que l'étymologie pourrait également provenir des racines *lun* et *lyn* signifiant *se rebeller*, *murmurer*<sup>392</sup>. Barbara Black Koltuv précise que Lilith « is something of a renegade instinct sent by God, to exist in the lower regions [...] in relation to humankind<sup>393</sup> ». Lilith est insoumise car, démonsse ailée à la figure de femme et à la longue chevelure, elle est le contraire des femmes mariées, respectables, aux cheveux rasés dans certaines branches du judaïsme orthodoxe<sup>394</sup>. Par exemple, dans le Talmud, dans *Eroubin* 100b, il

<sup>386</sup> Julius D. EISENSTEIN, *op. cit.*, p. 46-47, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 38-39.

<sup>387</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 15.

<sup>388</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 70.

<sup>389</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 102.

<sup>390</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 72.

<sup>391</sup> Danielle MOREL, *Ève et Lilith [...]*, p. 35.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>393</sup> Barbara BLACK KOLTUV, *op. cit.*, p. 6.

<sup>394</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118.

est inscrit que « la femme pour punition de sa désobéissance, a été condamnée à se laisser pousser les cheveux comme Lilith<sup>395</sup> ».

Lilith symbolise « donc la femme libérée, indépendante, qui s'impose et qui est prête à contester les opinions d'Adam et à désobéir à Dieu lui-même<sup>396</sup> », dans une société et une religion est fermement patriarcale et traditionnaliste, surtout à l'époque de la mise par écrit de la légende<sup>397</sup>. Un manuel juif du XIIe siècle dédié aux époux explique que « la position renversée dans le rapport sexuel (lui en bas et elle en haut) "est une manière perversie", "une manière grossière"[...], bien qu'il ne s'agisse pas d'un péché<sup>398</sup> ». Noah Benjamin Bickart affirme que le Talmud de Babylone est très clair à ce sujet : cette position n'est généralement pas admise<sup>399</sup>. Le contrôle étant du ressort de l'homme, le fait qu'une femme veuille s'approprier cette position de contrôle est jugé indécent et immoral<sup>400</sup>.

Les femmes qui ne veulent pas d'enfant se rebellent non pas contre telle ou telle position sexuelle mais bien contre une position sociale, celle qui, depuis des millénaires, est réservée aux femmes. Elles sont rebelles puisqu'elles refusent de se soumettre à la nature et la biologie qui leur a donné un corps fait pour enfanter, aux dictats de la société, de leur famille, de leurs ami.e.s, qui leur rappellent constamment qu'elles *doivent* enfanter. Nous avons vu que certaines s'étaient abstenues d'avoir des enfants à cause du manque d'égalité hommes-femmes qui leur aurait enlevé toute liberté, à une époque où cette liberté était si récemment conquise, au prix de beaucoup d'efforts, et pas du tout garantie. Elles se sont rebellées contre cette obligation, contre leur assignation à un destin dont elles ne voulaient pas. D'autres, par leur situation conjugale, sont rebelles aux traditions patriarcales en général ; à l'inégalité, encore persistante, du travail domestique. Elles opposent leur veto à la *normalité*, et choisissent la situation qui leur convient : soit en

---

<sup>395</sup> Cité par Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118.

<sup>396</sup> Hyacinth MADONDO, *op. cit.*, p. 100.

<sup>397</sup> Entre le VIII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle AEC.

<sup>398</sup> Schmuël TRIGANO, *op. cit.*, p. 158-159.

<sup>399</sup> Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*, p. 498.

<sup>400</sup> Rachel FROUARD-GUY, *op. cit.*, p. 28.

faisant chambre à part ; ou par le fait de ne pas cohabiter<sup>401</sup> ; ou encore en inversant carrément les rôles, à tel point que, par exemple, l'une de ces femmes, refusant tout rôle sexué, a dû se faire rabrouer par son compagnon, qui lui a fait remarquer que le féminisme, dont elle se réclamait, signifiait *l'égalité totale* et elle avoue : « [j]e ne faisais plus rien ! »

## 2.2 L'anormale

En ce qui concerne la généalogie démoniaque et ancestrale de Lilith, Sylvie Lackenbacher a traduit du néo-assyrien que *l'Ardat-lilî* n'a pas, comme la majorité des femmes, eu de lait dans ses seins<sup>402</sup> ; été appelée du nom de mère ; n'a donné de nom à aucun enfant ; n'a pas eu un destin conforme à la norme :

l'ardat-lilî qui, par la fenêtre de la maison, a voleté vers  
l'homme,  
la jeune fille que, telle une [femme (normale)], aucun  
mâle n'a imprég[née],  
la jeune fille que, telle une femme (normale), aucun mâle  
n'a déflorée,  
la jeune fille qui, dans le giron de son mari, n'a pas touché  
son sexe (ou à la volupté),  
la jeune fille qui, dans le giron de son mari, n'a pas écarté  
son vêtement,  
la jeune fille dont aucun beau jeune homme n'ouvrit la  
fibule,  
la jeune fille dont les seins n'ont pas eu de lait (et)  
[.....]  
[la jeune fille qui] n'a pas fait, qu'on a [sic] pas appelée  
du nom de mère, (et) qui n'a pas donné de nom (à un  
enfant)  
La jeune fille qui ne parcourt pas rues et ruelles avec les  
(autres) filles<sup>403</sup>.

*L'Ardat-lilî* aurait été une fiancée malheureuse qui, pour des raisons mystérieuses, n'a pas pu se marier ni avoir d'enfants. En conséquence, *l'Ardat-lilî* agresse les jeunes hommes

<sup>401</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 47-48.

<sup>402</sup> Voir aussi Raphael PATAI : « She was unable to bear children, and had no milk in her breast », *The Hebrew Goddess*, p. 222.

<sup>403</sup> Sylvie LACKENBACHER, *op. cit.*, p. 140.

qu'elle rend impuissants et s'en prend aux jeunes filles dont elle cherche à empêcher les noces. C'est son histoire qui explique ses méfaits. Rares sont les démons, dans la littérature akkadienne, à avoir une bibliographie, remarque Sylvie Lackenbacher<sup>404</sup>, mais c'est le cas de quelques-uns, dont *l'Ardat-lilî* et *Lamashtu*. Selon l'auteure, « [l]e monde démoniaque est celui du désordre et de l'anormal<sup>405</sup> ». S. Lackenbacher compare le destin de *l'Ardat-lilî* à celui des « femmes mortes en couches [ou] célibataires mort[e]s sans enfants, tou[tes celles] qui ont « manqué » leur vie ou leur mort<sup>406</sup> » et qui deviennent des êtres nuisibles qui tourmentent les vivants. Elle précise que ce thème, de la femme blessée ou spoliée qui revient, une fois morte, se venger, se retrouve dans les histoires magiques de la plupart des sociétés<sup>407</sup>. Nous pouvons ainsi observer les idées reçues voulant qu'une femme demeurée sans enfant a nécessairement manqué sa vie ; observer à quel point cette idée est ancienne, répandue et universelle. Dans une note de bas de page<sup>408</sup>, l'auteure signale une parenté probable de *l'Ardat-lilî* avec la Lilith de la légende juive, supposant que « la mère frustrée, d'où ravisseuse, l'ayant emporté sur [la] femme insatisfaite ». Et en effet, dans la légende, Lilith n'exigera la position proscrire et honnie que devant Adam. Aux anges envoyés par Dieu pour la ramener, elle annoncera qu'elle n'a été créée que pour faire du mal aux nouveau-nés.

Le premier acte de rébellion de Lilith, une fois naturalisée dans le judaïsme, consiste à refuser de se plier aux traditions, aux coutumes, puisque, tous deux, elle et Adam, provenant de la même terre, il n'y a aucune inégalité de fait, elle refuse donc ce qui n'est pour elle qu'une injustice, que rien ne légitime, autre que la tradition. Mais dans le contexte patriarcal de la société moyenâgeuse, aucune femme normale n'oserait faire une chose pareille. L'acte de rébellion qui consiste en ne pas vouloir ni avoir d'enfant, ici aussi, conduit à l'anormalité de celle qui fait ce choix atypique, puisque la reproduction est envisagée non pas comme une option parmi d'autres, que la femme serait libre de choisir (ou pas) mais presque comme une obligation<sup>409</sup>, alors que par définition, un style

---

<sup>404</sup> *Ibid.*, p. 148-149.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 150, note # 1.

<sup>407</sup> *Ibid.*

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 151, note # 5.

<sup>409</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 70.



de vie imposé n'est plus un choix. Au point que certaines préfèrent alléger leur réponse aux questions incessantes, ceci afin de cacher ce stigmat, cette anormalité difficile à assumer, difficile à soutenir dans le regard des autres. Selon C. Debest, cette « stratégie de contournement [est la] possibilité de répondre aux normes de genre et donc de ne pas troubler l'ordre social<sup>410</sup> ». On se souvient que l'auteure a vu dans ces stratégies la confirmation que l'on a « perdu, et peut-être jamais actualisé, le "si je veux" du slogan féministe : "Un enfant si je veux quand je veux"<sup>411</sup> ». Pour Lucie Joubert, la femme sans enfant, surtout volontairement, est toujours perçue comme hors normes, limite désaxée.<sup>412</sup> Elle affirme ressentir qu'il est encore « politiquement incorrect » d'affirmer vouloir rester sans enfant<sup>413</sup>. C'est un sentiment généralement partagé, à tel point que certaines se font suggérer d'aller consulter « ou alors, ayant intériorisé la norme, elles le feront d'elles-mêmes<sup>414</sup> ». On a vu que c'était exactement ce qu'avait exprimé l'une des femmes de l'enquête de C. Debest : cette sensation d'anormalité est si fermement ancrée que lorsqu'elle aura 35-40 ans, si elle n'a pas changé d'avis, elle ira consulter. Pour tenter de comprendre pourquoi elle ne veut pas d'enfant, qu'est-ce qui coince chez elle<sup>415</sup> ? Une autre dit que pour être une femme complète, elle doit enfanter : sans enfant, elle n'est une femme qu'à 90%. Le 10% manquant est l'enfant<sup>416</sup>. C'est donc sur le registre de l'anormalité que cela se joue puisqu'il est ici question de l'identité féminine même. De même, C. Debest signale que dans le corpus de femmes interrogées dans son enquête, les artistes utilisent l'analogie de la création/procréation. L'une d'elles croit « qu'il y a fondamentalement un besoin de créer dans l'être humain qui voilà se réalise de différentes façons et [on a] l'impression que quand on le réalise au niveau artistique, on a peut-être moins besoin de le réaliser dans la famille... »<sup>417</sup> L'auteure discerne ici le « fait que les femmes sont toujours renvoyées à une certaine incomplétude lorsqu'elles ne sont pas aussi des mères »<sup>418</sup>, à une certaine anormalité, donc.

---

<sup>410</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 94.

<sup>411</sup> *Ibid.*, p. 95 ; ANONYME, *op. cit.*, p. 100.

<sup>412</sup> Lucie JOUBERT, *op. cit.*, p. 16.

<sup>413</sup> Propos recueillis par Danielle STANTON, *op. cit.*

<sup>414</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 110.

<sup>415</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 108.

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>417</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>418</sup> *Ibid.*

Les proches tentent souvent, brandissant l'argument d'une éventuelle peur du regret d'avoir manqué leur vie, de convaincre ces femmes d'avoir des enfants<sup>419</sup>. L'article de quatre psychiatres, dans lequel ceux/celles-ci ont interrogé cinq femmes, pose la question de savoir si « le fait que plusieurs d'entre elles aient été enceintes, parfois à plusieurs reprises, et qu'elles aient pris la décision d'avorter, [peut] soutenir l'hypothèse que le désir d'enfant était là, mais qu'elles ne l'ont pas entendu ? »<sup>420</sup> Ici, on joue dans le registre du psychologique, de la problématique : de l'anormalité, encore une fois. La raison envisagée pour ne pas avoir d'enfant n'est donc pas de savoir si cette femme en a le désir ; non, elle a forcément ce désir, toutes les femmes l'ont ; le problème est qu'elle ne l'entend pas. C'est ce qui est anormal.

Elles semblent ne pas pouvoir entrer dans le genre « femme à part entière » puisqu'elles refusent de se plier aux injonctions de la nature, à la pression sociale de la normalité, quitte à être regardée comme un être suspect, un être anormal, marginal, pas une vraie femme, de susciter la surprise, de faire désordre, de déranger l'ordre établi, etc.<sup>421</sup> Par exemple, une femme qui ne veut pas d'enfant se retrouve dans un groupe dans lequel chacune doit se présenter, l'une d'elles dit candidement, sans intention de blesser : « moi [...] j'ai deux enfants, je suis mère de famille comme tout le monde<sup>422</sup>. » Cela implique qu'une femme sans enfant n'est pas « comme tout le monde », n'est pas normale.

La supériorité spatiale exigée par Lilith pour l'acte sexuel, si on la considère comme la métaphore d'une supériorité sociale, était impensable au Moyen Âge dans le contexte de la société juive patriarcale et de la supériorité qu'elle accorde en toute chose à l'homme sur la femme. Elle est restée semble-t-il encore impensable en France au XXe siècle, même pour un poète comme André Breton qui trouvait « phénoménal, colossal » que l'on puisse demander l'avis d'une femme sur la position à adopter

<sup>419</sup> Charlotte DEBEST, Magali MAZUY et l'équipe de l'enquête Fecond, *op. cit.*, p. 4.

<sup>420</sup> Geneviève SERRE *et al.*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>421</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 62-63.

<sup>422</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 80.

pour l'acte sexuel en arguant simplement que « ce n'est pas de mise »<sup>423</sup>.

Ici se rejoignent les RS des femmes volontairement sans enfant et celles de la Lilith juive légendaire, qui, la première, écrit A. M. Killen<sup>424</sup>, a demandé une position égalitaire, ce que le judaïsme de l'époque ne permet pas. « Dans le contexte patriarcal, seule une démonsse, et pas une femme « normale », pouvait revendiquer le droit de se coucher sur l'homme pour le prendre et prendre son sperme dans une étreinte dont il ne serait pas le maître<sup>425</sup> ». Cette volonté de se coucher dessus et ce refus de se coucher dessous fait d'elle une rebelle, comme nous l'avons vu, mais cela en fait aussi une femme anormale. Un commentaire rabbinique explique : « comment apprend-on l'interdiction des rapports contre-nature ? Du verset 'et ils feront une seule chair'. On comprend, ils enfanteront une chair. L'union dans une même chair doit pouvoir déboucher sur une autre chair, l'enfant<sup>426</sup> ». Même si cette position n'empêche pas à proprement parler la reproduction, le fait que ce soit la femme, et non l'homme, qui ait le contrôle de la relation sexuelle, est inadmissible.

Si cette position, dite du cheval érotique<sup>427</sup>, n'est pas un péché, c'est uniquement parce qu'elle n'est pas improductive. Elle est pourtant qualifiée de répréhensible, impensable, anormale<sup>428</sup> et antinaturelle<sup>429</sup>. Pour certains juifs orthodoxes, c'était vu comme une perversion de la part de la femme de réclamer cette position sexuelle (ou quelque position que ce soit) ; la femme juive ne devait pas exprimer oralement son désir. Lilith réclame son égalité, sinon sa suprématie<sup>430</sup>, dans la relation : c'est une extension de l'égalité de la position sexuelle, ce qui, dans le contexte de la société juive du Moyen-Âge, était inconcevable<sup>431</sup>. Une femme qui, à l'instar de Lilith, ose demander verbalement un rapport sexuel, dans le judaïsme, la rend indigne. Rappelons que S. Trigano stipulait,

<sup>423</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 48-49.

<sup>424</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 277.

<sup>425</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 49.

<sup>426</sup> *Midrach rabba*, cité par Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 164.

<sup>427</sup> Verushka LIEUTENANT-DUVAL, *op. cit.*

<sup>428</sup> Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*, p. 489-507.

<sup>429</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 166.

<sup>430</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 72.

<sup>431</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 48.

dans un guide matrimonial qu'une femme sollicitant oralement une relation sexuelle à son mari se déshonorait, se dévoyait<sup>432</sup>. Une fois la légende de Lilith bien intégrée, elle devait avoir un effet dissuasif sur les femmes : au cas où certaines auraient voulu se rebeller, exprimer librement un désir sexuel qu'elles ne devaient surtout pas verbaliser. Traditionnellement, cette position était réputée occasionner d'importantes séquelles sur l'enfant, telles que naître sourd, idiot, aveugle ou boiteux<sup>433</sup>. N. B. Bickart précise que cette position suscite l'opprobre générale<sup>434</sup>. En conséquence, vouloir prendre cette position, réservée à l'homme, est un acte considéré indécent et immoral, se devant absolument d'être puni<sup>435</sup>. À ce sujet, l'auteur souligne que le Talmud affirme ceci :

Rabbi Yohanan the son of Dahabai said: The ministering angels told me four things:  
 Why are [people (born)] lame? Because they overturn their tables.  
 Why are [people (born)] dumb? Because they kiss that place.  
 Why are [people (born)] deaf? Because they speak during sex.  
 Why are [people (born)] blind? Because they look at that place<sup>436</sup>.

On a vu que l'aphorisme talmudique susmentionné enseigne que le visage de la femme, lors du rapport sexuel, est tourné vers le haut, parce qu'elle a été créée à cet endroit-ci ; et le visage de l'homme est tourné vers le bas, parce que lui a été créé à cet endroit-là<sup>437</sup>. Lorsque Lilith revendique la position contraire, cela fait d'elle une femme anormale, une femme qui se rebelle contre la loi talmudique<sup>438</sup>. Comme Lilith n'est pas ce qu'elle doit être en tant que femme, c'est-à-dire une aide face à l'homme, M. Bitton précise que le Zohar la confirme dans sa non-féminité, dans son anormalité<sup>439</sup>.

<sup>432</sup> Schmuël TRIGANO, *op. cit.*, p. 158-159.

<sup>433</sup> Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*, p. 491.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 498. De même, la position appelée « not in her "way" » qui désigne le sexe anal, est également considérée comme anormale (p. 494).

<sup>435</sup> Rachel FROUARD-GUY, *op. cit.*, p. 28.

<sup>436</sup> Nedarim, 20a-b du *Talmud de Babylone*, cité par Noah Benjamin BICKART, *op. cit.*, p. 491.

<sup>437</sup> Niddah, 31a du *Talmud de Babylone*, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 40.

<sup>438</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 40.

<sup>439</sup> *Ibid.*, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 185.

Également, le fait que Lilith connaisse le nom secret de Dieu (et que nulle explication, dans la contemporanéité du pseudo Ben Sira, ne tente de résoudre ce mystère) est pour le moins inusité, puisque le dessein de l'auteur de la légende, en couchant celle-ci par écrit, était d'expliquer les croyances au démon Lilith, de « justifier la pratique existante d'un rituel magique<sup>440</sup> ». Dans ce cas, pourquoi attribuer un savoir si extraordinaire à un personnage honni, qui était d'ores et déjà un démon très connu et craint par la population<sup>441</sup> ? La seule hypothèse est de Michèle Bitton et elle suppose que c'était par sarcasme, pour railler cette femme et le fait qu'elle ait osé exiger de l'Adam primordial qu'il se couche sous elle, qu'il se soumette à elle, en quelque sorte. Quoiqu'il en soit, elle passe ainsi, dans la légende, de femme à démons ailée ; c'est de cette façon qu'elle peut se soustraire aux exigences masculines et à l'inégalité.

### 2.3 La séductrice

On se souvient qu'il y a toute une histoire autour de la revendication de la position du cheval érotique par Lilith, thème autour duquel, selon Schmuël Trigano, plusieurs midrashim ont été développés. Il utilise les qualificatifs de pervers et grossière, rapprochant ainsi Lilith de la RS de *la séductrice*. L'étymologie probable du nom de Lilith viendrait du sumérien *lils*, de l'assyrien *lil*, ou *lulti*, signifiant *lascivité*<sup>442</sup>. À Sumer, au III<sup>ème</sup> millénaire AEC, *Lilitu* est la prostituée sacrée d'Inini et est envoyée éblouir et hypnotiser les hommes, superbement parée. Stephen Langdon qualifie les premières mentions de cette déesse et de sa servante, sur des tablettes d'argile, de « première évocation de la lascivité féminine<sup>443</sup> ».

La majorité des auteurs.e.s s'entendent sur les attributs séducteurs de Lilith. Michèle Bitton la désigne comme étant la principale figure de la démonologie juive, dont les caractéristiques essentielles sont la beauté, une longue chevelure, la jeunesse, sans oublier la séduction<sup>444</sup> et la stérilité<sup>445</sup>. Raphael Patai renforce la description en précisant que

<sup>440</sup> *Ibid.*, « Lilith et Adam. [...] », p. 39.

<sup>441</sup> On se souvient que le pseudo Ben Sira a été composé en Perse entre le VIII<sup>ème</sup> et le XI<sup>ème</sup> siècle AEC.

<sup>442</sup> Jacques BRIL, *op. cit.*, p. 128-129.

<sup>443</sup> Stephen Herbert LANGDON, *op. cit.*, p. 12.

<sup>444</sup> Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 115.

<sup>445</sup> *Ibid.*, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 69.

« Lilith's epithet was "the beautiful maiden," but she was believed harlot and a vampire who, once she chose a lover, would never let ever giving him real satisfaction.<sup>446</sup> » Barbara Black Koltuv confirme en précisant que c'est avec ses attributs séducteurs qu'elle réussit à enjôler Adam durant sa séparation d'avec Ève<sup>447</sup>. Pour Alice M. Killen, elle est une « femme séduisante, aux longs cheveux blonds flottants autour d'elle<sup>448</sup> ». Tandis que pour R. Patai, sa séduction est surtout menaçante pour les hommes : « Lilith is well able to seduce men not only in their sleep but also awake. »<sup>449</sup>

Dans certaines légendes islamiques, la *K'arina* ou *Kâhina*<sup>450</sup> occuperait la place de la femme enceinte auprès de son mari, à l'instar de Lilith durant les 130 ans de séparation d'Adam et Ève<sup>451</sup>. D'autres légendes parlent de la descendance démoniaque que Lilith a donnée à Adam durant les 130 ans pendant lesquelles il s'est séparé d'Ève, après la mort d'Abel, ne voulant pas revivre le meurtre d'un de ses enfants par un autre<sup>452</sup>. Tandis qu'*Oûmm eç Cibyan* boirait la semence des hommes pour ne leur laisser qu'un liquide infécond, les rendant stériles eux aussi<sup>453</sup>. Dans Talmud de Babylone, Lilith est dépeinte comme une succube : il était donc conseillé aux hommes de ne pas se trouver seul dans une maison la nuit, afin d'éviter que Lilith ne s'empare d'eux<sup>454</sup>. On peut y lire une autre mise en garde, concernant les émissions de sperme solitaires dues à des fantasmes et à la masturbation.

V. Rousseau décrit Lilith comme la représentation du plaisir sexuel au détriment de la reproduction. « Lilith est une déesse de la prostitution et de l'onanisme. L'érotisme et le plaisir animent ses sens au détriment d'enfants jamais conçus<sup>455</sup> ». Selon l'auteure, elle dévore le sperme des hommes jusqu'à son épuisement complet. Elle fait de sa bouche

<sup>446</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew goddess*, p. 222.

<sup>447</sup> Barbara BLACK KOLTUV, *op. cit.*, p. 35.

<sup>448</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 290.

<sup>449</sup> Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 233.

<sup>450</sup> Edmond DOUTTÉ, *op. cit.*

<sup>451</sup> Danielle MOREL, « Ève et Lilith [...] », p. 27 ; Raphael PATAI, *The Hebrew Goddess*, p. 232 ; Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith. [...]*, p. 116.

<sup>452</sup> Louis GINZBERG, *Les légendes des Juifs*, note # 40, p. 210.

<sup>453</sup> Edmond DOUTTÉ, *op. cit.*, p. 112-115.

<sup>454</sup> Shabat 151b, cité par Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118.

<sup>455</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith. [...] », p. 111.

l'outil du péché puisque le sperme répandu lors du rapport sexuel l'est hors de la voie vaginale. Cela rejoint l'interdiction faite aux hommes, de ne jamais se trouver seuls dans une maison, de peur que Lilith ne les prenne.

Lilith est une figure mythologique qui réunit en elle toutes les peurs primordiales ayant trait à la procréation<sup>456</sup>. Si Lilith a autant de traits démoniaques et mortifères, c'est bien parce que la femme, sa sexualité, ainsi que la procréation, ont toujours fait naître chez l'homme une crainte doublée, parfois, d'une haine certaine<sup>457</sup>. La jouissance de la femme, son corps et la grossesse qui s'y déroule ont toujours été mystérieux pour l'homme<sup>458</sup>.

La psychologue Édith Vallée entend dans les discours sur les femmes sans enfant, qu'elles ne sont « "Pas mères; donc pas vraiment femme [*sic*]; un peu mecs sur les bords". Ou encore : "Pas mères; pas dignes; donc faites pour le plaisir des hommes; un peu putes sur les bords". »<sup>459</sup> Ici, l'anormalité de n'être « pas vraiment femme » a mené à faire d'elles des séductrices servant à combler les besoins physiques des hommes. Pour résumer, Lilith étant la putain, Ève sera la mère. Telle la femme interrogée par C. Debest, qui a cessé de présenter ses partenaires à ses proches, ayant l'impression de « passe[r] pour une grosse salope, clairement. »<sup>460</sup>

On se souvient que le fait qu'une femme requière ouvertement l'usage du lit soit considéré comme une conduite déshonorante et avilissante<sup>461</sup>. B. Black Koltuv signale que la kabbale décrit aussi Lilith comme une prostituée cherchant à entraîner les hommes dans des étreintes démoniaques : « she is called the Tortuous Serpent because she seduces men to go in tortuous ways<sup>462</sup> ». Elle est éblouissante mais funeste. Une femme (fût-elle mythique), sexuellement ouverte au point de *demande*r un rapport sexuel, est indigne de la femme. La tradition veut bien que la femme exprime son désir, mais en silence. « Le

<sup>456</sup> *Ibid.*, « Ève et Lilith. [...] », p. 112.

<sup>457</sup> *Ibid.*, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 72.

<sup>458</sup> *Ibid.*, « Ève et Lilith. [...] », p. 112.

<sup>459</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 34.

<sup>460</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 105.

<sup>461</sup> Schmuël TRIGANO, *op. cit.*, p. 158-159.

<sup>462</sup> Barbara BLACK KOLTUV, *op. cit.*, p. 39.

silence auquel la femme juive est tenue quant à l'expression de son désir sexuel est un trait récurrent de la morale judéo-chrétienne<sup>463</sup> ».

Replacé dans le contexte général de la stricte réglementation juive de la sexualité, l'épisode relatif à la sexualité de Lilith dans la légende de Ben Sira prend tout son poids. Il souligne la perversion de cette figure démoniaque, revendiquant et exprimant un désir sexuel, dans une culture où les positions sexuelles sont codifiées dans leurs moindres détails, et dans laquelle le désir de la femme est frappé de silence<sup>464</sup>.

## 2.4 La femme infanticide

Gershom Scholem<sup>465</sup> indique qu'un ancien midrash mentionne que si Lilith ne trouve aucun enfant nouveau-né à qui faire du mal, elle se retourne contre les siens<sup>466</sup>, à l'instar de la *Lamashtu* babylonienne, démonsse à laquelle elle est souvent associée, à cause de leurs méfaits similaires, contre les enfants, par exemple. Lilith et *Oûmm eç Cibyan* sont aussi rapprochées par leurs forfaits ; parmi ceux-ci se comptent la domination des enfants d'Adam et Ève en causant aux femmes des fausses-couches ; en les stérilisant ; en tuant leurs jeunes enfants<sup>467</sup>. E. Doutté rapporte également que les légendes nord africaines représentent souvent une mère qui, d'une manière ou d'une autre, tue sa fille ; que Dieu, en punition, la change en chouette, oiseau de malheur, qui n'aura de cesse de nuire aux enfants jusqu'à la fin des temps. Le Talmud de Jérusalem dit que « [Lilith] ... [est l']ennemie mortel de l'enfance<sup>468</sup> ». Une tradition juive marocaine veut qu'entre le jour de la naissance et celui de la circoncision, la vie du nouveau-né juif est menacée, tout spécialement « par la démonsse Lilith.<sup>469</sup> » Une histoire populaire juive irakienne raconte

<sup>463</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 169.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>465</sup> Gershom SCHOLEM, « Lilith », p. 18.

<sup>466</sup> « Chaque femme a du sang pour quatre ou cinq enfants et quand elles n'en n'ont pas, ce sang devient venin » de Federico Garcia Lorca, Yerma. Prémissse du chapitre « La féminisse [sic] », dans Lucie Joubert, *op. cit.*, p. 49.

<sup>467</sup> Edmond DOUTTÉ, *op. cit.*, p. 112-113.

<sup>468</sup> *Le Talmud de Jérusalem*, cité par Michèle BITTON, « Lilith ou [...] », p. 118.

<sup>469</sup> Haïm ZAFRANI, *op. cit.*, p. 51-52.



qu'elle aurait également été, à une certaine époque, « responsable de la mort des enfants juifs de sexe mâle<sup>470</sup> ».

Dans la légende de Ben Sira, elle laisse tomber la position égalitaire quand elle comprend que c'est peine perdue et affirme plutôt aux anges, quand ils la rattrapent qu'en fait, elle n'a « été créée que pour affaiblir les nouveau-nés<sup>471</sup>. [...] Et elle accepta que meurent chaque jour cent de ses fils ». Cette promesse supplémentaire pourrait appuyer le caractère indigne de Lilith qui laisse mourir ses enfants<sup>472</sup>, renforcer son caractère infanticide. Également, par vengeance, elle sacrifiera *in utero* les enfants à naître et les nouveau-nés d'Adam et Ève et de leur descendance. Selon d'autres<sup>473</sup>, c'est Dieu qui aurait donné à Lilith le pouvoir de donner la mort à leurs descendants, en pénitence du péché de leurs ancêtres. Lilith est présente dans la majorité de la littérature juive (Talmud, midrashim, folklore populaire et plus tard, Kabbale) et est la plupart du temps représentée, entre autres, comme une démonsse de la mort<sup>474</sup>.

Pour Vanessa Rousseau, Lilith est un personnage démoniaque, connu pour déclencher les fausses couches, les morts néo-natales et celles des petits enfants<sup>475</sup>. L'auteure pose l'hypothèse que Lilith est non seulement prostituée mais vierge, l'identifiant en ceci à *l'Ardat-Lili*, « ...qu'aucun mâle n'a imprégnée... »<sup>476</sup> Mais parce qu'elle a des relations sexuelles non conventionnelles, par exemple orales, on peut la qualifier de tueuse et de dévoreuse d'enfants, ceux qui auraient pu naître si la relation s'était effectuée de façon naturelle. Pour cela, l'auteure lui impute de nombreux infanticides. Lilith a tout le loisir de prendre et tuer les enfants nés impurs, fruits de relations sexuelles malsaines, immorales ou obscènes<sup>477</sup>. Cela rappelle justement la position sexuelle exigée par Lilith.

---

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 52 et 100.

<sup>471</sup> Julius D. EISENSTEIN, *op. cit.*, p. 46-47, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam [...] », p. 38-39.

<sup>472</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith [...] », p. 111

<sup>473</sup> Voir Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 298.

<sup>474</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 62.

<sup>475</sup> *Ibid.*, « Ève et Lilith. [...] », p. 111.

<sup>476</sup> Sylvie LACKENBACHER, *op. cit.*, p. 139-140.

<sup>477</sup> Barbara BLACK KOLTUV, *op. cit.*, p. 109.

Ne pas vouloir être mère et tomber enceinte complique légèrement la situation. La seule option est l'avortement, si les femmes veulent que leur non-désir d'enfant demeure factuel. Si elles n'ont pas pu avorter à temps, elles peuvent alors donner l'enfant en adoption. Mais dans ce cas, elles deviennent tout de même des *mères*. Et parfois, il arrive que le refus soit clair et net mais profondément intériorisé ; dans ces moments-là peut être posé un geste tabou : l'infanticide. Ceci est à l'extrémité opposée du discours social voulant que chaque femme aurait un désir d'enfant, même inconscient. Or, si l'enfant meurt, c'est que la mère n'a pas pu<sup>478</sup> ou n'a pas voulu advenir. Certaines femmes ne voulant pas devenir mères, conscientes de leur état, peuvent décider de subir une interruption volontaire de grossesse, afin de couper court à ce qui leur arrive et qu'elles refusent absolument. Selon S. Marinopoulos<sup>479</sup>, parfois, certaines peuvent avoir l'impression d'avoir tué un enfant. Tandis que d'autres, ayant occulté le fait d'attendre un enfant, ne font qu'éliminer un problème gênant, qu'elles veulent laisser derrière elles le plus rapidement possible. Édith Vallée écrit qu'« à la voir [Lilith] accepter, pour prix de sa liberté, la mort quotidienne de cent de ses enfants, j'entends aussi : [l]aisser mourir cent enfants, [c]'est se vouloir sans enfant. Cent enfants par jour, c'est comme se livrer à la contraception permanente<sup>480</sup> ».

Un infanticide dont nous avons connaissance est un infanticide découvert et judiciairisé : tous les rapports, les enquêtes, les articles, les journaux, parlent de la *mère* infanticide alors que ces femmes ne voulaient justement pas être mère : ce geste est posé *précisément* pour ne pas le devenir<sup>481</sup>. Si une femme ne veut pas d'un enfant mais qu'elle se retrouve tout de même enceinte, elle n'attend pas un enfant. C'est un obstacle, un embarras, un supplice ; c'est tout sauf un enfant<sup>482</sup>. Les infanticides peuvent être perpétrés par des femmes qui refusent la maternité mais qui, pour d'innombrables raisons et malgré elles, ont donné naissance à un enfant. Que ce soient des viols ou un non-désir d'enfant qui n'est pas entendu et dont personne ne s'occupe, M. Chollet qualifie cela de « violence

---

<sup>478</sup> Sophie MARINOPOULOS, « Les mères néonaticides. [...] », p. 168.

<sup>479</sup> *Ibid.*, « De l'impensé à l'impensable [...] », p. 42-43.

<sup>480</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 25.

<sup>481</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 26.

<sup>482</sup> *Ibid.*, p. 35.

institutionnelle de la maternité patriarcale<sup>483</sup> ». Or, nos sociétés sont devenues si centrées sur les enfants, « [n]os croyances devenues intouchables normalisent la maternité forcément heureuse, forcément instinctive, forcément épanouissante<sup>484</sup> » que nous trouvons monstrueuses ces femmes qui tuent leur nouveau-né. « [M]onstres toujours définies comme différentes des autres, n'ayant rien à voir avec une femme dite normale<sup>485</sup> ». Étant entendu que si « [u]n enfant ne peut naître que d'une mère qui se déclare mère<sup>486</sup> », cet enfant né d'une femme qui ne se déclare pas mère n'est donc pas un enfant pour elle. Ces croyances qui tentent d'uniformiser les expériences de maternité nous conduisent non seulement à penser que toutes les femmes veulent un enfant mais aussi qu'il est impossible que celles qui deviennent enceintes soient inconscientes de leur état<sup>487</sup> ; que si certaines savent qu'elles le sont, il est impossible qu'elles ne le conscientisent pas intérieurement, psychiquement, même si elles refusent de donner naissance à un enfant, de devenir mères.

Sans compter la brève et unique mention de Lilith dans la Torah, M. Bitton précise que c'est à partir de l'époque du Talmud (principalement celui de Babylone) que l'existence d'un démon nommé Lilith a été définitivement fixée dans le judaïsme. D'une grande beauté, aux longs cheveux flottants derrière elle et aux ailes lui permettant de voler d'une maison à l'autre à la recherche d'un homme seul<sup>488</sup>. Les ailes qu'on lui attribue fréquemment sont reprises dans la légende de Ben Sira, lui permettant de prendre son envol pour fuir la vie qui l'attend, une vie de soumission, dont elle ne veut pas. Bien entendu, les femmes qui font le choix de ne pas avoir d'enfant, pas plus que les autres, ne possèdent d'ailes. Néanmoins, elles s'enfuient bel et bien, envol symbolique, à pied ou en voiture, et réussissent à échapper à une vie qu'elles ne désirent pas, à l'instar de Lilith.

Dans ce chapitre, nous avons pu constater que les RS les mieux partagées, les mieux exprimées par les sources sur Lilith et les discours et comportements des femmes sans

---

<sup>483</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 90.

<sup>484</sup> *Ibid.*, p. 165

<sup>485</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 9.

<sup>486</sup> Sophie MARINOPOULOS, « Abandon et filiation : [...] », p. 149.

<sup>487</sup> *Ibid.*, « De l'impensé à l'impensable en maternité : [...] », p. 40.

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 110 et 115.

enfant par choix sont *la rebelle* et *l'anormale*. Parmi les ancêtres de la Lilith juive, *l'Ardat-lilî* est davantage représentée par la RS de *l'anormale*, à laquelle se greffe avec le temps et le syncrétisme, une démonsse tueuse d'enfant. La Lilith de Ben Sira, elle, partage avec les femmes qui ne veulent pas d'enfant la rébellion contre la normalité, le refus de se soumettre à l'homme comme à la société, ce qui les amène à se faire reprocher l'anormalité de leur nature féminine, jusqu'à remettre en question l'entièreté de leur féminité. Bien entendu, les RS qui caractérisent Lilith ne trouvent pas toujours leur équivalent exact chez les femmes volontairement sans enfant. Nous nous y attendions et l'avions annoncé en introduction de ce chapitre. Ce travail ne se veut pas une analyse comparative en bonne et due forme mais bien un dialogue entre des RS certes semblables, bien qu'uniquement dans une certaine mesure. C'est pourquoi il n'y a pas de correspondance exacte entre chaque assertion, d'un côté comme de l'autre. Nous n'aurions pas pu faire, par exemple, de tableau comparatif. Comme mentionné, nous avons voulu vérifier si un dialogue était possible, et nous soutenons que nous en avons fait la démonstration. Dans le prochain chapitre, nous isolerons les éléments des RS que nous venons de dégager du personnage de Lilith et des femmes sans enfant par choix, qui peuvent être, croyons-nous, des critiques de l'essentialisme.

## 4<sup>ÈME</sup> CHAPITRE : CRITIQUES DE L'ESSENTIALISME

Dans ce chapitre, nous allons reprendre les RS dégagées dans le troisième chapitre afin de les confronter à l'essentialisme, courant toujours dominant dans la majorité des sociétés, y compris la nôtre. Notre objectif est ici d'illustrer la façon dont les femmes volontairement sans enfant et le personnage de Lilith, autant celle de la légende juive que la Lilith historique, rappellent que la norme essentialiste, si elle est toujours dominante, n'est plus la seule option disponible. Et qu'elles peuvent, parfois malgré elles, confronter la société sur les normes sexuelles et essentialistes de genre qui la régissent, en les transgressant de plusieurs manières, relevant du constructivisme social.

La notion de genre est importante pour notre propos. En particulier, parce que ces femmes refusent le rôle le plus genré qui soit, la maternité et que la plupart d'entre elles sont hétérosexuelles et en couple, ce qui va à l'encontre des règles implicites régissant toujours ce qui est socialement acceptable, ce qui est nécessaire pour être considérée comme *une vraie femme*. Elles sont défectueuses, il leur manque un morceau essentiel : le désir d'enfant. Quant à Lilith, elle a également refusé le rôle qui lui était dédié, d'abord en réclamant une position sexuelle ordinairement réservé à l'homme, ensuite en refusant de se soumettre à lui, à Dieu ou à ses anges, puis en acceptant de laisser mourir ses enfants en paiement de sa liberté.

Mona Chollet estime que « [l]a réticence à faire des enfants peut être une manière de tenir la société pour responsable de ses manquements et de ses échecs, de refuser de passer l'éponge, de décréter qu'il n'y aura pas d'arrangement, ce qui explique sans doute le malaise suscité chez les autres. »<sup>489</sup>

---

<sup>489</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 95.

## 1. Définitions

- Le genre<sup>490</sup> est un concept qui s'est socialement construit avec le temps mais qui prend sa source au début du XX<sup>ème</sup> siècle, dans les difficultés que rencontrait la communauté médicale avec les nouveau-nés intersexués ou hermaphrodites, c'est-à-dire les enfants qui naissaient avec un sexe pas totalement féminin ni totalement masculin. Les chirurgies de réassignation sexuelle qui ont découlé de ces naissances atypiques ont montré que la réalité n'était pas aussi simple. En effet, choisir un sexe pour un nouveau-né (n'ayant de formées ni personnalité ni identité), élever cet enfant selon les caractéristiques sociales du sexe choisi et le traiter avec les hormones convenant à ce sexe ne garantissait pas, loin s'en faut, le succès de l'opération. Bien des erreurs ont été commises, beaucoup d'enfants n'ayant pas réussi à « apprendre » à être une fille ou à l'inverse, un garçon. Ayant compris que le sexe et le genre ne coïncidaient pas toujours, une clinique de recherche sur l'identité sexuelle a été fondée en 1954 par le psychiatre Robert Stoller, qui a entrepris de différencier le sexe, biologique et l'identité de genre, c'est-à-dire la manière dont une personne se perçoit, se sent et par conséquent, se comporte<sup>491</sup>.
- L'essentialisme, que l'on peut également nommer déterminisme biologique ou naturalisme, est une conception traditionnelle de l'homme et de la femme et du rôle que chacun doit occuper, dans la société, la famille, etc. Selon cette conception, les hommes et les femmes sont par essence différents et leurs rôles sont, par conséquent, déterminés par leur sexe respectif. Cette idée est partagée par la majorité des sociétés et religions du monde, par les courants conservateurs, ou simplement par des gens qui ne s'identifient pas à un courant particulier et se définissent comme modernes. Elle implique que la femme, de par son essence spécifique, entendons biologique, soit confinée aux rôles domestiques : la maternité, le maternage et par extension faire le ménage, le lavage et toutes les tâches ménagères, que c'est là l'ordre naturel des choses et que cela va de soi.

---

<sup>490</sup> Voir note #83, p. 22.

<sup>491</sup> Patrick SNYDER et Martine PELLETIER, *Extases et interdits*, Montréal, Novalis, 2020, p. 194.

Tandis que le rôle de l'homme est davantage productif et social, et surtout, c'est à lui que reviennent les rôles de pouvoir. C'est-à-dire que lui pourra s'impliquer dans les sphères politique, religieuse, médicale, etc. C'est un courant justificatif de stéréotypes tel que la supériorité de l'homme sur la femme, la subordination de celle-ci à l'homme, une intelligence féminine moindre que celle de l'homme, etc. Cela parce que c'est une donnée biologique, le sexe (se confondant avec le genre), avec lequel naît chaque personne, qui détermine le.s rôle.s que la femme pourra ou non endosser. La fonction et la norme de la sexualité sont principalement procréatrices et exclusivement hétérosexuelles. Élisabeth Badinter, à propos du naturalisme, indique qu'il veut convaincre les femmes de renouer avec la nature, celle-là même qui les a enfermées si longtemps exclusivement dans la maternité, seul rôle respectable auquel peut, et doit, aspirer une vraie femme<sup>492</sup>. C'est une vision du monde patriarcale et anhistorique, c'est-à-dire qu'elle fait fi de l'évolution des mentalités, des cultures et des sociétés, des revendications féministes et des nouveaux rapports d'égalité entre les sexes<sup>493</sup>.

- Le constructivisme social, à l'inverse, postule que le sexe, bien qu'il soit d'abord une donnée biologique, n'est pas immuable, c'est-à-dire qu'il ne définit pas l'identité sexuelle ou sexuée de la personne ; qu'il n'a pas en soi de valeur normative, identitaire ou sociale<sup>494</sup> ; qu'il est précédé par le genre, en ce sens que c'est le genre qui détermine le sexe, et que les deux se construisent socialement. Ce courant critique l'hétéronormativité patriarcale essentialiste. Les divisions binaires masculin/féminin, hétérosexuel/homosexuel, etc., ne sont plus d'actualité, ce qui permet d'inclure la fluidité des identités. Cette conception n'implique donc pour les femmes aucune obligation à la maternité ou autre obligation genrée, et il en va de même pour les hommes.

---

<sup>492</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, p. 13.

<sup>493</sup> Patrick SNYDER et Martine PELLETIER, *op. cit.*, p. 196.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 203.

Charlotte Debest confirme tout ceci quand elle nomme un sous-titre : « Sous le discrédit des hommes, l'ontologie des femmes?<sup>495</sup> ». Car la situation que vivent les femmes, que l'on peut qualifier de violente, c'est l'inégalité de traitement des hommes et des femmes se trouvant dans la même situation. Cette donnée reflète l'idéologie patriarcale de la différence entre hommes et femmes, « renforçant de ce fait le système de genre. »<sup>496</sup> Un exemple : dans le reportage de D. Stanton, Camille (nom fictif), 51 ans, mère de deux enfants, dit n'avoir jamais compris le non-désir d'enfant chez une femme. Pour être complète, question de biologie, une femme doit donner la vie ; le contraire est anormal. La journaliste lui demande si un homme peut, lui, être un homme complet sans donner la vie : selon Camille, ce n'est pas la même chose<sup>497</sup>.

À partir du moment où un homme et une femme font l'amour ensemble, il y en a une des deux dont la vie risque d'être changée complètement du seul fait qu'elle peut tomber enceinte : on n'est pas égaux ! La seule façon de l'être, c'est la contraception et si la contraception n'a pas fonctionné, je dois pouvoir mettre fin à cette grossesse. C'est la seule façon de maintenir une égalité avec cet homme qui lui n'aura aucune conséquence dans sa vie. S'attaquer au droit à l'avortement c'est mettre en péril le droit fondamental à l'égalité<sup>498</sup>.

## 2. Éléments critiques dans les RS

### 2.1 La rebelle

Les cas de Lilith et des femmes qui ont fait le choix positif de ne pas avoir d'enfant, sont en eux-mêmes des critiques de l'essentialisme, ceci parce qu'elles refusent de se soumettre à la norme, aux traditions, etc., à ce que leurs proches et la société attendent de leur part. Plusieurs éléments de la Lilith légendaire peuvent être utilisés pour appuyer la cause de l'émancipation des femmes (et l'ont d'ailleurs été par les féministes). La première à avoir fait l'association entre les deux est Alice M. Killen, en 1932, qui qualifie Lilith de rebelle, de révoltée qui, sitôt conçue, réclame expressément d'être traitée

<sup>495</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 108.

<sup>496</sup> *Ibid.*

<sup>497</sup> Danielle STANTON, *op. cit.*

<sup>498</sup> Nesrine BESSAÏH, *op. cit.*



comme l'égal de l'homme<sup>499</sup>. Cette rébellion et ce refus absolu de se soumettre, par trois fois, dans la légende de Lilith, d'abord à l'homme, puis aux anges et enfin à Dieu, peuvent être adaptés aux histoires de vie des femmes qui ne veulent pas d'enfant de cette manière : refuser de se soumettre à l'homme s'applique dans les deux cas ; refuser de suivre les anges peut représenter le refus de suivre les conseils de l'entourage, le refus de céder aux pressions ; et ultimement, Dieu peut symboliser la société, le système patriarcal. Ceci, en plus de critiquer implicitement l'essentialisme, relève du constructivisme social au sens où les gestes sont posés, les décisions sont prises, expressément pour contester un ordre des choses, une façon de faire, qui ne fonctionnent plus. C'est justement ce système, inégal, qui a poussé certaines femmes à dédaigner la maternité. Elles savaient qu'elles perdraient alors leur liberté, qu'elles n'étaient pas du tout prêtes à sacrifier. Elles ont refusé de se soumettre à cette vie.

Michèle Bitton remarque un fait intéressant : si Adam ne peut garder sa compagne sans recourir à l'aide de Dieu, c'est parce que celui-ci, en définitive, décide de la hiérarchie des sexes, sacralisant ainsi, pour les générations futures, la supériorité de l'homme sur la femme, imposant un solide système patriarcal, qui sera désigné et enseigné comme étant la volonté de Dieu ou encore, la loi naturelle. Selon l'auteure<sup>500</sup>, dans la légende médiévale de Ben Sira, il était question de tourner en ridicule la démonsse ayant osé demander au premier homme qu'il se couche sous elle, et non, bien sûr, de défendre l'égalité hommes-femmes. « Le pseudo Ben Sira n'innove donc pas en utilisant le thème des querelles sexuelles qui sont monnaie courante dans la Bible et dans ses commentaires ; en revanche, il innove peut-être en attribuant cette querelle non pas à deux hommes, mais à un homme et à une femme, les mettant en quelque sorte sur un plan d'égalité. »<sup>501</sup>

## 2.2 L'anormale

Ce qui nous conduit à la RS de *l'anormale*, puisque lorsque les femmes se rebellent, dans des sociétés patriarcales, elles sont accusées d'être anormales, parce qu'elles en sapent les fondations. Elles ne se laissent plus contrôler par ce que leur dictent cette société, de tous

<sup>499</sup> Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 277.

<sup>500</sup> Michèle BITTON, « Lilith et Adam. [...] », p. 37.

<sup>501</sup> *Ibid.*, « Lilith et Adam. [...] », p. 46.

temps façonnée et érigée par et pour les hommes. L'importance portée à la parole de Lilith<sup>502</sup> peut se rapprocher de la femme qui exprime son non-désir d'enfant. Concernant Lilith, il y a d'abord le fait de se prononcer sur la manière dont elle veut que s'accomplisse le rapport sexuel : pour M. Bitton, le fait de réclamer une position sexuelle, d'exprimer un désir (féminin) autonome et non subalterne, est anormal pour la culture de l'époque. C'est en cela que ce personnage peut être repris par le féminisme pour appuyer la cause de l'égalité entre hommes et femmes<sup>503</sup>. Dans la parole des femmes qui affirment vouloir demeurer sans enfant s'entend aussi ce désir sexuel autonome puisqu'en l'affirmant, la femme réclame non pas une position sexuelle précise, mais bien d'avoir des relations sexuelles en dehors de tout encadrement, que ce soit le mariage ou plus simplement une relation de couple, refusant en ceci toute subordination. L'épisode de la prononciation du tétragramme<sup>504</sup> permettant à Lilith de s'envoler hors du paradis rappelle l'antique démons ailée de Mésopotamie ; cela peut également se rapprocher de l'affirmation de ne pas vouloir d'enfant : une parole scandaleuse, que l'on ne doit pas dire, une parole qui heurte les sensibilités, mais qui en même temps libère, permet d'être soi-même. « Lilith ne se laisse pas prendre à ces images réductrices de la femme, absente à force d'être épouse, transparente à force d'être mère. Elle dit sa chair de femme, mais elle est contrainte par la coalition de ceux qui ne peuvent supporter que soit dit l'INEFFABLE. »<sup>505</sup>

### 2.3 La séductrice

On l'a vu, faire de Lilith une succube est étymologiquement contradictoire avec la légende de Ben Sira : le préfixe *sub* signifie *dessous* alors que Lilith refuse justement de se coucher dessous ; ce qui en ferait plutôt une incube, à cause du préfixe *in*, signifiant *sur*. Une autre erreur est commise puisque les classes des incubes/succubes sont genrées. Les incubes sont traditionnellement mâles et les succubes, femelles. Ces erreurs, étymologique et sémantique, brouillent l'acception essentialiste du concept de genre.

<sup>502</sup> *Ibid.*, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 167.

<sup>503</sup> *Ibid.*, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 160-161.

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 168 et 172.

<sup>505</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 17.

Lilith est donc une démonsse ramenée de Babylone par les juifs de retour d'exil, dévorant le sperme des hommes « par voie buccale, Lilith consume ainsi les forces génitrices [des hommes] sans pour autant être en mesure de procréer<sup>506</sup> ». Le judaïsme a fait d'elle la responsable de tous les malencontreux incidents inhérents aux grossesses et aux naissances de l'époque, ainsi que du taux de mortalité infantile élevé. Associée à la stérilité et à la sexualité, produit donc de pur plaisir<sup>507</sup>, Lilith a concentré en elle toutes les craintes reliées à la procréation. On a vu comment le judaïsme considérait les individus refusant de procréer de façon volontaire : ils contribueraient à éloigner le divin de notre monde<sup>508</sup>. « Lilith est toujours à côté de la procréation. [...] elle n'est pas étrangère à la masturbation [...] Lilith survient encore quand le plaisir des couples se débride et ne mène plus à la stricte fonction de procréation<sup>509</sup> ».

Les femmes refusant de procréer sont vues comme ayant une sexualité débridée parce que non-contenue par la maternité, état qui les rendrait plus respectables. Certaines des femmes du corpus de C. Debest ont quelques anecdotes à raconter à ce sujet. Par exemple, l'une avoue qu'elle a un jour cessé de présenter ses partenaires à ses ami.e.s parce qu'elle avait la désagréable sensation de « passe[r] pour une grosse salope, clairement. »<sup>510</sup> Et que malheureusement pour elle, étant une femme, elle héritait du qualificatif de *salope* au lieu du plus noble terme masculin de *Don Juan*. Une autre, même après avoir mathématiquement calculé qu'elle avait moins fait l'amour, durant un nombre d'années données, en l'occurrence 13 ans, que ses ami.e.s en couple, se faisait reprocher, en fait, de faire l'amour hors de tout contrôle social : le mariage ou, à tout le moins, le couple<sup>511</sup>. C. Debest cite l'opposition entre les « filles bien » et les « autres », entre la « putain » et la « mère et épouse »<sup>512</sup>, bref, des clichés qu'un certain optimisme aurait pu présumer dépassés. Qu'à cela ne tienne, visiblement, ce n'est pas (encore) le cas.

<sup>506</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Lilith : une androgynie oubliée », p. 67.

<sup>507</sup> Rachel FROUARD-GUY, *op. cit.*, p. 30-31.

<sup>508</sup> Josy EISENBERG et Armand ABÉCASSIS, *op. cit.*, p. 131.

<sup>509</sup> Édith VALLÉE, *Pas d'enfant, dit-elle*, p. 19.

<sup>510</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 105

<sup>511</sup> *Ibid.*

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 106.

## 2.4 La femme infanticide

Ce qui précède nous mène à la RS de *la femme infanticide*, puisque si certaines femmes ne voulant pas devenir mères sont conscientes d'être enceintes, elles peuvent décider de subir une interruption volontaire de grossesse, afin de couper court à ce qui leur arrive et qu'elles refusent absolument. D'autres qui, pour quelque raison que ce soit, n'ont pas la chance de pouvoir en bénéficier, ne trouvent d'autres issues que de tuer cette chose, qui pour elles n'est pas un enfant mais qui grandit en elles, malgré elles.

Tous nos coïts ne peuvent pas aboutir à la naissance d'un enfant. Et pour que cela ne soit pas, il faut bien que quelqu'un s'en préoccupe. C'est en cela que notre société est hypocrite : elle charge les femmes qui, par leur biologie, sont les seules exposées au risque de grossesse, d'assurer la régulation des naissances tout en les condamnant si elles le font en dehors des limites étroites fixées par la morale, la justice et la technique. Cette responsabilité nous incombe dès la première caresse... et, si le coït a été fécond, l'angoisse et la recherche des moyens de ne pas avoir d'enfant ne nous quittent pas. Des femmes, coincées, choisissent la vie, la leur, en annulant cette autre vie potentielle et prennent tous les risques plutôt que d'être mères, à commencer par celui de mourir, mais aussi celui d'être jetées en prison. Ce qui est puni dans l'infanticide, c'est notre capacité à gérer nous-mêmes les contradictions dans lesquelles nous sommes placées. Cette réalité, en plus d'être condamnée, est taboue<sup>513</sup>.

Gaëlle Guernalec-Levy mentionne aussi cet état de fait comme une injustice insoluble. En effet, l'auteure remarque avec justesse que, si les femmes ne sont plus considérées que comme des créatures commandées par leurs hormones et leur biologie (rappelons-nous l'utérus fantaisiste), admettre « les théories de la démence puerpérale au moment de l'accouchement [dans les cas de néonaticides] reviendrait à dire que seuls les hommes sont des êtres rationnels connectés à leur seule intelligence<sup>514</sup> ». Dans le cas de ces femmes en particulier, judiciarisées pour ce geste posé, et pour lesquelles cette question

<sup>513</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 121.

<sup>514</sup> Gaëlle GUERNALEC-LEVY, *op. cit.*, p. 108.

pourrait éventuellement faire la différence entre la prison et la liberté ; quoique qu'elles choisissent, elles seront perdantes.

« [L]e sens social de la non-maternité est généralement rejeté et le refus de maternité renvoyé dans les ténèbres et l'ignorance, et pratiqué dans le silence et la solitude par les [...] femmes. »<sup>515</sup> Ténèbres et ignorance sont justement, dit le Talmud de Jérusalem, les domaines de Lilith<sup>516</sup>, également ennemie mortelle de l'enfance<sup>517</sup>. Tout comme on a accusé certaines femmes volontairement sans enfant de précipiter la fin de la société (si toutes les femmes pensaient comme toi, il n'y aurait plus de société), Lilith est vue par le Zohar comme celle qui précipitera, au temps de l'Apocalypse, la chute du monde<sup>518</sup>. De même, c'est dans un poème apocalyptique d'Isaïe qu'on retrouve la seule mention de Lilith, dans la Torah et la Bible. Quant à la Lilith de la légende juive, elle devient infanticide en acceptant de laisser mourir ses enfants, en châtiment de sa désobéissance. Puis, devenant le démon Lilith (que les juifs ont ramené avec eux au retour de l'exil) elle tuera de plus en plus d'enfants, devenant leur ennemie mortelle.

### 3. Autres éléments critiques

#### 3.1 Les rôles dits féminins

Mona Chollet constate que même aujourd'hui, l'indépendance complète d'une femme demeure suspecte. Qu'un lien avec un homme et des enfants rassure toujours et que l'identité féminine doit en passer par là, sinon, cela suscite l'incompréhension, voire la suspicion<sup>519</sup>.

la procréation est en [*sic*] au cœur de la division sexuée du travail et assigne aux femmes la sphère reproductive et assigne aux hommes la sphère productive. De plus, cette division sexuelle du travail renforce le système de genre, lequel se définit par trois caractéristiques essentielles : un processus de différenciation des sexes, un processus de hiérarchisation des sexes (les valeurs associées au

<sup>515</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 106.

<sup>516</sup> Affirmation que l'on retrouve également chez Édith Vallée, *Pas d'enfant dit-elle*, p. 17.

<sup>517</sup> Michèle BITTON, *Le mythe juif de Lilith [...]*, p. 113.

<sup>518</sup> Le Zohar T. V, p. 52, cité par Alice M. KILLEN, *op. cit.*, p. 299.

<sup>519</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 35.

masculin étant plus valorisées par rapport aux valeurs associées au féminin), et une hétéronormativité [...] qui va de pair avec l'idéologie de la complémentarité entre les sexes<sup>520</sup>.

D'où cette question qui non sans violence se pose désormais aux femmes : à quoi bon se libérer de l'homme si l'on consent à demeurer esclave de l'enfant [...] ? L'heure n'est-elle pas venue d'une seconde, d'une définitive, émancipation de la femme ? N'est-il pas temps d'abandonner aux mammifères moins qu'humains les prétendues « joies du maternage », mythe patriarcal s'il en est ?<sup>521</sup>

Pourtant, il n'est pas entendu que les femmes qui sont mères soient plus soumises ou moins émancipées que celles qui ne le sont pas<sup>522</sup>.

L'acte de rébellion de Lilith consiste à refuser de se plier aux traditions, aux coutumes ; puisque tous deux, elle et Adam, proviennent de la même terre, l'inégalité est pour elle une injustice, ce qu'elle refuse ; à une création égalitaire doit succéder un traitement égalitaire. Dans le contexte patriarcal de la société moyenâgeuse, seule une femme anormale oserait faire une chose pareille.. Serait-il juste de dire que ces mêmes actes, le fait de se rebeller contre les inégalités, d'exiger un traitement égal à ceux concédés aux hommes, etc., sont toujours mal vus ? Certes, notre société n'a plus rien de moyenâgeux ; elle est en revanche toujours patriarcale. De plus, ce sont les hommes qui écrivent l'Histoire. L'acte de rébellion qui consiste à ne pas vouloir et ne pas avoir d'enfant, ici aussi, conduit à l'anormalité de celle qui fait ce choix atypique, puisque la reproduction est envisagée non pas comme une option parmi d'autres, que la femme serait libre de choisir, ou pas ; mais comme une obligation sociale<sup>523</sup> ou plus simplement « c'est son travail ». Aussi, un collègue du Dr. Martin Winckler, a qualifié le désir d'enfant de *désir enfoui, refoulé et nécessairement présent* en chaque femme, qu'elle en soit consciente ou pas. Selon ce médecin, ce serait une violence faite à ces femmes que de leur prescrire les

<sup>520</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 15-16.

<sup>521</sup> Théophile DE GIRAUD, *Manifeste antinataliste / L'art de guillotiner les procréateurs*, Nancy, Le-Mort-Qui-Trompe, 2006, p. 160.

<sup>522</sup> ANONYME, *op. cit.*, p. 101.

<sup>523</sup> Marlène CARMEL, *op. cit.*, p. 70.

contraceptifs les plus efficaces puisqu'elles ne pourraient plus donner libre court à « leur pulsion refoulée ! »<sup>524</sup> Concernant cette fibre maternelle, on l'a longtemps confondue avec l'utérus, lui attribuant des spécificités distinctes, comme de posséder la femme par sa furieuse recherche de relations sexuelles et de futurs enfantements, menaçant en cela les hommes, victimes de ces incessantes effusions. Puis cet utérus, rugissant de désirs inassouvis, a été remplacé par l'horloge biologique, autre construction sociale puisque toujours pas biologiquement localisée. Cependant, l'utérus n'a pas disparu : pour toutes les femmes sans enfant, il fait maintenant office de cavité imaginaire, inexplorée et lugubre<sup>525</sup>. Rachel Frouard-Guy évoque une Lilith volontaire, qui « affirme, argumente, décide, tranche. On est loin d'un féminin écervelé, d'une psyché réduite à un utérus à l'humeur changeante. »<sup>526</sup>

Selon Charlotte Debest, la sexualité féminine doit, dans l'idéal patriarcal, demeurer encadrée et est encore souvent vue comme illégitime hors du cadre conjugal. Un cliché veut que la sexualité des femmes, ces petites choses fragiles, s'accompagne forcément d'un affect, au contraire des hommes, qui eux, pourraient avoir toutes les relations sexuelles qu'ils veulent, sans s'attacher à aucune femme. Cette sexualité féminine, « non conjugale, non reproductive, [est] potentiellement dangereuse » : sortant des contraintes qu'imposent les normes essentialistes de genre, c'est-à-dire hétérosexuelle et reproductrice, les femmes se permettent d'agir, si on veut, comme des hommes. Mais cette façon de le dire est tributaire des normes essentialistes que nous cherchons à mettre en évidence et à dépasser.

De même, Mona Chollet raconte, à la suite de la journaliste Susan Faludi, les menaces à peine voilées qu'un certain type de journalisme des années 1980 aux États-Unis, qu'elle qualifie de « thèse martelée et déclinée<sup>527</sup> » faisant croire que d'abord, l'égalité était acquise et qu'ensuite, les femmes étaient dorénavant non seulement seules, mais aussi tristes et misérables. Ceci implique que, selon la pensée dominante, *toutes* les femmes

<sup>524</sup> Martin WINCKLER, *Les brutes en blanc : la maltraitance médicale en France*, Paris, Flammarion, 2016, cité par Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 106-107.

<sup>525</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 104-105.

<sup>526</sup> Rachel FROUARD-GUY, *op. cit.*, p. 29.

<sup>527</sup> Mona CHOLLET, *op. cit.*, p. 59.

veulent être en couple, alors que ce n'est pas le cas. Cela rappelle les tentatives de persuasion de la part des proches des femmes volontairement sans enfant, utilisant la peur d'éventuels regrets, de vieillir seule, etc. La sociologue Érika Flahault évoque des titres d'articles<sup>528</sup>, publiés entre 1979 et 1987, tentant de jouer sur cette même fibre, supposée maternelle, supposée nous faire vouloir former un couple à tout prix : « Quand on appelle liberté la solitude », « Femmes libres mais seules », « "Quand je rentre, personne ne m'attend" », etc. L'auteure<sup>529</sup> rapporte également le questionnement d'un médecin français qui se demandait, en 1967, « si la psychologie féminine s'accommode aussi bien qu'on pense de la liberté et de la non-domination de l'homme. »<sup>530</sup>

L'affirmation d'Isabelle Tilmant, soulignant la fécondité psychique ou artistique de toute femme, pour pallier ce creux et/ou ce vide, fait partie des nombreux témoignages qui démontrent à quel point le déterminisme biologique est inconsciemment intégré dans le discours social, même féminin, même pour celles qui désirent elles-mêmes rester sans enfant et qui devraient refuser de tels raisonnements. Mais est-ce seulement conscient ? Ce « vide » est-il également un construit social ? De telles déclarations, sous-entendant qu'en chaque femme se trouve un vide, sont extrêmement sexistes ; personne n'aurait l'idée d'annoncer à un homme sans enfant qu'en lui se trouve un vide qui attend d'être rempli.

Élisabeth Badinter, en parlant de femmes instruites, qui font carrière et sont financièrement indépendantes, croit que « la maternité n'est plus une évidence naturelle mais une question. Même si le refus d'enfant est le fait d'une minorité, la vraie révolution est là, qui appelle une redéfinition de l'identité féminine. »<sup>531</sup>

---

<sup>528</sup> Cités par Érika FLAHAULT, « La triste image de la femme seule », dans Christine BARD, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 394.

<sup>529</sup> Érika FLAHAULT, *Une vie à soi: nouvelles formes de solitude au féminin*, coll. « Le sens social », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, consulté le 6 juin 2020, <https://books.google.ca/books?id=wngsAQAAIAAJ>.

<sup>530</sup> André SOUBIRAN, *Lettre ouverte à une femme d'aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 1967, consulté le 8 août 2020, <https://books.google.ca/books?id=ovsPAQAAIAAJ&dq=editions:0-sh9H0xdMYC&hl=fr>, p. 141.

<sup>531</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, p. 196.



Nous pourrions dire qu'une femme exigeante et indépendante, qui refuse de se plier aux normes établies, en faisant le choix de ne pas avoir d'enfant par exemple, risque l'exclusion, socialement parlant, telle Lilith, exilée vers le repaire des démons. Pour acheter la paix, vaut-il mieux, comme Ève, se soumettre, devenir mère et épouse, et surtout, ne jamais s'en plaindre parce que c'est cela, au fond, qui doit les femmes rendre les parfaitement heureuses ? Pour l'une des enquêtées de Charlotte Debest, ce sont deux mythes qui se conjuguent : celui de l'amour et celui de la féminité<sup>532</sup>.

### 3.2 La question de l'instinct maternel

Pourtant, vu l'importance, quoique toujours minoritaire, du phénomène du non-désir d'enfant, et par importance nous entendons le fait qu'il soit de plus en plus assumé et proclamé, plus ou moins haut et fort par ailleurs, Élisabeth Badinter estime qu'il serait nécessaire de redéfinir le modèle traditionnel féminin, puisque pour un grand nombre de femmes, l'aboutissement de l'être féminin n'est plus la maternité. L'essence maternelle et naturelle de la femme est rejetée, certaines se disent même plus féminines que les femmes qui sont mères : le fait d'être mères déféminiserait et déssexualiserait la femme, un peu comme si, en ayant un ou des enfant.s, la femme sacrifiait sa féminité pour n'être plus que cela, une mère<sup>533</sup>. Concernant Lilith, Vanessa Rousseau indique qu'elle décide, pour elle-même, des règles de l'engendrement<sup>534</sup> ; qu'elle « refuse la maternité comme destin biologique<sup>535</sup> ».

On a déjà mentionné un vide quelconque ou un instinct, une sorte de feu, pour ainsi dire, qui couvrirait et n'attendrait qu'une étincelle pour s'allumer. Il est maintenant temps de développer sur cet instinct maternel qui, normalement paraît-il, devrait être présent, fût-il bien caché. Pourtant, pour certaines, « le désir d'enfant leur est totalement étranger et la notion même d'instinct maternel n'a aucun sens. Pour autant, il serait aberrant de les exclure de la gente féminine ou de s'en tenir au diagnostic pathologique comme on le

<sup>532</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 107.

<sup>533</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, p. 227-228.

<sup>534</sup> Pas l'équivalent du contrôle des naissances de notre époque mais un certain contrôle tout de même.

<sup>535</sup> Vanessa ROUSSEAU, « Ève et Lilith [...] », p. 113.

faisait encore hier. »<sup>536</sup> Qu'on le nomme « instinct maternel » ou l'« amour maternel », tel qu'É. Badinter le désigne, il n'a pas toujours été présent chez les femmes, question d'époque et/ou de mode. D'après son livre *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, il semble qu'au XVI<sup>e</sup><sup>me</sup>, cet amour maternel, que l'on considère aujourd'hui instinctif, était à peine présent, voire absent. « [E]n France, les aristocrates furent les premières à pratiquer l'art de vivre sans enfant. »<sup>537</sup> Puis le phénomène se généralisa du XVII<sup>e</sup><sup>me</sup> au XX<sup>e</sup><sup>me</sup> siècle. Pour un artisan, par exemple, il revenait moins cher de payer une nourrice pour que sa femme puisse travailler avec lui que de payer un autre artisan, même non qualifié. De cette façon, les nouveau-nés de la ville étaient envoyés chez des nourrices plus ou moins loin dans la campagne et peu importait la saison, la durée du voyage et le nombre de jours s'étant écoulés depuis leur naissance. Ces nourrices n'étant pas choisies, à part bien sûr par la noblesse, avec grands soins comme aujourd'hui ; beaucoup de parents ne revoyaient jamais leurs enfants, beaucoup mourraient, certains en chemin, d'autres chez la nourrice, par négligence ou maltraitance. Souvent les parents, ne s'enquérant pas de leur enfant, n'étaient au courant de leur mort que des mois ou des années plus tard, ou encore, ils pouvaient les retrouver estropiés. Il semble que cette pratique ait été généralisée, quoique non exclusive : même les nourrices abandonnaient leur propre nouveau-né pour en nourrir un venant de la ville, pour un montant à peine supérieur à celui qu'elles devaient elles-mêmes payer. Seules les femmes les plus pauvres ne pouvaient se le permettre<sup>538</sup>. Les meilleures nourrices étaient prises à demeure, chez des nantis : s'étant attachées aux enfants dont elles avaient pris soin, pendant des années, elles préféraient rester près d'eux, ne pas rentrer chez elles. Bien entendu, c'est compréhensible, puisqu'elles avaient dans cette maison une vie beaucoup moins dure que celle qu'elles auraient eu dans leur propre demeure. Cependant, la nature aimante de ces nourrices était bien sélective. En effet, elles avaient laissé leurs propres enfants chez elles, parfois trop tôt pour garantir leur survie. L'auteure signale avoir trouvé, dans la documentation historique, des recommandations de détachement ou à tout le moins, de froideur face à ce nouveau-né qui n'avait, après tout, que peu de chances de survie au-delà d'un an. Mais É. Badinter croit pour sa part que « ce n'est pas

<sup>536</sup> Élisabeth BADINTER, *Le conflit : la femme et la mère*, p. 228.

<sup>537</sup> *Ibid.*, *L'amour en plus* : [...], p. 91.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 55-65.

parce que les enfants mourraient comme des mouches que les mères ne s'intéressaient pas à eux. Mais c'est en grande partie parce qu'elles ne s'intéressaient pas à eux qu'ils mourraient en si grand nombre. »<sup>539</sup> Ce n'était rien de moins que de s'en remettre à la sélection naturelle. L'auteure évoque que ce pouvait être « une sorte de substitut inconscient à notre avortement. »<sup>540</sup> Bien qu'Élisabeth Badinter se soit concentrée essentiellement sur l'histoire française, le témoignage du fondateur d'un dispensaire anglais pour enfants abandonnés est rapporté, celui-ci constatant, avec dévastation, que des mères laissaient leurs enfants mourants dans des cours d'eau ou sur des tas d'ordures à Londres, repartant en les laissant pourrir à ces endroits<sup>541</sup>. Il est mentionné que, si certains pouvaient se prévaloir d'une réelle ignorance, d'autres, en revanche, leurs enfants ayant tous successivement péri en nourrice et persistant à y envoyer les suivants, n'avaient pas cette excuse. L'auteure désigne ces cas-là par le terme « infanticide<sup>542</sup> ». Elle précise également que la morale, religieuse ou sociale, n'y trouvait là rien de condamnable. Ce point lui semble important afin de comprendre que, quand la mère ne subit nulle pression d'aucune sorte, c'est sa nature profonde qui prend le dessus ; que celle-ci est égoïste, et non, comme on le croit aujourd'hui, instinctivement et naturellement aimante et tout entière dévouée au fruit de ses entrailles. Pareillement, il est signalé que plusieurs auteurs de cette époque ont ressenti le besoin de rappeler, dans leurs œuvres, ce qu'était, ou ce que devrait être, la nature de la femme, de la mère. Par conséquent, si la « nature » devait être à ce point et si souvent rappelée, c'est qu'elle était bien peu naturelle, finalement<sup>543</sup>. Autre fait singulier<sup>544</sup>, quand les mères ont commencé à allaiter leurs enfants, ce rapprochement avec la mère n'était que provisoire et cessait en même temps que les besoins de l'enfant.

Nous savons désormais que le rôle que les mères doivent jouer et leurs responsabilités ne sont pas inné.e.s, puisqu'à cette époque<sup>545</sup> il a fallu les leur enseigner<sup>546</sup>. Cependant, une

---

<sup>539</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>542</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>543</sup> *Ibid.*, p. 265-266.

<sup>544</sup> Cette idée vient du poète et dramaturge français Rousseau.

<sup>545</sup> Nous n'affirmons pas que c'était le cas à toutes les époques et dans toutes les cultures. Nous nous basons sur ce que Badinter elle-même a déduit de la documentation qu'elle avait en sa possession.

fois ce comportement acquis, le piège se referma. C'est-à-dire qu'à partir du moment où l'on eut appris aux femmes à se comporter en bonnes mères, leur liberté qui avait été la leur aux siècles précédents, n'eut plus lieu d'être. Elles ne purent plus échapper à cette morale, cette culpabilité les condamnant moralement et socialement. Travailler ? Plus possible. Celles qui n'ont pas d'enfant ? Qu'elles font pitié ! Celles qui n'en veulent pas ? Qu'elles sont méprisables<sup>547</sup> ! É. Badinter mentionne les écrits de quelques auteurs, tels Honoré de Balzac, qui fait dire à une de ses héroïnes qu'une femme sans enfant est une monstruosité<sup>548</sup> ; Colette Yver qui démontre à travers deux personnages féminins antagonistes, l'ambitieuse et orgueilleuse, qui veut s'éduquer mais à qui manque l'essentiel, le cœur et l'amour, et la vraie femme qui prend soin de tout et de tout le monde<sup>549</sup> ; Ida Sée qui a pour les intellectuelles un mépris virulent, les rendant coupables des désordres de la société, de l'éclatement des familles, etc.<sup>550</sup>

On a évoqué ces femmes qui, plus jeunes, ont pensé vouloir des enfants, cela allait tellement de soi qu'elles n'avaient jamais pensé se questionner à ce propos. Certaines se sont d'ailleurs dit chanceuses de ne pas s'être retrouvées enceintes<sup>551</sup>. D'autres, manque de bol, sont bien tombées enceintes. Sans vraiment savoir, sans trop se poser de questions, après tout, c'était tout naturel... Finalement, non, ça ne l'est pas. Des femmes, interrogées par Orna Donath<sup>552</sup> sur le regret d'être devenue mère, ont avoué qu'elles n'avaient pas du tout anticipé qu'elles n'aimeraient pas ou même carrément détesteraient être mères ; simplement, ça leur est tombé dessus. C'était une erreur. Un cauchemar, même, pour certaines. Mais... trop tard, n'est-ce pas ? Certaines de ces femmes, regrettant d'avoir eu des enfants, mais qui ne voudraient pas les voir disparaître et les aiment de tout leur cœur, ça existe. Mais, ces femmes sont celles à qui la chance a souri,

---

<sup>546</sup> Élisabeth BADINTER, *L'amour en plus : [...]*, p. 230.

<sup>547</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>548</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>549</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 278-279.

<sup>551</sup> Charlotte DEBEST, *Le choix d'une vie sans enfant*, p. 75 et 80.

<sup>552</sup> Orna DONATH, *Regretting motherhood : a study*, traduit par Academic Language Experts, Berkeley, California, North Atlantic Books, 2017 [2016] ; « Regretting Motherhood: A Sociopolitical Analysis », *Signs Journal of Women in Culture and Society*, vol. 40, n° 2, décembre 2015, consulté le 16 juin 2018, <http://doi.org/10.1086/678145>, p. 343-367 ; « Choosing motherhood? Agency and regret within reproduction and mothering retrospective accounts », *Women's Studies International Forum*, vol. 53, novembre 2015, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.1016/j.wsif.2014.10.023>, p. 200-209.

celles en qui l'amour a surgi. D'autres, à qui cela n'arrive pas, peuvent faire des ravages : négligence, abandon, infanticides... On peut légitimement se poser la question : si le désir d'enfant est un construit social, qu'est-ce qui pousse certaines femmes à mettre au monde un ou des enfant.s, alors qu'elles ne le devraient pas (peu importe la raison) ? La discussion est ouverte.

Après avoir fait dialoguer les quatre RS dégagées par les deux corpus, nous les avons, dans ce dernier chapitre, passées en revue et constaté qu'elles avaient bel et bien le potentiel de critiquer l'essentialisme, certaines davantage que d'autres. Nous avons également établi que d'autres aspects des femmes qui ne souhaitent pas devenir mère avaient ce même potentiel. En effet, ne pas vouloir d'enfant questionne les notions de féminité et d'instinct maternel.

## CONCLUSION

Dans ce travail, notre postulat était que les représentations sociales des femmes qui ont fait le choix positif de ne pas avoir d'enfant trouvaient un écho dans celles du personnage de Lilith, tant celle de la légende juive que ses antiques ancêtres mésopotamien.ne.s. Et en effet, nous croyons que le 3<sup>ème</sup> chapitre a montré la richesse du dialogue entre les deux corpus de RS.

Nous avons commencé par faire une biographie de Lilith, de ses ancêtres akkadiens jusqu'à la Lilith de la légende juive. Nous avons mis en évidence ses caractéristiques principales : rebelle et refusant de se soumettre à l'homme et à Dieu ; démons succube ou incubes (si l'on accepte ou pas de prendre en compte les erreurs, étymologique et sémantique concernant cette question) mais dans tous les cas, une séductrice ; la femme infanticide qui laisse mourir ses enfants pour acheter sa liberté puis tuant les enfants à naître ou les nouveau-nés. Nous avons fait de même avec les femmes volontairement sans enfant. Nous avons mis en lumière la pression qu'elles subissent de par leur refus de se conformer aux normes établies ; que cela en fait des femmes rebelles, parfois malgré elles (elles ne cherchent pas la confrontation, en fait, elles la fuient plutôt) ; qu'elles se sentent, commentaires à l'appui, comme des femmes incomplètes et non de vraies femmes, ce qu'on leur dit d'ailleurs ; nous avons rencontré l'épithète *salope* au cours de nos lectures (comme si, uniquement parce qu'elles sont sans enfant, elles ramenaient chaque soir un nouvel homme à la maison) ; et bien sûr, l'indicible : la femme infanticide.

Ces deux premiers chapitres ont contribué à préparer le terrain pour classer les représentations sociales en quatre catégories dans le 3<sup>ème</sup> chapitre. Nous avons donc confronté les données des deux premiers chapitres en prenant appui sur le concept de représentation sociale<sup>553</sup> et quelques notions de comparatisme, sans que cela ne nous restreigne en quoi que soit. Quant au 4<sup>ème</sup> chapitre, nous l'avons construit avec les mêmes

---

<sup>553</sup> Denise JODELET, *op. cit.*

données (les RS de *la rebelle*, de *l'anormale*, de *la séductrice* et de *la femme infanticide*), mais en les interprétant différemment. À la lumière de l'essentialisme et du constructivisme social, nous avons constaté à quel point il peut être difficile de renverser le système patriarcal et millénaire. C'est pour cette raison que le personnage de la Lilith juive, en tant que première femme et au contraire d'Ève, rebelle et insoumise est si attrayant pour les féministes d'aujourd'hui. Nous croyons que les femmes cherchent des modèles, des précurseuses, qu'elles pourraient prendre en exemple. Non pas qu'elles soient inexistantes. Mais si on cherche des modèles de plus de 2500 ou 3000 ans, il faut faire l'effort de les chercher et de les comprendre, de relire leur histoire et d'actualiser celle-ci.

Il demeure bien entendu des questions, qu'éventuellement un.e théologien.ne pourrait développer : par exemple, si création égalitaire il y eut, Dieu avait-il prévu ce revirement, cette rébellion de Lilith ? Connaissait-elle son nom magique à dessein, parce que cette péripécie était prévue ? Dieu aurait-il, dans ce cas, créé la capacité de rébellion ? Aussi, l'épisode de la prononciation du tétragramme serait intéressant à développer (*midrash*).

Avec ce mémoire, nous voudrions tenter de faire évoluer les mentalités. D'abord, pour que les jeunes filles sachent qu'il n'est pas obligatoire de passer par la case *maman*, qu'il est possible de se questionner à ce sujet. Ensuite, afin que les femmes qui n'ont pas envie d'enfanter, de donner la vie, de mater, cessent d'être stigmatisées socialement, qu'elles sentent qu'elles ont le droit de ne pas vouloir être mères, que le fait de ne pas faire comme les autres ne soit pas vu comme une mauvaise chose en soi, qu'elles ne sont pas d'odieuses personnes pour autant, ni des femmes anormales. Cependant, pour que cela puisse advenir, la société doit encore évoluer afin que sur les épaules des jeunes femmes ne pèse plus cette pression, inouïe et inutile, que nous avons exposée et détaillée. Ceci afin que soit levé le tabou du rejet de la procréation et que les nouvelles générations sachent qu'elles ont le droit, légal et surtout social, de ne pas vouloir d'enfant. Il faut que toutes les femmes sachent qu'elles ont le choix d'enfanter ou pas, que ni l'un ni l'autre choix n'est pire ou meilleur que l'autre, mais que dans tous les cas, celui-ci leur appartient. C'est extrêmement personnel et infiniment important.

## BIBLIOGRAPHIES THÉMATIQUES

### 1. Lilith

- BATSCH, Christophe. « Les deux récits de création de la femme dans la Genèse », *Revue internationale d'études orientales et méditerranéennes*, vol. 5, 2012, p. 181-188.
- BICKART, Noah Benjamin. « “Overturning the « Table »”: The Hidden Meaning of a Talmudic Metaphor for Coitus », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 25, n° 3, 2016, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.7560/JHS25305>, p. 489-507.
- BITTON, Michèle. *Le mythe juif de Lilith : de la féminité démoniaque au féminisme*, Thèse de doctorat (Ph. D.), Sociologie, Université de Provence, 1988, 398 pages.
- . « Lilith et Adam. Une légende sans dessus dessous », *Pardès*, vol. 43, n° 2, 2007, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/parde.043.0037>, p. 37-51.
- . « Lilith ou la Première Ève : un mythe juif tardif / Lilith the First Eve. A Late Jewish Myth », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 1, 1990, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3406/assr.1990.1347>, p. 113-136.
- BITTON, Michèle et HALPERN, Catherine. *Lilith, l'épouse de Satan*, coll. « Dieux, mythes & héros », Paris, Larousse, 2010, 191 pages.
- BLACK KOLTUV, Barbara. *The book of Lilith*, York Beach, Maine, Nicolas-Hays, Inc., 1989 [1986], 127 pages.
- BRIL, Jacques. *Lilith, ou La mère obscure*. coll. « Bibliothèque scientifique », Paris, Payot, 1981, 217 pages.
- CALMET, Augustin. « Lilith », dans *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*, Tome 1, coll. « Oxford University », Paris, Emery, Saugrain et Pierre Martin, 1722, 869 pages.
- CAUVIN, Jacques. « La question du « matriarcat préhistorique » et le rôle de la femme dans la préhistoire », dans VÉRILHAC, Anne-Marie, *La femme dans le monde méditerranéen, I Antiquité*, coll. « Travaux de la Maison de l'Orient », n° 10, Lyon, MOM Éditions, 1985, consulté le 16 septembre 2018, [https://www.persee.fr/doc/mom\\_0766-0510\\_1985\\_sem\\_10\\_1\\_2026](https://www.persee.fr/doc/mom_0766-0510_1985_sem_10_1_2026), p. 7-18.
- DAME, Enid, RIVLIN, Lily et WENKART, Henny (dir.). *Which Lilith? : Feminist Writers Re-create the World's First Woman*, Jason Aronson Inc., New Jersey, 1998, New Jersey, Jason Aronson Inc., 1998, 415 pages.
- DEL REGNO, Stéphanie. *Lilith, l'Ève maudite*, coll. « Personnages & créatures légendaires », Toulouse, La Vallée Heureuse, 2013, 124 pages.
- D'HIPPONE, Augustin. *Contre les adversaires de la Loi et des Prophètes*, Édition Louis Vivès, Paris, 1878, [s. p.].
- DOUTTÉ, Edmond. *Magie et religion en Afrique du nord*. Alger, Typographie Adolphe Jourdan, 1909, consulté le 16 juin 2020, <https://books.google.ca/books?id=pN2xDwAAQBAJ&printsec=frontcover&dq=Magie+et+religion+dans+l%27Afrique+du+Nord+/+par+Edmond+Doutt%C3%A9&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwifjc>



- Px2e\_pAhXETN8KHY2hDWwQ6AEIKDAA#v=onepage&q=jeunes%20enfants &f=false, 617 pages.
- DUPONT-SOMMER, André. « L'inscription de l'amulette d'Arslan-Tash », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 120, 1939, consulté le 24 novembre 2020, <http://www.jstor.org/stable/23665393>, p. 133-159.
- EISENBERG, Josy et Armand ABÉCASSIS. *À Bible ouverte : la Genèse ou le livre de l'homme*, coll. « Spiritualités vivantes », Paris, Albin Michel, 2004, 914 pages.
- EISENSTEIN, Julius (Judah David). *Ozar Midrashim*, New York, Bibliotheca Midrashica, 1928 [1915], 276 pages.
- FOSSEY, Charles. *La magie assyrienne : étude suivie de textes magiques*, coll. « Bibliothèque de l'École des hautes études », Paris, E. Leroux, 1902, 474 pages.
- FROUARD-GUY, Rachel. « La Lilith juive », *Le Coq-héron*, Éditions ERES, vol. 228, n° 1, 2017, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/cohe.228.0023>, p. 23-31.
- GINZBERG, Louis. *Les légendes des Juifs*, vol. 1, traduit par G. Sed-Rajna, coll. « Patrimoines judaïsme », Paris, Éditions du Cerf, 1997, 332 pages.
- . *Legends of the Jews*, traduit de l'allemand par H. Szold, Philadelphia, Jewish Publication society of America, 1909, Tome 1, 424 pages.
- GRAVES, Robert, et Raphael PATAI. *Les mythes hébreux*, traduit par J.-P. Landais. coll. « Histoire », Paris, Fayard, 1987, 294 pages.
- . « Some Hebrew Myths and Legends », *Encounter*, vol. 20, n° 1, 1963, consulté le 26 juin 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=1963102258&lang=fr&site=eds-live>, p. 3-18.
- . « Some Hebrews myths and legends II », *Encounter*, vol. 20, n° 2, 1963, consulté le 26 juin 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=mzh&AN=1963102258&lang=fr&site=eds-live>, p. 12-18.
- KILLEN, Alice M. « La légende de Lilith. Et quelques interprétations modernes de cette figure légendaire », *Revue de littérature comparée*, vol. 12, janvier 1932, consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2017, <http://ezhttps://search-proquest-com.ezproxy.usherbrooke.ca/docview/1293277431?accountid=13835>, p. 277-311.
- KRAELING, Emil G. « A Unique Babylonian Relief ». *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 67, 1932, consulté le 16 mars 2017, <https://doi.org/10.2307/3218905>, p. 16-18.
- La Bible. Traduction œcuménique*. Bibli'O-Société biblique française et Éditions du Cerf. Villiers-le-Bel et Paris, 2010 [1975], 2094 pages.
- LACKENBACHER, Sylvie. « Note sur l'ardat-lilî », *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. 65, n° 2, 1971, p. 119-154.
- LANGDON, Stephen Herbert. *Babylonian liturgies : Sumerian texts from the early period and from the library of Ashurbanipal*, P. Geuthner. Paris, 1913, 309 pages.
- LEIBOVICI, Marcel. « Génies et démons en Babylonie », dans *Génies, anges et démons : Égypte - Babylone - Israël - Islam - peuple altaïques - Inde - Birmanie - Asie du Sud-Est - Tibet - Chine*, coll. « Sources orientales vol. 8 », Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 87-112.
- Le Talmud de Jérusalem*, traduit en français par M. Schwab, Paris, Maisonneuve et Larose, 1960, 6 volumes.
- LÉVI, Israël. « Lilit et Lilin ». *Revue des études juives*, n° 68, 1914, p. 15-21.

- Lilith: A Feminist History Journal*, consulté le 17 octobre 2018, [link.galegroup.com.ezproxy.usherbrooke.ca/apps/pub/1TKF/LitRC?u=crepuq\\_usherb&sid=LitRC](http://link.galegroup.com.ezproxy.usherbrooke.ca/apps/pub/1TKF/LitRC?u=crepuq_usherb&sid=LitRC)
- LIEUTENANT-DUVAL, Verushka. *L'equus eroticus ou l'image de la femme qui chevauche l'homme dans la gravure européenne au XVIe siècle : érotisme ou propagande antiféministe ?* Mémoire de maîtrise (MA), Histoire de l'art, Université de Montréal, 2008, 279 pages.
- MADONDO, Hyacinth. « “Pourquoi dois-je me coucher sous toi ? [...] moi aussi j'ai été faite avec de la poussière, et je suis donc ton égale”. Lilith, première Ève et sage-femme », dans CAIOZZO, Anna et al., (dir.), *Femmes médiatrices et ambivalentes*, coll. « Recherches », Paris, Armand Colin, 2012, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/arco.caioz.2012.01.0099>, p. 99-106.
- MARUANI, Bernard et COHEN-ARAZI, Albert. *Midrash rabbah*, traduit de l'hébreu par B. Maruani et A. Cohen-Arazi, Lagrasse, Verdier, 1987, 654 pages.
- MOREL, Danielle. *Ève et Lilith l'autre et la semblable, essai sur l'ordre de la création*. Mémoire de maîtrise (MA), Théologie, Institut protestant de théologie, Montpellier, 1980, 136 pages.
- MOREL-VERGNIOLE, Danielle. « Adam, Ève... et Lilith? », *Foi et Vie*, coll. « Cahier biblique », vol. 39, 2000, p. 39-51.
- NAHON, Gérard. « TALMUD DE BABYLONE », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 21 septembre 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/talmud-de-babylone/>.
- PATAI, Raphael. *Gates to the Old City : A Book of Jewish Legends*, Detroit, Wayne State University Press, 1981, 807 pages.
- . « Lilith ». *The Journal of American Folklore*, vol. 77, n° 306, 1964, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.2307/537379>, p. 295-314.
- . « Problems and Tasks of Jewish Folklore and Ethnology », *The Journal of American Folklore*, vol. 59, n° 231, 1946, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.2307/536556>, p. 25-39.
- . *The Hebrew Goddess*. coll. « Jewish Folklore and Anthropology », Detroit, Wayne State University Press, 1990 [1967], 369 pages.
- PLASKOW, Judith. « The Coming of Lilith: A Response ». *Journal of Feminist Studies in Religion*, vol. 23, n° 1, 2007, consulté le 16 octobre 2016, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=reh&AN=ATLA0001598325&lang=fr&site=eds-live>, p. 34-41.
- . *The Coming of Lilith. Essays on Feminism, Judaism, and Sexual Ethics, 1972-2003*, Donna BERGMAN (ed.), Boston, Massachusetts, Beacon Press, 2005, 244 pages.
- POUDERON, Bernard. « Tu ne tueras pas (l'enfant dans le ventre): recherches sur la condamnation de la contraception comme homicide dans les premiers siècles de l'Église », *Revue des sciences religieuses*, vol. 81, n° 2, avril 2007, consulté le 16 juillet 2019, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=reh&AN=ATLA0001659117&lang=fr&site=eds-live>, p. 229-248.
- ROBINS, Rossell Hope. *The encyclopedia of witchcraft and demonology*, London, Peter Nevill, 1960 [1959], 571 pages.

- ROUSSEAU, Vanessa. « Ève et Lilith. Deux genres féminins de l'engendrement », *Diogène*, vol. 208, n° 4, 2004, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/dio.208.0108>, p. 108-113.
- . « Lilith : une androgynie oubliée ». *Archives de sciences sociales des religions*, n° 123, 2003, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.4000/assr.1067>, p. 61-75.
- RUBIN, Gayle et BUTLER, Judith, *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 2002, 177 pages.
- SCHAEFFER, Jacqueline. « Ève ou Lilith ? Les transgressives », dans BOUSHIRA, Jacques *et al.*, *Transgression*, coll. « Monographies et débats de psychanalyse », Paris, Presses Universitaires de France, 2009, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/puf.boush.2009.01.0085>, p. 85-114.
- SCHOLEM, Gershom. « Lilith », dans SKOLNIK, Fred et BERENBAUM, Michael (ed.), *Encyclopaedia Judaica, Second Edition*, vol. 13, Detroit, Michigan, Macmillan Reference USA and Keter Publishing House, 2007 [1972], p. 17-20.
- SCHOLEM, Gershom Gerhard. *La mystique juive : les thèmes fondamentaux*. coll. « Patrimoines : Judaïsme », traduit de l'allemand par M. R. Hayoun, Paris, Éditions du Cerf, 1985, 284 pages.
- SED-RAJNA, Gabrielle. « SHEKINA, mystique juive », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 19 mai 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/shekina-mystique-juive/>.
- SED-RAJNA, Gabrielle et SECRET, François. « KABBALÉ », dans *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 19 mai 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/kabbale/>.
- SÉRANDOUR, Arnaud. « De l'apparition d'un monothéisme dans la religion d'Israël. (IIIe siècle av. J.-C. ou plus tard ?) », *Diogène*, vol. 205, n° 1, 2004, consulté le 16 juillet 2019, <https://doi.org/10.3917/dio.205.0036>, p. 36-51.
- SYKES, Egerton and KENDALL, Alan. *Who's Who in Non-Classical Mythology*, London ; New York, Routledge, 2002 [1993], 235 pages.
- TOBI, Tsivia. « Le tamis et la chouette comme forces magiques contradictoires dans le folklore tunisien juif et musulman », dans COHEN-TANNOUDJI, Denis, *Entre orient et occident : juifs et musulmans en Tunisie*, coll. « Bibliothèque des fondations », Paris, Éditions de l'Éclat, 2007, consulté le 16 octobre 2016, <https://www.cairn.info/entre-orient-et-occident--9782841621446-p-157.htm>, p. 157-169.
- TOUATI, Charles. « TALMUD », dans *Encyclopædia Universalis*, consulté le 29 juillet 2019, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/talmud/>.
- TROIANO, Mariano. *Une approche à l'image de Lilith : son parcours vers la singularité*, Mémoire de D.E.A., Université de Paris IV-Sorbonne, 2004, [s. p.].
- VAN CANGH, Jean-Marie. « Les origines d'Israël et de la foi monothéiste. Apports de l'archéologie et de la critique littéraire (Première partie) », *Revue Théologique de Louvain*, vol. 22, n° 3, 1991, consulté le 16 juin 2020, [https://www.persee.fr/doc/thlou\\_0080-2654\\_1991\\_num\\_22\\_3\\_2512](https://www.persee.fr/doc/thlou_0080-2654_1991_num_22_3_2512), p. 305-326.
- YASSIF, Eli. *Pseudo Ben-Sira : le texte, son caractère littéraire et son statut dans la littérature juive du Moyen Âge*, 2 vol. Thèse de doctorat (Ph. D), Université hébraïque de Jérusalem, 1977, cité par Michèle BITTON, « Lilith et Adam. Une

légende sans dessus dessous », *Pardès*, vol. 43, n° 2, 2007, consulté le 16 octobre 2016, <https://doi.org/10.3917/parde.043.0037>, p. 47.

ZAFRANI, Haïm. *Deux mille ans de vie juive au Maroc: histoire et culture, religion et magie*. Paris, Maisonneuve & Larose, 1998, consulté le 27 mai 2020, [https://books.google.ht/books?id=Z5EwplhUC\\_QC](https://books.google.ht/books?id=Z5EwplhUC_QC), 325 pages.

## 2. Versions de la Torah et de la Bible

*Association Épiscopale Liturgique pour les pays Francophones*, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.aelf.org/bible/Is/34>.

*Bibliothèque IntraText*, consulté le 16 septembre 2020, [http://www.intratext.com/IXT/FR/A0016/\\_PJT.HTM](http://www.intratext.com/IXT/FR/A0016/_PJT.HTM).

*Bibliquest*, consulté le 16 septembre 2020, [http://www.bibliquest.org/Bible/Bible/JNDhtm-at23-Esaie.htm#at23\\_34](http://www.bibliquest.org/Bible/Bible/JNDhtm-at23-Esaie.htm#at23_34).

*Catholique.org*, consulté le 16 septembre 2020, <http://bible.catholique.org/livre-d-isaie/4642-chapitre-34>

*Chabad.org*, consulté le 16 septembre 2020, [https://www.chabad.org/library/bible\\_cdo/aid/15965](https://www.chabad.org/library/bible_cdo/aid/15965).

*Internet Archive*, consulté le 16 septembre 2020, <https://archive.org/stream/lasainte-biblequi00sego#page/880/mode/1up/search/%C3%A9saie>.

*Judeopedia*, Prophètes-Isaïe-ch. 34-v. 14, consulté le 16 septembre 2020, <http://www.judeopedia.org/>.

*King James site officiel*, consulté le 16 septembre 2020, <http://www.kingjames-francaise.net/index.html?v=kjftext/ISA.html>.

*La Bible - Traduction Œcuménique*, coll. « Société biblique française », Paris, Les Éditions du cerf, 2010 [1975], 2094 pages.

*La Bible et Le Coran D'André Chouraqui En Ligne*, consulté le 16 septembre 2020, <http://nachouraqui.tripod.com/id80.htm>.

*Lire la Bible*, consulté le 16 septembre 2020, <https://lire.la-bible.net/79/lecture/chapitres/traductions/esaie/chapitre34/verset14/>.

*Scripture 4 all*, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.scripture4all.org/OnlineInterlinear/OTpdf/isa34.pdf>.

*Sefarim*, Prophètes-Isaïe-ch. 34-v. 14, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.sefarim.fr/>.

*Tanakhml*, consulté le 16 septembre 2020, <https://www.tanakhml.org/d21.php2xml?sfr=12&prq=34&psq=14&lvl=99&pnt=tru&acc=tru&dia=tru&enc=heb&xml=fls>.

### 3. Femmes volontairement sans enfant

- ANONYME. *Réflexions autour d'un tabou : l'infanticide. Ouvrage collectif*, coll. « Sorcières », Paris, Cambourakis, 2015 [2009], 127 pages.
- « Avortement au Canada. L'Encyclopédie Canadienne », consulté le 21 mai 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/avortement>.
- « Avortement : le danger du recul américain », *Le Monde.fr*, consulté le 21 mai 2019, [https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/21/avortement-le-danger-du-recul-americain\\_5464908\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/21/avortement-le-danger-du-recul-americain_5464908_3232.html).
- Éducaloi. « Avortement : quels sont les délais ? », consulté le 29 août 2020, <https://educaloi.qc.ca/capsules/avortement-quels-sont-les-delaits/>.
- BADINTER, Elisabeth. *L'amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, 373 pages.
- . *Le conflit la femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010, 272 pages.
- . *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris, Odile Jacob, 1986. 361 pages.
- BAJOS, Nathalie et FERRAND, Michèle. « De l'interdiction au contrôle : les enjeux contemporains de la légalisation de l'avortement », *Revue française des affaires sociales*, n° 1, 2011, consulté le 5 août 2020, <https://doi.org/10.3917/rfas.111.0042>, p. 42-60.
- . « La contraception, levier réel ou symbolique de la domination masculine », *Sciences sociales et santé*, vol. 22, n° 3, 2004, consulté le 5 août 2020, <https://doi.org/10.3406/sosan.2004.1630>, p. 117-142.
- BARRETTE, Gaétan. « Projet de loi n° 20 : Loi édictant la Loi favorisant l'accès aux services de médecine de famille et de médecine spécialisée et modifiant diverses dispositions législatives en matière de procréation assistée », Gouvernement du Québec, Assemblée nationale du Québec, 2015, consulté le 2 juillet 2020, <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/projets-loi/projet-loi-20-41-1.html?appellant=MC>.
- BESSAÏH, Nesrine. « Le droit à l'avortement, une lutte exemplaire. Un entretien avec Louise Desmarais », *Revue À bâbord !*, dossier « L'avortement, un droit menacé », n° 25, 2008, consulté le 31 juillet 2020, <https://www.ababord.org/Le-droit-a-l-avortement-une-lutte>.
- BONNET, Catherine. « Adoption at Birth: Prevention Against Abandonment or Neonaticide », *Child Abuse & Neglect*, vol. 17, n° 4, juillet 1993, consulté le 15 août 2019, [https://doi.org/10.1016/0145-2134\(93\)90025-Z](https://doi.org/10.1016/0145-2134(93)90025-Z), p. 501-513.
- BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre*, traduit de l'anglais par C. Kraus, Paris, La Découverte, 2005, 284 pages.
- CARMEL, Marlène. *Ces femmes qui n'en veulent pas : enquête sur la non-maternité volontaire au Québec*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1990, 159 pages.
- CARROL, Laura. *Families of two*, [s. l.], Xlibris Corporation, 2000, 201 pages.
- CHOLLET, Mona. *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, coll. « Zones », Paris, Éditions La Découverte, 2018, 256 pages.
- Congrégation pour la doctrine de la foi. « Déclaration sur l'avortement provoqué », Vatican.va, 18 novembre 1974, consulté le 16 août 2020, <http://www.vatican.va/>

- roman\_curia/congregations/cfaith/documents/rc\_con\_cfaith\_doc\_19741118\_declaration-abortion\_fr.html.
- DE GIRAUD, Théophile. *Manifeste anti-nataliste / L'art de guillotiner les procréateurs*, Nancy, Le Mort-Qui-Trompe, 2006, 207 pages.
- DE PISAN, Christine. *Le livre de la cité des dames*, traduit par T. Moreau et É. Hicks, série « Moyen Âge », Stock, 1986, consulté le 16 juin 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=cat04883a&AN=sheer.a887394&lang=fr&site=eds-live>, [s. p.].
- DEBEST, Charlotte. *Le choix d'une vie sans enfant*, coll. « Le sens social », Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 202 pages.
- . « Quand les “sans-enfant volontaires” questionnent les rôles parentaux contemporains », *Annales de démographie historique*, vol. 125, n° 1, 2013, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.3917/adh.125.0119>, p. 119-39.
- . « Repenser l'égalité femmes-hommes au prisme du refus de maternité », *Politiques sociales et familiales*, n° 116, 2014, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.3406/caf.2014.2982>, p. 27-37.
- . « Le choix d'une vie sans enfant : des individus confrontés aux normes sociales et de genre », Thèse de doctorat (Ph. D.), Sociologie, Université de Paris VII-Diderot, 2012, 584 pages.
- . « Le choix d'une vie sans enfant à travers le prisme des normes parentales et conjugales : Étude de cas en France », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 25, n° 1, 2012, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.7202/1017382ar>, p. 28-43.
- DEBEST, Charlotte, MAZUY, Magali et L'équipe de l'enquête Fecond. « Rester sans enfant : un choix de vie à contre-courant », *Population & Sociétés*, vol. 2, n° 508, 2014, consulté le 16 juin 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=bth&AN=94767747&lang=fr&site=eds-live>, p. 1-4.
- DEL REGNO, Stéphanie. *Lilith, l'Ève maudite*, coll. « Personnages & créatures légendaires », Toulouse, La Vallée Heureuse, 2013, 124 pages.
- DEMEULENAERE, Pierre. « Norme sociale », dans *Encyclopedia Universalis*, consulté le 15 mai 2020, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/norme-sociale/>.
- DEVIIENNE, Émilie. *Être femme sans être mère : le choix de ne pas avoir d'enfant*, Paris, Robert Laffont, 2007, 189 pages.
- DONATH, Orna. « Choosing motherhood? Agency and Regret Within Reproduction and Mothering Retrospective Accounts », *Women's Studies International Forum*, vol. 53, novembre 2015, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.1016/j.wsif.2014.10.023>, p. 200-209.
- . « Regretting Motherhood: A Sociopolitical Analysis », *Signs Journal of Women in Culture and Society*, vol. 40, n° 2, décembre 2015, consulté le 16 juin 2018, <https://doi.org/10.1086/678145>, p. 343-367.
- . *Regretting Motherhood : A Study*, traduit par Academic Language Experts, Berkeley, California, North Atlantic Books, 2017, 272 pages.
- DONATI, Pascale. « Construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes », dans ROLLET, Catherine (dir.), « Dossier d'études. Allocations Familiales », rapport n° 11, Paris, 2000, 116 pages.
- . « La non-procréation : un écart à la norme à partir d'entretiens biographiques », *Informations sociales*, dossier « Désir d'enfant », n° 107, 2003, p. 44-51.

- . « L'absence d'enfants [un choix plus ou moins délibéré dans le parcours d'hommes et de femmes] », *Recherches et Prévisions*, dossier « Villes et logements », n° 62, 2000, consulté le 6 novembre 2018, <https://doi.org/10.3406/caf.2000.919>, p. 43-56.
- . *Ne pas avoir d'enfant : construction sociale des choix et des contraintes à travers les trajectoires d'hommes et de femmes*, dans ROLLET, Catherine (dir.), Paris, CNAF, 2000, 123 pages.
- « Familles, ménages et état matrimonial : faits saillants du Recensement de 2016 », *Statistique Canada*, 2 août 2017, consulté le 1<sup>er</sup> août 2018, <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/170802/dq170802a-fra.htm?indid=14425-2&indgeo=0>.
- FLAHAULT, Érika. *Une vie à soi: nouvelles formes de solitude au féminin*, coll. « Le sens social », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 200 pages..
- . « Femmes seules trajectoires et quotidiens étude sur la monorésidentialité féminine », Thèse doctorat (Ph. D.), Sociologie, Université de Nantes, 1996, consulté le 23 novembre 2020, <http://www.sudoc.fr/041601068>, 434 pages.
- . « La triste image de la femme seule », dans BARD, Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 391-400.
- GOTMAN, Anne. *Pas d'enfant : la volonté de ne pas engendrer*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017, 246 pages
- GUERNALEC-LEVY, Gaëlle. *Je ne suis pas enceinte : enquête sur le déni de grossesse*, coll. « Essais – documents », Paris, Stock, 2007, 263 pages.
- HÉRITIER, Françoise. « Françoise Héritier : L'Homme est "La seule espèce dont les mâles tuent les femelles" », *Sciences et Avenir*, n° 169, janvier-février 2012, consulté le 30 juillet 2018, [https://www.sciencesetavenir.fr/fondamental/francoise-heritier-l-homme-est-la-seule-espece-dont-les-males-tuent-les-femelles\\_7660](https://www.sciencesetavenir.fr/fondamental/francoise-heritier-l-homme-est-la-seule-espece-dont-les-males-tuent-les-femelles_7660).
- « Interruption volontaire de grossesse (IVG) | service-public.fr », consulté le 29 août 2020, <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F1551>.
- « IVG: Jean-Marie Le Pen appelle les femmes à « assumer leur fonction de reproduction » », BFMTV, 20 janvier 2014, consulté le 29 août 2020, <https://www.bfmtv.com/politique/ivg-jean-marie-pen-appelle-femmes-a-assumer-fonction-reproduction-691156.html>.
- JOUBERT, Lucie. *L'envers du landau : regard extérieur sur la maternité et ses débordements*, Montréal, Tryptique, 2010, 105 pages.
- KRONEBERG, Katie. « Am I The Only One Who Regrets Having Children ? », *Off Our Backs*, vol. 22, no 8, 1992, p. 17.
- LABRIE, Christine. *Être femme sans être mère: histoires de Québécoises sans enfant nées entre 1930 et 1950*. Mémoire de maîtrise (MA), Lettres et sciences humaines Université de Sherbrooke, 2015, consulté le 1<sup>er</sup> mai 2020, <http://hdl.handle.net/11143/7975>, 176 pages.
- MARINOPOULOS, Sophie. « Abandon et filiation : plaidoyer pour une clinique narrative en maternité. Grossesses secrètes, fœtus clandestins : des narrations singulières », dans GOLSE, Bernard et MISSIONIER, Sylvie (dir.), *Récit, attachement et psychanalyse*, coll. « La vie de l'enfant », Toulouse, ERES, 2008, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/eres.misso.2008.01.0145>, p. 145-151.



- . « De l'impensé à l'impensable en maternité : la grossesse psychique et ses troubles de la représentation », dans BESSON, Jacques et GALTIER, Mireille, *Parentalité, vous avez dit « fragile » ?*, coll. « Les Dossiers de Spirale », Toulouse, ERES, 2009, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/eres.galti.2009.01.0039>, p. 39-51.
- . « Les mères néonaticides. Changement anthropologique, jugement social, déni politique », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 87, n° 1, 2013, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/cm.087.0159>, p. 159-170.
- . « Les troubles du lien et de l'accueil : dénis de grossesse, néonaticides, naissances sous X, abandons », dans MOREL, Marie-France, *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, coll. « 1001 bébés », Toulouse, ERES, 2013, consulté le 5 août 2019, <https://doi.org/10.3917/eres.morel.2013.01.0321>, p. 321-340.
- MARTIN SANCHEZ, Marie-Odile. « Concept de représentation sociale », consulté le 13 janvier 2019, [http://ancien.serpsy.org/formation\\_debat/mariodile\\_5.html](http://ancien.serpsy.org/formation_debat/mariodile_5.html), [s. p.].
- MATHIEU, Nicole-Claude. « Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans DAUNE-RICHARD, Anne-Marie (dir.), *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Paris, Éditions Université de Provence, 1989, p. 109-148.
- . « Paternité biologique, maternité sociale », dans MICHEL, André et BOULDING, Élise, *Femmes, sexisme et sociétés*, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris, Presses Universitaires de France, 1977, p. 39-48.
- PAUL VI. « Humanae Vitae. Lettre encyclique de sa sainteté le pape Paul VI sur le mariage et la régulation des naissances », Vatican.va, 25 juillet 1968, consulté le 18 juillet 2020, [http://www.vatican.va/content/paul-vi/fr/encyclicals/documents/hf\\_p-vi\\_enc\\_25071968\\_humanae-vitae.html](http://www.vatican.va/content/paul-vi/fr/encyclicals/documents/hf_p-vi_enc_25071968_humanae-vitae.html).
- ROMANO, Hélène. « Homicides sur mineurs de moins d'un an : de quoi parle-t-on ? », *Le Journal des psychologues*, vol. 2, n° 265, dossier « Cliniques des liens familiaux », consulté le 4 juin 2021, <http://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2009-2-page-35.htm>, p. 35-41.
- SAUTIERE, Jane. *Nullipare*, coll. « Verticales », Paris, Gallimard, 2008, 152 pages.
- SEGUIN, Sarah, GOLSE, Bernard et APTER, Gisèle. « Défis et négations de grossesse : une revue de la littérature », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 56, n° 1, 2013, consulté le 1<sup>er</sup> juin 2020, <https://doi.org/10.3917/psy.561.0267>, p. 267-292.
- SERRE, Geneviève, PLARD, Valérie, RIANDE, Raphaël et MORO, Marie Rose. « Refus d'enfant : une autre voie du désir ? », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 56, n° 1, 2008, consulté le 6 novembre 2018, <https://doi.org/10.1016/j.neurenf.2007.10.013>, p. 9-14.
- SNYDER, Patrick et PELLETIER, Martine. *Extases et interdits*, Montréal, Novalis, 2020, 231 pages.
- SOUBIRAN, André. *Lettre ouverte à une femme d'aujourd'hui*, coll. « Lettre ouverte », Paris, Albin Michel, 1967, consulté le 8 août 2020, <https://books.google.ca/books?id=ovsPAQAAIAAJ&dq=editions:0-sh9H0xdMYC&hl=fr>, 159 pages.
- STANTON, Danielle. « Ces femmes sans enfants par choix », *Véro magazine*, 14 août 2014, consulté le 7 juin 2018, <https://veroniquecloutier.com/osser-etre-soi/ces-femmes-sans-enfants-par-choix>.

- STOBERT, Susan, et Anna KEMENY. « Choisir de ne pas avoir d'enfants. » *Statistique Canada — No 11-008 au catalogue / Tendances sociales canadiennes*, n° 69, 10 juin 2003, consulté le 7 juin 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=edsdpi&AN=edsdpi.A148019325&lang=fr&site=eds-live>, 8 pages.
- TILMANT, Isabelle. *Ces femmes qui n'ont pas d'enfant : la découverte d'une autre fécondité*, coll. « Comprendre. Développement personnel », Bruxelles, De Boeck, 2010, 196 pages.
- . *Épanouie avec ou sans enfant*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2008, 425 pages.
- . *Une vie sans enfant : un bonheur est possible*, Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, 2018, 236 pages.
- VALLÉE, Édith. « Les femmes qui ne veulent pas d'enfant ». *Les cahiers du GRIF*, n° thématique « Mères femmes », 1977, consulté le 16 octobre 2018, [https://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1977\\_num\\_17\\_1\\_1177](https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1977_num_17_1_1177), p. 15-24.
- . *Pas d'enfant dit-elle*, Paris, Tierce, 1981, 135 pages.
- . *Pas d'enfant dit-elle... Les refus de la maternité*, Paris, Imago, 2005 [1981], 176 pages.
- . *Pas d'enfant pour Athéna*. Paris, MJW Fédition, 2014, 297 pages.
- VALLÉE, Madeleine. « De la contraception à l'avortement: Outrage à l'autonomie des femmes », *Canadian Journal of Women & the Law*, vol. 3, n° 2, 1989, consulté le 4 novembre 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=a9h&AN=11076571&lang=fr&site=eds-live>, p. 483-509.
- VIALLE, Manon. « L'« horloge biologique » des femmes : un modèle naturaliste en question. Les normes et pratiques françaises face à la croissance de l'infertilité liée à l'âge », *Enfances, Familles, Générations*, n° 21, 2014, consulté le 16 novembre 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=sih&AN=115683695&lang=fr&site=eds-live>, p. 1-23.
- WINCKLER, Martin. *Les brutes en blanc : la maltraitance médicale en France*, Paris, Flammarion, 2016, 365 pages.

#### 4. Méthodologie

- ABRIC, Jean-Claude (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, coll. « Psychologie sociale », PUF, 1994, 251 pages.
- BARDIN, Laurence. « Troisième partie. Méthode. Chapitre premier. Organisation de l'analyse », dans *L'analyse de contenu*, coll. « Quadrige », Paris, Presses Universitaires de France, consulté le 14 mai 2020, <https://www.cairn.info/l-analyse-de-contenu--9782130627906-p-125.htm>, p. 150-168.
- BECKER, Howard Saul, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, traduit par J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie, Paris, Éditions Métailié, 1985, 248 pages.
- DUBOIS, Jean (dir.). *Le Lexis. Le dictionnaire érudit de la langue française*, coll. « Grands dictionnaires », Paris, Éditions Larousse, 2014 [1979], 2128 pages.
- GAUTHIER, Benoît. *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009 [1984], 767 pages.
- JODELET, Denise. *Les représentations sociales*. coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris, Presses Universitaires de France, 2003 [1989], consulté le 15 juillet 2019, <https://www.cairn.info/les-representations-sociales--9782130537656.htm>, 454 pages.
- JUCQUOIS, Guy et VIELLE, Christophe. *Le comparatisme dans les sciences de l'homme : approches pluridisciplinaires*, coll. « Méthodes en sciences humaines », Bruxelles, DeBoeck Université, 2000, 469 pages.
- JULIEN, Élise. « Le comparatisme en histoire. Rappels historiographiques et approches méthodologiques », *Hypothèses*, vol. 8, n° 1, 2005, consulté le 16 janvier 2019, <https://doi.org/10.3917/hyp.041.0191>, p. 191-201.
- MOSCOVICI, Serge. « 2. Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », dans JODELET, Denise (dir.), *Les représentations sociales*, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris, Presses Universitaires de France, 2003 [1989], consulté le 15 juillet 2019, <https://doi.org/10.3917/puf.jodel.2003.01.0079>, p. 79-103.
- MUCHIELLI, Alex (dir.). « Qualitative (méthode) », dans *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2009 [1996], p. 205-206.
- NEGURA, Lilian. « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales », *SociologieS*, coll. « Théories et recherches », octobre 2006, consulté le 16 février 2019, <http://journals.openedition.org.ezproxy.usherbrooke.ca/sociologies/993>, p. 125-133.
- REY, Alain (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert, 2010 [1993], 2814 pages.
- SABOURIN, Paul. « L'analyse de contenu », dans GAUTHIER, Benoît, *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2009, consulté le 16 février 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=cat04883a&AN=she.a909049&lang=fr&sit e=eds-live>, p. 415-444.
- SCHULTHEIS, Franz. « Comme par raison - comparaison n'est pas toujours raison. Pour une critique sociologique de l'usage social de la comparaison interculturelle », *Droit et Société*, N° spécial : *Niklas Luhmann : autorégulation et sociologie du*

*droit*, 1989, consulté le 5 juillet 2019, [https://www.persee.fr/doc/dreso\\_0769-3362\\_1989\\_num\\_11\\_1\\_1032](https://www.persee.fr/doc/dreso_0769-3362_1989_num_11_1_1032), p. 219-244.

SECA, Jean-Marie. *Les représentations sociales*, coll. « Cursus. Sociologie. », Paris, Armand Colin, 2010, consulté le 16 janvier 2018, <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=cat04883a&AN=she.i9782200249168&lang=fr&site=eds-live>, 219 pages.